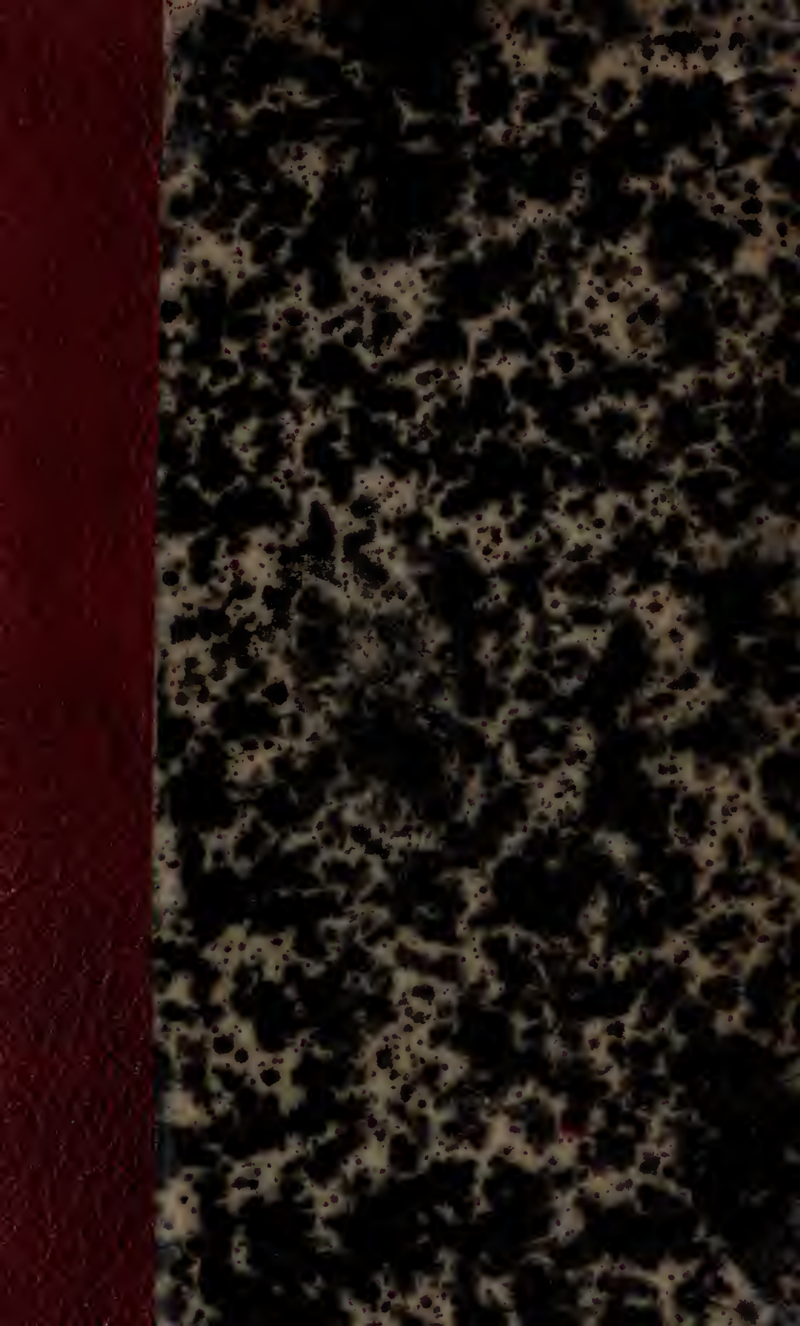
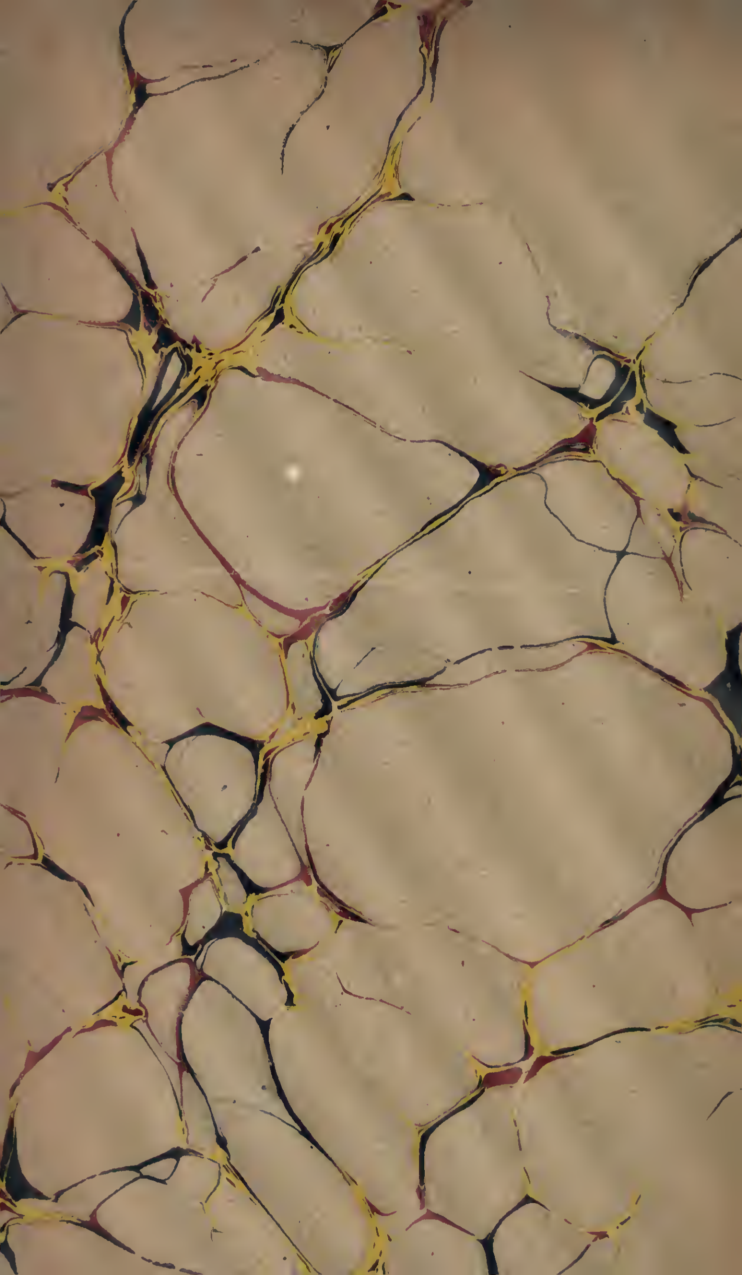
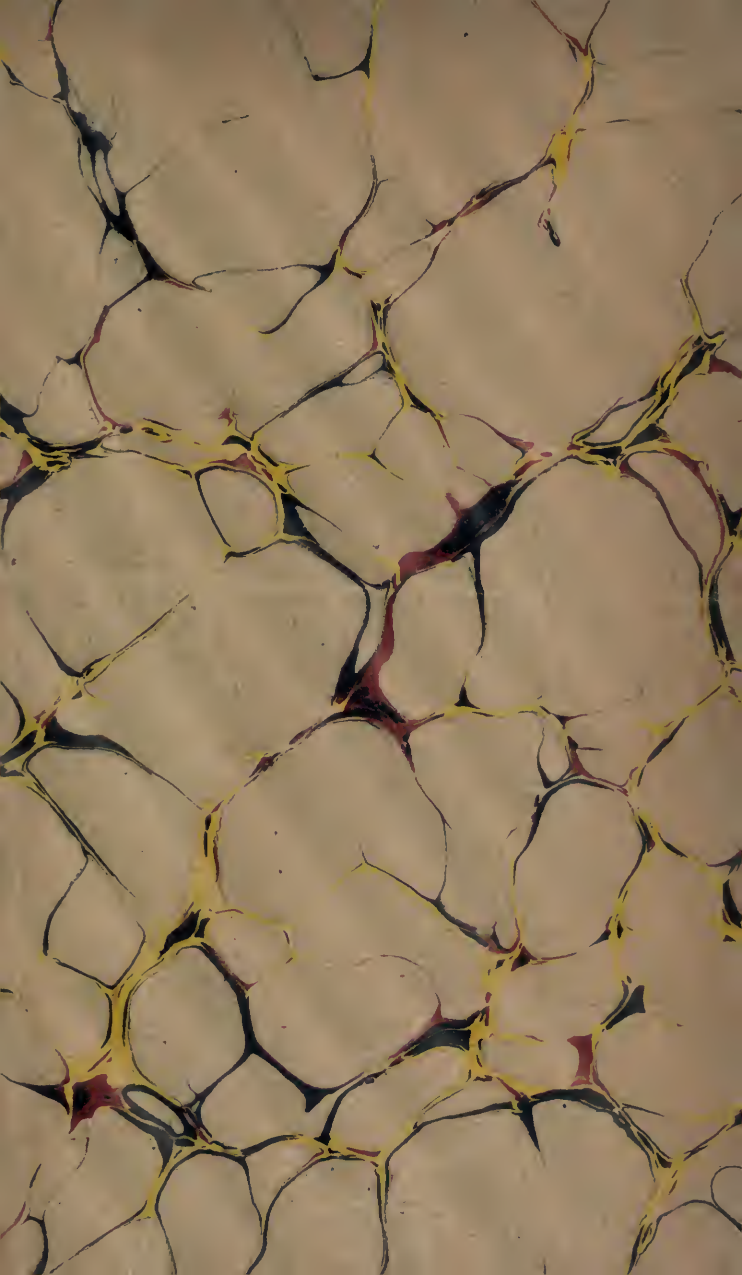








Notre Compagne

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

DU MÊME AUTEUR

LE JARDIN SECRET. Roman. . . . . 1 vol.

LETTRES DE FEMMES (*Collection illustrée*). Illustrations de Gerbault. . . . . 1 vol.

LE MARIAGE DE JULIETTE. Illustrations de Chabas (*Collection Lemerre illustrée*). . . . . . 1 vol.

MARCEL PRÉVOST

Notre Compagne

(PROVINCIALES ET PARISIENNES)



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL

NEW-YORK, 13 WEST, 24th STREET

M DCCC XCV

Ma tante Rose



Ma tante Rose

Il y a des moments, dans ma vie d'aujourd'hui, nous disait Joris, où la fadeur de l'atmosphère ambiante, la vulgarité des spectacles, la bassesse des âmes, tout ce qui environne et alimente cette vie, en un mot, me dégoûte si amèrement que je souhaiterais tout quitter d'un coup, dévêtir ma personnalité présente en un tour de bras, comme un frac gênant aux épaules, et m'en aller être réso-

lument un autre homme, ailleurs. Depuis que je suis le maître de mes actes, il me semble qu'il ne m'est rien arrivé de notable ni d'heureux. Mon rêve s'abreuve aux sources jaillies dans ma jeunesse, quand j'étais un enfant qu'on envoyait au collège; à peine m'échut la demi-indépendance de l'étudiant, que je commençai à gâcher mes journées dans le vide; ensuite, ç'a été le néant : plus d'activité, plus de sensibilité, plus rien... Ah! vivre toute la vie comme les enfants, dans un travail systématique, dans une espérance indéterminée, avec la conviction que « l'avenir » n'est pas encore entamé! C'est le bonheur humain, cela; seulement, on ne le dit pas à l'enfant, et l'enfant est incapable de le deviner. Pendant la jeunesse, on est heureux et on ne le sait pas; la jeunesse achevée, on sait qu'on le fut, — mais on ne l'est plus.

« Que d'événements de cette époque lointaine, accueillis alors avec indifférence, me sembleraient le bonheur même, si la miséricorde du Temps voulait bien les recommencer pour moi! Je me rappelle mon arrivée dans une certaine

sous-préfecture de la Gironde... C'est une vieille, vieille ville, autrefois fortifiée, qui garde encore un peu de vie grâce à un collège de prêtres très connu dans le Sud-Ouest. On m'y envoyait au moment où j'allais entrer en seconde; la croissance et la mue de mes quatorze ans m'avaient affaibli, on redoutait pour moi les hivers interminables de la ville des Flandres où vivaient mes parents. Une cousine germaine de mon père, qui habitait B..., avait consenti à me recevoir. Elle était veuve, sans enfants; elle devait avoir dépassé quarante ans, mais tout juste; quand je lui écrivais, au premier de l'An, je l'appelais : « Ma chère tante Rose ».

« Je suis né dans notre Nord mélancolique, jusqu'à ma quatorzième année j'y ai vécu; pourtant, la première fois que je vis le pays de Garonne, il me sembla que je le reconnaissais. La forme et la couleur des horizons me furent tout de suite familières, j'entendis vite la langue du peuple; j'empruntai les vives allures des habitants. Et ma tante Rose, elle aussi, que je n'avais jamais vue qu'en portrait sur des plaques miroi-

tantes d'anciens daguerréotypes, tout de suite je la reconnus et je l'aimai.

« C'était une petite femme blanche, bien plus petite que moi, les cheveux d'un blond indécis, où se mêlaient des fils châtains, et aussi, hélas! beaucoup de fils gris. On disait qu'elle avait été fort jolie; il me semble qu'elle était encore appétissante quand elle me reçut dans ses bras au saut du train, quand elle me pressa contre sa poitrine rebondie et me cribla de baisers en m'appelant, sans tarder, des noms les plus tendres : « Son petit, son chéri, son fils! » C'est peut-être par la brusquerie maternelle de cet accueil que le Midi a fait ma conquête, peut-être aussi par la gaieté de la maison où ma tante Rose me conduisit aussitôt, sa maison du cours Impérial, close comme une cave aux incursions du grand soleil; peut-être par le vin de Buzet qui fut servi, par le *tourin* et les confits d'oie... Ah! décidément, ce Midi gascon est ma vraie patrie, ma « douce France ».

« Une vie toute nouvelle commença pour moi : une vie en tête-à-tête avec une femme excel-

lente, que ma venue dans sa solitude ravissait, qui réalisait grâce à moi le vœu inexaucé de ses années de mariage : posséder un fils. Chez mes parents, certes, on m'aimait bien ; mais j'avais des frères et des sœurs, l'affection et les soins de ma mère se partageaient entre nous tous : quant à mon père, il passait les journées à son usine ; nous ne le voyions guère. Chez ma tante Rose, au contraire, une femme s'occupa de moi exclusivement, me tint compagnie à toute heure, s'ingénia à me rendre la vie plus aisée, plus ouatée, pour ainsi dire ; je connus la douceur enveloppante de cette « féminéité domestique » qui est le secret des longues liaisons. Un homme, parfaitement heureux d'ailleurs, demeure inquiet et insatisfait, hors de la présence habituelle d'une femme.

« Cette continuelle présence me modifia insensiblement. J'y perdis ma rudesse, ma gaucherie, ma timidité de collégien ; je connus la joie de penser, de travailler, d'agir en vue du contentement que je pouvais procurer à un être qui m'aimait. Ma tante Rose était glorieuse de mes succès de collégien, glorieuse aussi de ma taille et

de ma figure : car elle me trouvait grand et beau, et les épithètes ne lui manquaient guère pour me le dire. Rien ne la flattait davantage que de se promener à mon bras, par les soirs tièdes où tous les habitants de la ville, hommes et femmes, sortis des maisons, emplissent « le Cours » du bruit de leurs pas et de leurs voix. « Voilà « M. Joris et Mme Rose ! .. » Que de fois nous entendions, avec un plaisir égal, je crois, ces syllabes prononcées sur notre passage... ou celles-ci encore : « Eh adieu ! madame Rose et son « neveu !... » Car les propos des gens que nous connaissions ne nous séparaient plus. Nous étions « monsieur et madame » comme un ménage régulier.

« A mon arrivée, comme j'étais affaibli et souffrant, tante Rose m'avait fait coucher dans une chambre voisine de la sienne ; elle venait me border dans mon lit, me faisait boire du punch bien chaud avant de dormir, et laissait, la nuit, la porte ouverte entre les deux chambres. Mais l'air du Midi, et aussi la douceur de cette vie, me guérirent vite ; je n'avais pas achevé mon année de seconde que les légers désordres de

bronchite qui effrayaient mes parents avaient disparu ; mes joues étaient rondes, mes membres musclés; ma voix se posait; aux vacances, ma mère joyeuse eut peine à reconnaître son fils. Quand je revins à B..., pour commencer ma rhétorique, tante Rose, à qui les poils naissants de mon menton imposaient sans doute, rougit comme une jeune fille sous mon baiser : le soir, elle ne vint pas me border dans mon lit, et la porte de communication, entre sa chambre et la mienne, fut définitivement condamnée.

« Encore une chère année, cette année de rhétorique, la meilleure même des trois que je passai à B... Quelque chose de plus ému, de plus attendri, s'était glissé dans notre affection. Traité par tante Rose plutôt en jeune homme qu'en enfant, je m'habituai à lui manifester une galanterie gaie qui nous enchantait tous les deux. En rentrant du collège, vers cinq heures, je me glissais à pas de renard dans la lingerie, où la brave femme travaillait, penchée sur un ourlet, et furtivement je lui nichais un baiser sur le cou, rien que pour le spectacle de sa confusion. En revanche, quand je rapportais une bonne place de composition ou

un excellent bulletin, je sollicitais un baiser rémunérateur que Rose m'accordait en minaudant un peu. Faut-il vous assurer que mes sens de collégien n'étaient aucunement troublés par ce voisinage ni par ces câlineries ? Ma tante, malgré les soins de coquetterie innocente qu'elle employait maintenant pour se rajeunir, m'apparaissait toujours comme la lieutenante de ma mère ; et d'ailleurs il se trouvait qu'à près de seize ans, j'étais encore ignorant comme une demoiselle.

« C'est en philosophie seulement que je « perdis ma ceinture », comme dit notre Villon. Une jeune buraliste, dont les yeux noirs achalandaient un débit de tabac de la place de l'Église, à B..., se chargea de la recueillir. Je connus les rendez-vous illicites autour des remparts, à l'heure où le collège nous libérait ; j'osai même, certaines nuits, m'échapper furtivement de la maison de tante Rose. Je découchai !

« B... était trop petite ville pour qu'on y pût cacher une intrigue, même obscure comme celle-là. Vingt voisins complaisants avertirent ma tante ; elle n'eut pas de peine à me surprendre

en flagrant délit d'escapade. Je m'attendais à une verte gronderie, à la menace de me renvoyer à mes parents. Il n'en fut rien. Ma tante Rose se jeta dans mes bras en sanglotant d'un air désespéré : « Comme c'est mal, Joris!... Moi qui t'aime « tant... qui t'aime tant! » Elle ne me menaça point, elle ne s'indigna point; elle s'abîma dans un humble chagrin, si vrai, si touchant, que je m'estimai le plus misérable des neveux, et que, gagné par l'émotion, je promis sur l'honneur de ne plus pécher.

« Je tins parole; je laissai la buraliste à son scaferlati et je terminai ma dernière année de collège dans la chasteté. Une chaleur d'affection plus fervente encore m'en récompensa. Seulement, nous n'étions plus à l'aise comme jadis, sans nous expliquer pourquoi. Je me disais : « Tante ne « m'a pas tout à fait pardonné mes bêtises... » Et elle, la chère âme, que pensait-elle?

« ... Vint la distribution des prix, puis le départ. Rose me conduisit à la gare, noyée dans les pleurs, en me faisant jurer de revenir la voir à Pâques, aux vacances de l'École de droit, ou j'allais entrer.

— « Sinon, disait-elle, j'en mourrai. »

« Hélas! j'ai été un misérable ingrat. Je ne suis pas revenu voir la pauvre femme, ni à Pâques, ni aux grandes vacances, ni jamais. Je me suis laissé enlizer par cette stupide vie de l'étudiant parisien, par la brasserie, par la fille, par les camarades pires que les filles.

« Et la pauvre femme a fait comme elle avait dit : elle est morte, non pas tout de suite, mais trois ans plus tard, quand elle a été bien sûre que je l'avais oubliée. Elle est morte en me laissant tout son modeste avoir, et dans la lettre où elle me le donnait, je n'ai lu que des mots de tendresse... pas un de reproche.

« Et longtemps après, seulement, quand la vie a eu bien meurtri mon cœur et tamisé mes souvenirs, je me suis douté que ma tante Rose avait été, jadis, un peu amoureuse de moi. »



Le Meurtre de Mme Aubry



Le Meurtre de Mme Aubry

(PIÈCE DU DOSSIER)

Après tout, j'aime mieux me confesser moi-même en quelques lignes précises, plutôt que de subir la torture ou seulement l'ennui des interrogatoires de ces deux niais solennels, le juge d'instruction et le président des assises. Je les ai trop souvent, l'un et l'autre, reçus à ma table, du temps que j'étais libre et riche, pour n'être pas édifié sur leur intel-

ligence et sur leur pénétration. Qu'ils lisent attentivement le présent mémoire; et qu'ils me remercient de leur épargner, en même temps qu'un effort d'esprit qui pourrait compromettre leurs digestions, le ridicule des questions maladroites qu'ils ne manqueraient pas de me poser.

« Donc, j'ai tué ma femme. Pour bien éclairer la religion du jury, je rappelle sommairement les circonstances extérieures du crime.

« Nous avions assisté, Mme Aubry et moi, à la soirée musicale donnée par le trésorier général. Les personnes qui s'y trouvaient avec nous n'avaient pu remarquer entre elle et moi aucun signe de mauvaise intelligence ou d'irritation. Notre valet de chambre, qui nous attendait à la maison, a déclaré également n'avoir rien observé d'anormal dans nos façons jusqu'au moment où il nous quitta, après nous avoir servi un léger souper et avoir pris mes ordres pour le lendemain. C'est une heure plus tard, à peu près, vers deux heures moins un quart, que le bruit de trois détonations réveilla nos gens : accourus à notre chambre, ils trouvèrent Mme Aubry étendue, en chemise,

au pied du lit, la gorge sanglante de trois blessures, et moi, en frac, un revolver à la main, adossé à la cheminée.

« On ne pouvait concevoir de doute sur la personne du meurtrier. D'ailleurs, je ne niai pas. Je me laissai conduire en prison : je déclarai que j'avais tué ma femme parce qu'elle me trompait. Quand on me demanda comment j'avais acquis la certitude de mon déshonneur, je refusai de répondre ; et j'ai persisté jusqu'à présent dans mon refus. Aujourd'hui, cependant, je me résous à donner mes raisons. Je les donne, d'ailleurs, sans illusion. Elles sont de nature trop spéciale pour être comprises par les douze bonshommes grotesques, marchands ou rentiers, qui décideront prochainement de ma vie.

« L'acte que j'ai commis, et la cruelle conviction qui me l'a fait commettre, ont leurs causes originelles dans les circonstances de mon mariage avec Mme Aubry, dans le caractère de celle-ci, dans l'éducation qu'elle avait reçue. Mme Aubry — alors Mlle Jeanne de Carnoules — appartenait, comme chacun le sait ici, à la plus vieille

noblesse de robe du pays. Elle avait été élevée au château de Carnoules entre un père rendu impotent par une ancienne chute de cheval, et trois femmes, sa mère, sa tante et sa grand'mère, qui sont trois vraies nonnes laïques. Elle-même se destinait au couvent, quand le krach de l'Union Générale ruina complètement les Carnoules, mais les ruina jusqu'au dernier titre de rente, jusqu'au dernier arpent de terre, jusqu'à la dernière pierre du château. Les trois éducatrices de Jeanne, absolument désarmées devant un tel événement, attendaient qu'on les chassât de chez elles, avec l'infirme et la jeune fille, lorsque je me présentai pour demander la main de celle-ci. Installé depuis peu de mois dans la commune, où je prenais la suite d'une exploitation minière, j'avais remarqué ce mélancolique et extatique visage de sainte, et je m'en étais épris éperdument.

La veille du krach, on m'eût mis à la porte du château en me riant au nez. Après la ruine, on m'accueillit : j'étais riche, plus que riche, puisque, chaque année, mon travail gagnait une fortune. Carnoules fut racheté, les dettes furent payées, j'assurai par contrat un revenu suffisant à l'inva-

lide et aux trois vieilles, — et Jeanne devint ma femme.

« Je n'ai pas besoin de dire que Mme Aubry était pieuse. Elle avait même, lorsqu'elle se maria, une piété exaltée et désordonnée, à la sainte Thérèse ou à la Marguerite-Marie. Le mariage fournit à cette piété un dérivatif qui la régla et l'assagit quelque temps : car (ce qui, disent les médecins, n'est pas bien rare ni bien surprenant) cette jeune fille si sévèrement élevée me révéla, une fois initiée, une très ardente amoureuse. Elle fut vraiment ma maîtresse pendant les deux premières années de notre mariage : je l'ai aimée jusqu'à la folie de mon esprit et jusqu'à l'épuisement de mes forces. Puis, comme toute passion humaine, le temps amortit ces violents désirs. Je fus moins l'amant et davantage l'ami de ma femme. Elle en souffrit probablement; mais, comme elle était très fière et très douce, elle ne me montra rien de sa souffrance, ou je n'en sus rien voir. Seulement sa dévotion augmenta : elle revint aux fréquentes pratiques qu'elle avait un peu délaissées pendant nos mois de grand amour. Elle fit même quelques tentatives de prosélytisme autour d'elle,

envoya nos gens à confesse, et essaya discrètement de me convertir.

« Moi, je suis athée. Je ne crois à rien en dehors des forces physiques, dont je vois les effets, et qui me semblent expliquer très suffisamment la nature. J'ai même — ce qui est assez puéril, je l'avoue — un certain penchant à railler les manifestations religieuses. La vue des signes cérémonieux et décoratifs de la dévotion provoque en moi une irritation singulière qui me suggère des paroles blessantes, des gestes de mépris que je ne puis retenir, et qui m'ont donné auprès de bien des gens la réputation (imméritée, je crois) d'homme mal élevé et intolérant.

« Le premier soir de mon mariage, quand j'avais vu Jeanne, à moitié dévêtue, s'agenouiller au bord du lit où elle allait devenir ma femme, et prier assez longtemps, j'en avais été gêné et mécontent : mais j'avais trop peur de déplaire, alors, pour ne pas me contraindre, et je me contraignis encore les jours suivants, jusqu'à ce que j'eusse l'égoïste certitude d'être aimé. Alors j'inaugurai une série de railleries plus ou moins spirituelles,

d'attitudes dédaigneuses ou libertines, pendant que ma femme priait, chaque soir et chaque matin. Elle, parfaitement douce et ferme néanmoins, continua comme si elle n'apercevait rien. Au fond, j'étais obligé d'admirer cette constance de pratiques, qui résistait à toutes les attaques et n'en paraissait même pas diminuée.

« Les jours, les mois, les années suivaient leur cours... Ma femme atteignait sa trente-deuxième année ; je venais d'avoir quarante ans. Le calme des sens avait succédé, pour moi, aux chaleurs de la jeunesse : j'aimais Jeanne d'une affection solide, à peu près exempte de désir. Elle me rendait très heureux, et ce bonheur paisible de ménage, joint aux soucis plus lourds de mes affaires d'intérêt, m'empêchait de voir qu'une cause mystérieuse soutirait par doses insensibles la vigueur et la santé à cette femme jeune encore, toujours belle, mais minée par un mal dont tout le monde, sauf moi-même, mesurait le progrès. L'idée que Jeanne, physiquement délaissée par son mari, pût chercher ailleurs des compensations, ne me serait jamais venue. Obscurément, je me sentais rassuré par la foi religieuse que je lui con-

naissais, et aussi par cette rectitude d'âme, cette horreur de l'hypocrisie et du mensonge qui étaient le fond de sa nature.

« Or, voici trois mois environ, il se fit dans les allures de Mme Aubry un changement notable, si notable qu'il me frappa, malgré mon indifférence. Ma femme, qui depuis des années semblait résignée au rôle de compagne et d'amie, me montra, par des avances manifestes, qu'elle souhaitait autre chose que ma sympathie, qu'elle voulait des caresses... En ce moment-là, mon honneur et mon bonheur étaient encore intacts : il ne dépendait que de moi de sauver Jeanne et de me sauver. Naturellement, je négligeai cette chance suprême. Je sacrifiai égoïstement à mon repos la santé et le contentement de ma femme. Même elle dut comprendre que ses démonstrations de tendresse physique m'importunaient, car elle finit par s'en abstenir. Je remarquai alors, comme toujours en pareil cas, un redoublement de dévotion : les prières du soir, surtout, se prolongèrent plus ardentes et plus agitées : et parfois, quand Jeanne se relevait, décrivant le signe de croix final, je distinguais des larmes dans ses yeux.

« Nous atteignîmes ainsi le 29 mai dernier, le jour du crime. Il s'écoula pareil aux autres. Je le consacrai à mes travaux dans la mine ou dans nos ateliers. Quant à Jeanne, l'enquête a établi qu'elle était sortie, qu'elle avait passé trois heures dehors, — mais personne n'a pu ou n'a voulu dire où elle les avait passées. Je la revis au dîner, qui fut assez hâtif et silencieux; nous allâmes ensuite nous habiller pour la soirée de la trésorerie. Chez le trésorier, nous fûmes vite séparés l'un de l'autre. Mme Aubry était assise aux premiers rangs des auditeurs, entourée de quelques jeunes gens qui la poursuivaient partout de leur assiduité et qui m'inquiétaient peu. Moi, qui déteste la musique, je m'étais empressé de m'esquiver dans le parc, où je fumai des cigares en compagnie d'un jeune substitut. Ce garçon, très intelligent quoique magistrat, a dû constater que, toute cette soirée, je fus parfaitement calme, et que je n'eus point l'air d'un mari qui médite de tuer sa femme quelques heures plus tard.

« J'abrège : je passe les incidents sans importance qui ont suivi et que chacun sait; j'arrive au

moment où, rentrés chez nous, dans notre chambre, le domestique nous ayant quittés, nous nous retrouvâmes seule à seul.

« Comme à l'ordinaire, nous ne parlions pas. Jeanne se déshabillait lentement. Moi, adossé à la cheminée, je vérifiais la charge de mon revolver, que je place toujours à portée de ma main, la nuit : habitude contractée pendant ma jeunesse, en Amérique.

« Tout à coup, je perçus cette chose extraordinaire : ma femme s'approchant du lit, écartant les couvertures, pénétrant entre les draps, s'étendant comme pour dormir, la tête sur les oreillers, — tout cela SANS AVOIR FAIT SA PRIÈRE. Je comprends qu'il faut renoncer à faire ressentir à ceux qui liront ceci la commotion d'étonnement que me donna un fait si menu, si insignifiant en apparence. Moi, j'en fus aussi surpris, aussi épouvanté que si... (quelle comparaison choisir?) que si, par exemple, j'avais vu ma femme embrasser un homme sur la bouche.

« Je ne pus me tenir d'aller à elle et de l'appeler :

— « Jeanne! »

« Elle ouvrit les yeux avec effort et, très pâle, répondit :

— « Mon ami? »

« J'affectai de sourire en demandant :

— « Vous ne faites pas votre prière, ce soir? »

« Elle referma ses yeux, comme pour fuir le regard des miens, et murmura un « Non! » que j'entendis à peine.

« J'insistai :

— « Pourquoi ne faites-vous pas votre prière, comme d'habitude? Est-ce que je vous aurais convertie, ma chère? »

« Cette fois elle ne répondit pas, et fit semblant de se rendormir... Une lueur de divination me transperça le cerveau : cette abstention de prière était le signe d'un effroyable bouleversement dans l'âme de ma femme.

« Je suis violent, très violent même, bien que mes colères soient rares. L'envie me vint de saisir les épaules nues que je voyais émerger des draps, et de les tenailler, de les broyer jusqu'à ce que la douleur fît parler ces lèvres scellées.

« Pourtant je me maîtrisai. Je m'agenouillai au pied du lit, j'approchai ma bouche de l'oreille de Jeanne. Je balbutiai :

— « Ma chère amie, pardonnez-moi. Je sais que mon insistance est absurde et ridicule... Après vous avoir raillée niaisement de votre piété, je n'ai aucun droit à vous demander pourquoi vous ne priez plus. Mais soyez indulgente... répondez-moi... Dites-moi seulement : — « C'est un ca-« price... » et je serai satisfait. »

« Elle refusa encore de répondre. Je me relevai : j'arrachai les couvertures pour la forcer à se lever; elle se dressa sur son séant; ses yeux s'ouvrirent tout grands, et j'y lus à la fois l'aveu de sa trahison et la terreur de mourir.

— « Fais ta prière, répétai-je. Agenouille-toi seulement ici, et fais deux signes de croix. Je ne te demande pas autre chose. Si tu refuses, je croirai que tu t'es prostituée aujourd'hui et que tu n'oses plus prier. »

« Elle remua les lèvres, mais ne proféra aucun son. J'allai prendre mon revolver sur la cheminée, et, tenant le canon baissé vers le sol :

— « Avoue que c'est vrai, fis-je. Tu as un

amant. Tu t'es livrée à un homme aujourd'hui. Je te défie de dire non. Je te défie de prier. »

« Elle ne bougea pas, ne parla pas. Ses yeux, toujours grands ouverts, s'attachaient à ma main droite qui tenait l'arme. Ils en suivirent le mouvement tandis que je levais le canon, que je visais la gorge nue.

— « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » dit-elle.

« Je ne la questionnai même plus. J'étais sûr. Trois fois j'appuyai sur la détente. Elle reçut les balles à bout portant, entre les seins, et ne tomba qu'à la troisième, roulant au pied du lit, dans du sang.

« Alors je m'accoudai à la cheminée, et j'attendis.

. . . .

« Depuis un mois, dans la solitude de ma prison, j'ai réfléchi : j'ai examiné ma conscience. Je n'ai pas été un bon mari tant qu'a vécu ma femme : voilà ma vraie faute ; mais le jour où je l'ai tuée, j'ai été un mari juste, car elle m'avait trompé. J'en suis sûr, sûr, mille fois sûr, sûr comme de l'avoir vu avec mes yeux, sûr comme de ma raison : aussi je ne regrette pas ce que j'ai fait.

« Que m'importe que mes jurés et mes juges partagent ou non ma conviction? On me croit fou?... Que m'importe? Je vous dis que j'ai fait justice... »



Les Chemises



Les Chemises

Ah ! elle avait bien pleuré, bien pleuré, quand son ami chéri, Paul Joyaux, l'avait quittée pour se marier dans sa province, juste après avoir été reçu docteur. Pauvre petite Clara ! C'est que vraiment elle l'aimait. Elle lui devait sa délivrance de l'atelier, où il l'avait prise, humble piqueuse, pour la mettre dans ses meubles, avec une bonne à son service. Elle lui devait ses premières sensations de femme : car Paul l'avait possédée « autant dire vierge »,

— le mot était d'elle, — n'ayant connu, jusque-là, que les amoureuses brutalités d'un vieux patron. Elle l'aima bien. Les dix-huit mois de vie commune passèrent pour elle comme une belle saison trop courte, la saison de rires et de caresses qui fleurit à la rencontre des très jeunes amants. Elle lui fut très fidèle. Trois ou quatre fois au plus, un autre partagea avec elle le petit lit d'acajou; mais ce fut toujours pendant les vacances, quand Paul était dans sa famille, et, par conséquent, comme elle se le disait résolument à elle-même, « cela ne comptait pas ».

Aussi, bien que la séparation fût prévue, — Paul était fiancé depuis sa jeunesse, — elle leur coûta des larmes à tous les deux. En faisant les malles du voyageur, Clara sanglotait. Chacun des vêtements, chacun des menus objets épars dans l'appartement, qu'elle avait vus sur lui ou dans ses mains, et que maintenant elle empaquetait, toutes ces choses familières qui s'en iraient avec lui, — il lui semblait que chacune d'elles tenait à son cœur par un petit fil mystérieux, qui soudain s'arrachait, laissant à la place une plaie fine. Surtout elle mouilla de ses larmes les che-

mises de nuit de Paul, les chères chemises de soie que, tant de fois, leurs caresses avaient froissées. Il y en avait six en tout. Quatre étaient propres; les deux autres avaient été mises de côté pour être envoyées au teinturier.

Clara dit à Paul :

« Veux-tu me faire un plaisir ?

— Tout ce que tu voudras, répondit le carabin.

— Laisse-moi ces deux chemises de nuit, celles que tu as portées...

— Pourquoi faire ?

— Pour les avoir... Je les mettrai sous mon oreiller, la nuit, quand tu seras parti... et alors... je rêverai peut-être que tu es encore là. »

Il sourit, il les lui donna. Elle exigea qu'il les portât successivement pendant les quelques nuits qui leur restaient à passer ensemble.

Quand tout fut fini, Paul disparu, elle de retour dans l'appartement, Clara vécut quelque temps sans penser, la tête vide, le cœur douloureux. Elle ne mangeait guère; elle ne répondait pas à la bonne, qui risquait des paroles de consolation. Elle n'avait de goût que pour rester au lit,

gardant près d'elle, sur l'oreiller, les chemises de son « ami chéri » et les couvrant de baisers. Elle y retrouvait, mêlée au parfum léger de frangipane dont il usait, l'odeur de sa peau mate, tant de fois respirée. Et par instants, les yeux clos, elle avait l'illusion que c'était Paul lui-même qu'elle baisait.

Mais, peu à peu, ce quelque chose de subtil et d'innomable, qui est la senteur personnelle de chaque être humain, s'évapora du tissu. Il n'y resta que l'odeur générique du linge qui a été porté anciennement sur un corps. Clara s'obstina quelque temps à chercher dans les mailles de soie le souvenir vibrant de l'absent : puis ces chemises vides et foulées lui firent subitement l'effet d'une chose morte; elle s'en sépara avec une sorte d'effroi, les cacha dans un coin de son armoire à glace.

La bonne les y prit, les fit dégraisser et les remit en place, bien propres, soigneusement pliées. Quand Clara les vit ainsi, elle fut surprise, se demanda un instant si cela lui faisait du plaisir ou de la peine. Enfin elle dit :

« Tu as bien fait. Je ne pouvais pas garder éternellement ces chemises sales. Et puis, net-

toyées ou non, ce sont toujours les chemises de Paul. »

Les jours, les semaines, les mois coulèrent. Le chagrin violent de la première heure se changea insensiblement en une douleur sourde et résignée. D'autres préoccupations vinrent distraire cette petite âme simple, où beaucoup de pensées n'auraient pas pu loger ensemble. Paul, en partant, avait laissé une assez grosse somme d'argent à sa maîtresse; mais à force de dépenser sans recevoir, Clara en vit bientôt la fin. Chercher du travail, revenir à l'atelier, elle n'y songea pas un instant. Elle accepta les offres obligeantes d'un vieux monsieur, ancien conservateur des hypothèques, qui demeurait dans son quartier, la suivait souvent et lui avait plusieurs fois adressé, sur un ton très poli, des propositions écrites.

Ce fonctionnaire retraité, toujours vêtu de noir, avec des cheveux blancs, du linge éblouissant de blancheur et une cravate blanche, — tout noir et blanc, — parut à Clara suffisamment « deuil » pour succéder à Paul, dont le souvenir lui demeurait encore très fervent. Elle vécut tran-

quille avec lui pendant quelques mois. Mais, au printemps, elle le congédia, devenue subitement amoureuse d'un acteur de l'Ambigu, nommé Merxens, qui l'avait séduite par sa distinction. Du coup, elle oublia Paul, envoya des bouquets, écrivit des déclarations. L'acteur consentit à se laisser enlever, un soir, après la représentation... Elle l'emmena chez elle, toute frémissante de cette émotion spéciale que donne aux nerfs féminins le contact des hommes de théâtre. Lui soupa de bon appétit. Au moment de se mettre au lit, il demanda :

« Vous n'avez pas une chemise de nuit pour moi, mon enfant ? »

Elle hésitait, partagée entre la peur de déplaire au nouvel amant et le culte pas encore aboli de l'ancien. Elle appela sa bonne :

« Adèle !

— Madame ?

— Voyez donc si vous ne trouveriez pas une chemise de nuit pour monsieur.

— Bien, madame. »

L'instant d'après, Adèle apportait paisiblement une des chemises de Paul.

Merxens crut devoir à sa dignité de se renseigner, fronçant le sourcil, désignant l'objet du doigt, d'un geste grandiose :

« A qui ce linge a-t-il apparrrtenu, d'aborrrd ? »

Clara répliqua, avec cette volubilité de mensonge qu'ont les filles nées du sol de Paris :

« A mon frère... à mon frère Louis qui est mort l'année dernière... Il était employé des télégraphes. »

Et l'acteur, qui passait la chemise, soupira avec une pitié contenue :

« Pauvrre garrçon ! »

... Cette liaison dura peu. Le cabotin était brutal et ivrogne. Il abandonna sa nouvelle maîtresse dès qu'il ne resta plus rien à celle-ci des économies réalisées pendant l'hiver. Alors commença pour Clara une dure saison de travail ingrat, sans plaisir, sans sécurité, souvent sans salaire. Les chemises de Paul, durant ces mois difficiles, vêtirent bien des passants, et parfois ne les vêtirent qu'une nuit : car c'était devenu une habitude d'Adèle, à présent, d'en déposer une à côté de celle de Clara, sur le lit entr'ouvert, chaque soir. Elles se fatiguèrent vite, à ce régime.

On les reprisa d'abord. Puis on y remit des pans. Puis on remplaça l'une d'elles, définitivement hors d'usage, par une chemise de toile fine, plus solide et moins chère, et ce couple disparate fut toujours désigné, dans le ménage, sous le nom de « Chemises de Paul »... Puis enfin, il fallut en acheter une seconde, en toile. La soie des chemises remplacées fournit à Adèle d'excellents chiffons pour l'entretien des glaces, des bijoux, des meubles délicats. Et les remplaçantes n'en furent pas moins, pour elle et pour Clara, « les chemises de Paul ».

... Trois ans avaient passé depuis le départ du médecin, — trois ans où la fortune changeante avait tantôt favorisé, tantôt maltraité Clara, quand, un soir de janvier, vers six heures, celle-ci, au coin de la rue Le Peletier et du boulevard, se heurta contre une poitrine d'homme... Elle leva les yeux :

« Paul !

— Clara ! »

Ils dirent leurs noms en même temps, secoués l'un et l'autre par une émotion égale, intense,

qui leur faisait se prendre les mains et se les serrer bien fort, sans pouvoir trouver de paroles. C'est que leur propre jeunesse venait de se dresser devant eux, au tournant de cette rue, et ils la regardaient dans les yeux l'un de l'autre.

Quand ils furent plus calmes, ils marchèrent côte à côte, les doigts unis, échangeant des questions. Clara dit qu'elle pensait toujours à Paul; elle raconta qu'elle avait changé d'appartement, mais gardé sa bonne. Paul déclara qu'il était heureux en ménage, qu'il avait une fille; que ses affaires marchaient bien, mais qu'il n'avait jamais oublié Clara.

« Tu viens à Paris pour longtemps ? » demanda la jeune femme.

Il répondit :

« Pour huit jours. Je viens suivre des expériences d'électro-thérapeutique... »

Et, un peu hésitant, il ajouta :

« Et toi ?... Es-tu libre ?... »

Elle répliqua joyeusement, heureuse cette fois de son isolement :

« Oui... tout à fait libre. J'espère que tu vas demeurer chez moi ? »

Ce fut convenu. Ils dînèrent ensemble, passèrent la soirée ensemble dans la baignoire d'un petit théâtre. Ils ne parlaient guère et se regardaient beaucoup. Paul avait un peu engraissé, sans trop changer de visage. Le teint de Clara s'était un peu fané, mais sa taille semblait mieux prise, sa gorge plus abondante... Et, rhabitués l'un à l'autre, ils ne distinguaient déjà plus leur image d'autrefois de leur figure d'aujourd'hui.

Ils n'attendirent pas la fin du spectacle; ils rentrèrent se coucher avant minuit, pris d'une fringale de baisers comme au bon temps de leur amour. Vite, vite, Clara se déshabilla... Paul fumait une cigarette en la regardant. Un souvenir lui traversa l'esprit.

« Et mes chemises, demanda-t-il, que sont-elles devenues ? »

Clara répondit sincèrement :

« Je les ai toujours... »

Puis, tout de suite, elle pensa que les « chemises de Paul » n'étaient qu'un symbole vague, que le nom immobile d'une chose bien des fois changée... Elle devint très rouge. Paul s'approcha :

« Où sont-elles? »

Elle détourna les yeux, montra la chemise de toile posée sur le lit et dit :

« En voilà une. »

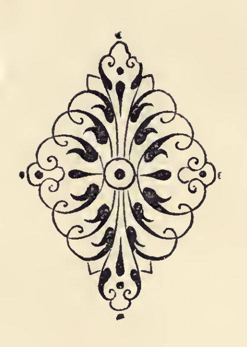
Le médecin fut sur le point de répondre : « Mais non!... les miennes étaient en soie... » Comme il allait parler, il vit le sang aux joues de Clara, et des larmes au bord de ses yeux.

Il comprit tout ce que ce mensonge cachait de misères, de déchéances inavouées, subies sans lutte possible, pendant les années d'absence.

Et, touché aux fibres profondes, il dit simplement :

« C'est vrai... je la reconnais. »





Un Couple



Un Couple

Tous les Parisiens qui ont fréquenté Nice et Monte-Carlo, pendant la saison dernière, se rappellent pour l'avoir aperçu au Cercle, à la promenade des Anglais, au théâtre ou aux courses, ce couple étrange que Paul B... avait baptisé les *Amants d'outre-tombe*. Ils faisaient penser, en effet, à des revenants d'une surnaturelle patrie de l'amour : elle, encore jeune et très belle, par la maigreur de ses membres, la pâleur de son visage, l'indifférence extatique de ses

splendides yeux bleus; lui, par je ne sais quoi de juvénile et d'irrémédiablement usé que trahissait sa démarche accablée et nerveuse, le port de sa tête, à la fois exténué et fier. Déjà grisonnant, il eût été beau sans le large bandeau noir qui couvrait l'œil droit et le haut de la joue droite, masquant insuffisamment une moitié de visage corrodée de brûlures.

Ces deux êtres contemplaient, écoutaient et respiraient l'adorable féerie des parfums, des musiques, et des horizons enchantés, la main dans la main, ne se mêlant pas aux foules mouvantes et bruissantes qui les entouraient. On ne leur voyait pas d'amis et ils semblaient n'en pas souhaiter, heureux sans doute dans cet étroit univers qu'ils étaient l'un pour l'autre. La nuit venue, ils disparaissaient; peu de gens connurent leur retraite. Ils habitaient une villa élégante, au bord du golfe, à Villefranche-sur-Mer, tout près de la modeste maison où je m'étais installé moi-même. On les appelait M. et Mme Le Thierrey.

C'est le hasard de ce voisinage qui me valut de les connaître. La jeune femme, dont la poitrine était délicate, quittait de bonne heure la terrasse

où ils dînaient en tête-à-tête. Bien des fois, son mari et moi, nous nous attardâmes ensemble, la cigarette aux doigts, dans ces contemplations muettes ou dans ces conversations lentes, coupées de silences, que suggère l'immensité sereine des paysages de là-bas. Et il arriva qu'il me conta leur histoire, — sans que j'en eusse sollicité la confidence, — certain soir où l'air plus tiède, chargé de l'odeur des fleurs africaines, où la mer plus calme, de cuivre liquide sous la grande clarté de la lune, nous donnaient à tous deux le désir de parler bas, de raconter ou d'entendre des histoires de tendresse.

« Vous l'avez deviné assurément, me dit Le Thierrey, il y a un drame dans le passé de Lucy et dans le mien : un drame banal si l'on ne considère que l'action même; rare, unique peut-être par ses causes et pas ses conséquences...

« J'ai trente-deux ans; ma femme en a vingt-six : elle en avait dix-sept quand je l'ai connue. Elle vint à cette époque s'installer à Paris avec sa mère et sa sœur aînée, au cinquième étage d'une maison dont mes parents occupaient le premier.

L'histoire de ces trois femmes était celle de bien des ménages bourgeois de province brusquement dépaysés par le caprice d'un enfant gâté : Lucy s'était découvert une vocation irrésistible pour le théâtre, et comme elle menait à sa guise sa mère et sa sœur Clémence, étant jolie, spirituelle, égoïste et volontaire, elle les avait décidées à habiter Paris, où elle allait, lui semblait-il, éclore artiste et célèbre par le seul effet de la chaleur d'art et de gloire que dégage la Ville.

« A ce moment, je sortais de l'École des Chartes ; ma vie jusque-là s'était partagée entre l'étude et les affections de ma famille : j'étais une espèce de savant précoce, timide, au cœur neuf. Je m'épris de Lucy le jour où je la vis ; de ce jour, tout ce que les autres femmes pouvaient offrir de désirable disparut pour moi ; et positivement, maintenant encore, je suis si indifférent à la beauté féminine que je ne sais même plus la reconnaître.

« La jeune fille aperçut bien mon émotion : et déjà elle commença de me faire souffrir. Dans nos furtives rencontres d'escalier que je ménageais au prix de mille efforts, guettant ses retours du Conservatoire ; dans ces rencontres où je

passais près d'elle le cœur défaillant, trouvant à peine la force de la saluer, elle affecta de me croiser sans me voir, ou bientôt, ce qui fut plus cruel, elle inventa de se faire reconduire chez elle par des camarades de classe, des cabots glabres, blêmes et bleus, dont elle serrait le bras avec des mines de tendresse dès qu'elle m'apercevait. Elle demeurait d'ailleurs honnête, rétive à l'amour, méchante aux autres comme à moi.

« Heureusement ma passion avait deux alliées : la mère et la sœur de Lucy. Ces deux femmes, dont l'unique but dans la vie était la gloire et le bonheur de leur idole, rêvèrent tout de suite un mariage qui faisait Lucy riche et lui donnait pour mari un homme de bonne maison, qui l'adorait. Vous devinez quelles luttes je dus soutenir contre ma famille pour ce mariage. Quant à la jeune fille, elle n'y eût jamais consenti, si des échecs réitérés, d'abord au Conservatoire, puis dans quelques petites scènes d'application où elle débuta, ne l'avaient dégoûtée du théâtre et ne lui avaient inspiré le désir d'effacer toutes ces humiliations par un mariage brillant, qui humiliât à son tour les camarades.

« Je me brouillai avec ma famille. J'épousai Lucy. La mère et la sœur aînée habitèrent avec nous.

« Jusque-là, je n'avais enduré que les peines ordinaires à tous ceux qui poursuivent à travers mille obstacles une femme adorée et cruelle. Mais c'est au lendemain de cette possession que je devins réellement misérable. Lucy ne se refusa pas à moi : elle inventa pis que cela. Elle se livra en me déclarant hautement que mes caresses lui étaient odieuses, qu'elle les souffrait parce qu'elle s'y jugeait forcée, s'étant vendue à moi pour ma fortune et pour mon nom. Elle me dit ces choses ; et je fus bien obligé de m'avouer qu'elle ne mentait pas. Je représentais aux yeux de ma femme sa vie manquée, sa gloire artistique évanouie ; j'étais la preuve vivante, permanente, de l'écroulement de ses rêves.

« Le poids des déceptions qu'elle faisait peser sur tous ceux qui l'entouraient, pesa plus lourdement sur moi, qu'elle savait mieux meurtrir, parce que j'étais celui qui l'aimais le plus. Lâcheté du désir ! Je subis tout, les froideurs, les dédains, les insultes, pourvu qu'elle me livrât son

corps chéri, plus cher à mesure que sa possession s'achetait au prix de plus d'abaissement. J'avais acquis la conviction que ma vie était unie à une âme exceptionnelle, d'une perversité pathologique pour ainsi dire, empoisonnée d'égoïsme, de rancune, d'envie de nuire ; et cette âme, je l'adorais encore et j'espérais encore follement m'en faire adorer.

« Je ne vous retracerai pas les étapes de mon calvaire... Tout ce qu'un mari peut souffrir dans son orgueil et dans sa tendresse, je l'ai souffert. Je suis un homme, monsieur, auquel sa femme a dit un jour : — « Je vais vous tromper, non pas « parce que j'en aime un autre, mais parce que je « vous hais et que je veux vous déshonorer. » Et elle l'a fait. Elle m'a trompé avec un individu digne de tous les mépris. Et moi, je ne me suis pas séparé d'elle ; j'ai continué à l'adorer... »

Le Thierry cessa de parler... La nuit était tout à fait venue, à présent. On n'entendait dans le grand silence que le clapotis des petites vagues et les notes assourdies d'un piano, au delà des fenêtres closes de la villa. Un instant mon compa-

gnon écouta cette musique. Il murmura avec une expression d'ineffable tendresse :

« La Symphonie pastorale... C'est *elle* qui joue!... »

Après un silence encore, il poursuivit :

« Ma belle-mère était morte l'année qui suivit celle de mon mariage, mais ma belle-sœur Clémence demeurait toujours avec nous. Elle fut ma consolatrice. Nul ne pouvait mieux comprendre ma misère et mieux y compatir que cette pauvre fille dont toute la vie avait été volontairement sacrifiée à la compagne que j'avais choisie. Nos deux cœurs souffraient à la même place, de la même blessure : nous n'avions pas besoin de confidences pour connaître le triste secret l'un de l'autre. Le jour où Lucy franchit la dernière barrière et me quitta pour vivre avec un amant, Clémence fut seule capable de m'empêcher de me tuer.

« Je vécus... Nous restâmes, la sœur aînée et moi, gardiens du foyer vide, comme deux vieillards dont l'enfant unique est mort... Le monde aussitôt déclara que nous étions amants. C'était faux, c'était insensé, ai-je besoin de vous le dire?

Nos âmes endolories étaient irrémédiablement inaptes à l'amour. Mais le monde ne comprend pas qu'un homme jeune et une jeune femme s'associent pour pleurer. Des avis officieux nous furent transmis; on nous conseilla de faire cesser une situation équivoque. Nous continuâmes notre vie sans en tenir compte. Ensemble, au moins, nous pouvions parler de Lucy... Et puis, que nous importaient les propos? N'étions-nous pas deux absents du monde?

« Ici se place le drame dont je vous ai parlé. Ce drame, je vous l'ai dit, est banal en soi-même, aussi vais-je vous le rapporter en peu de mots. Lucy entendit dire que j'étais l'amant de sa sœur. Pourquoi cette femme, qui ne m'aimait pas, qui me trahissait, conçut-elle aussitôt une jalousie aiguë jusqu'à lui suggérer un crime? J'imagine qu'elle fut exaspérée par cette pensée que les deux êtres qu'elle avait torturés pouvaient se donner l'un à l'autre la suprême consolation..., C'était l'époque où quelques procès sensationnels avaient mis le vitriol à la mode. Un soir, comme nous rentrions chez nous, nous donnant le bras, Clémence et moi, après une promenade mélan-

colique, une femme cachée derrière l'angle de la maison se démasqua soudain et nous lança le contenu d'un bol rempli d'acide. Clémence fut atteinte au visage et à la poitrine; elle mourut le lendemain dans d'horribles convulsions; moi, je fus seulement aspergé à la tempe droite : mais je perdis l'œil, et je restai marqué pour la vie.

« ... Avez-vous entendu parler, monsieur, de ces cas de folie ou d'imbécillité guéris par une chute, par un choc violent à la tête?

« Il se passa dans l'âme de Lucy un phénomène comparable, aussi brusque, aussi prodigieux. Cette âme, comme celle du Lorenzaccio de Musset, était grosse d'un crime, mais d'un seul crime. Le crime commis, elle redevint subitement une âme humaine ordinaire, pitoyable et souffrante. Ce fut soudain et définitif comme un exorcisme. En nous voyant tomber, elle s'était précipitée sur nos corps, pleurant, se dénonçant, appelant au secours en un terrible accès de désespoir... Dans sa prison, on dut la surveiller constamment pour l'empêcher de se tuer. Et quand, en m'accusant moi-même, en accusant la mémoire innocente de sa sœur (qui

m'a pardonné, j'en suis sûr), j'eus réussi à la faire acquitter par le jury, — ce fut elle qui me soigna avec un incomparable dévouement, et qui me sauva la vie au péril de sa santé.

« ... Ces événements sont vieux de plusieurs années; mais depuis, la tendresse reconquise de ma femme ne s'est pas démentie. En même temps que son cœur s'ouvrait à la pitié, à l'amour, son corps s'est animé pour les caresses... Que vous dirais-je de plus, monsieur? J'ai volontairement oublié le passé; j'aime et je suis aimé : ces mots contiennent tout. Je suis défiguré et infirme pour la vie; la plupart de mes relations se sont brisées autour de moi; ceux qui, parmi mes amis d'autrefois, ne m'ont pas ouvertement abandonné, me plaignent ou me méprisent; les médecins me disent que ma vie sera brève et je ressens parfois à ma blessure des réveils d'atroce douleur. Mais Lucy est à moi; elle m'appartient enfin tout entière, cœur et corps, je ne regrette rien, et je n'ai pas trop payé mon bonheur... »

Mon compagnon cessa de parler... Dans le village, les rumeurs et les feux s'étaient éteints : le

piano de la villa ne résonnait plus. Seule, la voix mystérieuse de la mer animait le silence. Et, sans rien dire, perdus dans nos réflexions, nous ne nous lassions pas de la contempler, cette mer immobile et frissonnante, tant de fois comparée à l'âme des femmes...



Loute



Loute

Oui, reprit Melchior, au lieu de bourrer vos romans d'histoires d'adultères vieilles commme les chemins, au lieu d'analyser les consciences de vos cocottes du monde, que la vie de Paris a toutes formées et déformées de la même façon, donnez-nous donc une fois ce qu'on ne nous a jamais donné que par fragments : le roman de l'enfant, — le roman de la petite fille surtout! On dirait que vous ne soupçonnez pas, psychologues aveugles, le mystère de ces fragiles poupées qui seront un jour

des femmes... Croyez-moi, presque toutes ont leur secret. Presque toutes ont de grandes tendresses, dont elles font rarement l'aveu...

« Pour ma part, l'être qui m'a donné la sensation la plus complète de l'amour vrai, profond, exalté, est une certaine petite fille de onze ans... »

On l'interrompit. On se récria. Melchior poursuivit :

« Oh! rassurez-vous. Ce n'est pas une histoire de cour d'assises, ni même de correctionnelle. J'ai respecté les lois de mon pays... Je ne dis pas que je n'aie point été tenté, par exemple... Enfin, voici l'aventure.

« Il y a quinze ans de cela. J'avais vingt-six ans. Par un hasard qui a décidé de toute ma vie politique, je venais d'être choisi comme avocat par un groupe d'ouvriers à la suite d'une grève sanglante.

« Nous étions au mois de juin : l'affaire ne venait qu'à la rentrée... Je m'étais retiré à la campagne pour étudier mon dossier à loisir.

« J'habitais, non loin de Versailles, un pavillon isolé dans un assez grand jardin. Le bâtiment principal, en bordure sur une route, était occupé

par mes propriétaires : la famille d'un conducteur des ponts et chaussées, père, mère, et deux filles. L'aînée avait dix-neuf ans et s'appelait Juliette ; l'autre, Louise, n'avait que onze ans et demi. On l'appelait Loute.

« Le père Lointier — le conducteur — était un géomètre honnête et borné; je m'amusais à le terroriser par d'effroyables doctrines révolutionnaires, que je lui servais au dessert; car je prenais le plus souvent mes repas avec la famille. Mme Lointier était une ménagère incolore et soumise, parlant peu, ne pensant guère, économisant de son mieux. Juliette était une robuste fille, pétrie en belle chair rose, dont les yeux, les joues, les lèvres, le corsage et le reste semblaient dire : « Je suis tout à fait à point pour qu'on « m'épouse. Qui me veut ? » Je ne devais pas être cet heureux mari : Juliette le devina; et il fut tout de suite admis dans la famille que celle qui était amoureuse de moi, c'était Loute.

« Loute, effectivement, semblait très troublée par mon voisinage. Son front, d'une blancheur d'ivoire transparent sous les cheveux châtains

trop lourds, s'inondait de rougeur dès qu'elle m'apercevait... Elle me regardait à la dérobée, de ses prunelles noires comme des mûres, et dès qu'il rencontrait mes yeux, son regard fuyait. Jamais elle ne parlait, à table, en ma présence; jamais elle ne consentait à m'embrasser devant ses parents; si je m'amusais à la poursuivre, elle se sauvait, ne se laissait atteindre que quand personne ne pouvait plus nous apercevoir : et je sentais, en la pressant un instant contre moi, tout son petit corps se tendre nerveusement, puis défaillir... La passion de Loute fut donc un fait reconnu de ses parents et de moi-même, et devint pour le père Lointier et pour Juliette une inépuisable source de plaisanteries, auxquelles j'eus parfois la faiblesse de m'associer.

« Au bout de trois mois de cette fructueuse solitude, j'avais établi solidement les bases de ma plaidoirie. La date de la rentrée approchait. Je crus nécessaire de résider une ou deux semaines au siège de la cour d'assises, avant l'ouverture des débats, et je donnai congé à mes hôtes.

« Or, la dernière nuit que je passai dans le pavillon, — il était près de minuit, et je m'attardais

encore, à demi dévêtu, près de mon lit, à feuilleter les pièces du dossier, que je classais à mesure dans ma serviette, quand un bruit faible me fit retourner... La porte de ma chambre venait de s'ouvrir, et Loute était là... Elle avait dû s'échapper à la hâte de la chambre qu'elle partageait avec sa sœur aînée, car ses pieds étaient nus dans des pantoufles, et, sous un châle pris à sa mère, qui l'enveloppait, elle n'était couverte que d'une chemise et d'un jupon.

« Je crus d'abord à un accès de somnambulisme, à un désordre cérébral, à tout, sauf à ce qui était la vérité : Loute venait s'offrir à moi, parce qu'elle m'aimait. Entendez-moi bien... Il est clair que cette enfant ne savait rien de l'amour, ignorait ce qu'elle pouvait me donner et ce qu'elle pouvait me demander. Mais une obscure prescience lui révélait que, dans l'amour, la femme livre sa volonté et son corps à l'homme qu'elle aime, et, impudemment et innocemment, elle venait, dans le sens rigoureux du mot, *s'abandonner* à moi.

« Elle tomba dans mes bras, et comme je la prenais sur mes genoux, la croyant souffrante,

elle me saisit la tête dans ses deux mains, et se mit à me couvrir de baisers le front, les yeux, les joues... Oh! l'inhabileté, la fougue de ces baisers! Je suis sûr d'être un honnête homme et un équilibré; je suis sûr de n'avoir que les passions de tout le monde... Il y a eu pourtant un instant très court dans ma vie où je me suis vu sur le point de commettre un acte abominable.

« Le coup de volonté par lequel je secouai la tentation fut si violent que l'enfant, repoussée, perdit l'équilibre et pensa tomber.

« Elle crut que j'allais la frapper. Elle leva vers moi ses beaux yeux soumis, où pointaient des larmes. J'eus le sentiment d'être si profondément, si aveuglément adoré par cette petite, que je m'en voulus de ma brutalité; je rassurai Loute avec des caresses et des baisers. J'essayai de lui persuader de s'en retourner, bien vite, de rejoindre sa sœur avant qu'on ne s'aperçût de sa disparition.

— « Oh! fit-elle, il n'y a pas de danger. Juliette a le sommeil très dur. Souvent, la nuit, quand je ne dors pas, je me lève, je me promène dans la chambre, je fais du bruit sans me gêner... Elle ne se réveille jamais.

— « Mais tu ne peux pas rester ici, voyons, Loute ! Maintenant que nous nous sommes dit adieu, il faut être raisonnable... Il faut me laisser!... »

« Elle baissa la tête et dit, obstinément...

— « Je veux rester.

— « Rester... combien de temps?

— « Toute la nuit... Quand il fera petit jour, je m'en retournerai. Personne n'aura rien vu.

— « Mais je vais me coucher, moi! Je vais dormir! »

« Elle cacha sa tête contre mon épaule et balbutia, comme un aveu de fiancée :

— « Je veux rester... Je veux dormir... comme maman auprès de papa... à côté de toi. »

« Ah! je vous prie de croire que j'ai tout essayé pour la décider à partir... Elle se butait à sa résolution : « Je veux rester!... Je veux rester! » Que faire? La saisir par le bras et la ramener à ses parents? Outre que la situation eût été louche, malgré tout, j'éprouvais une répugnance singulière à trahir l'amour de cette petite, une vraie révolte d'honneur, celle qui défend, sur nos lèvres, le secret d'une femme qui s'est livrée à nous.

« A la fin, je pris mon parti.

— « Soit, lui dis-je. Viens, nous allons dormir. »

« Je roulai l'enfant dans le châle qu'elle avait apporté. Je l'étendis sur mon lit ; je m'y jetai à côté d'elle, à demi vêtu comme je l'étais. Les lumières éteintes, elle noua ses bras autour de mon cou, ne bougea plus ; bientôt j'entendis la houle de son cœur s'apaiser ; son souffle, devenu régulier, m'apprit qu'elle dormait...

« Moi, les pensées malsaines qui m'avaient, un instant, enfumé le cerveau, s'étaient dissipées. Je serrai contre moi, d'une vraie étreinte paternelle, cette tendre petite chose inanimée qui était venue, si confiante, se livrer à moi. Et je m'endormis à mon tour... Quand on vint me réveiller, le lendemain matin, vers huit heures, Loute n'était plus là.

« Une heure après, je quittais la maison. Le père Lointier, sa femme et Juliette me saluèrent au départ. Loute ne vint pas ; on me dit qu'elle pleurait dans sa chambre, qu'elle ne voulait pas descendre...

— Vous ne l'avez jamais revue ? demanda quelqu'un, comme Melchior se taisait.

— Non... jamais.

— Tant pis pour vous... Ç'aurait été probablement une affaire amusante.

— Vous vous trompez, répliqua le conteur. Je n'ai pas revu Loute, mais je sais ce qu'elle est devenue. Elle est entrée aux Ursulines de Versailles, à dix-sept ans. »





Mère Joachim



Mère Joachim

Ce fut par un jour de carême, tout humide et gris, que Suzanne Laurier, le cœur gros d'une dispute avec son ami, entra dans une église de Savigny où l'on prêchait, et, là, sentit à l'âme cette brusque déchirure par où se glisse le désir de la conversion.

Le prêtre — un jeune abbé brun, fort joli — parla de l'enfer, particulièrement des peines qui attendent les impudiques. Le feu, les ténèbres, la séparation d'avec Dieu, l'oscillation d'une éternité de supplices entre ces deux bornes formi-

dables : Jamais,—Toujours,— toutes ces images s'imprimèrent cruellement dans la cervelle d'oiseau de Suzanne. Elles étaient bien pour elle, les tortures dont parlait l'abbé. Suzanne ne travaillait point; elle vivait d'amour, entretenue par son petit Jacques, — Jacques Mireur, le clerc d'avoué, — qu'elle trompait un peu avec d'autres. Oh! par nécessité, point par goût : il fallait bien manger, s'habiller, se loger, et Jacques n'avait pas énormément d'argent. Enfin, c'était une vie affreuse, la vraie vie d'impudicité décrite par le prédicateur. Le sermon achevé, Suzanne se précipita à la sacristie, et, avant même que le prêtre eût ôté son surplis, se jeta à ses pieds. L'abbé Chadourne pêcha avec dextérité cette âme repentie et, sans lui laisser le temps de se reconnaître, en homme qui sait ce que peut une nuit pour dissiper les velléités de conversion, il conduisit sa néophyte, le soir même, à quelques kilomètres de Savigny, dans la maison de Saint-François-Régis, dont il était aumônier.

Cette maison était un hospice fondé par la charité privée pour les enfants du premier âge moralement abandonnés.

Quelques vieilles dames, aidées par des infirmières, l'administraient, au moyen des revenus qu'avait légués le fondateur et des quêtes qu'on faisait dans les environs. Mais la maison n'était point riche. Les charges s'alourdissaient de jour en jour, et les aumônes n'augmentaient pas.

Suzanne Laurier fut remise entre les mains de la directrice, Mme Zyte. Pendant deux mois, on ne la mêla pas à la communauté. Elle vivait à la chapelle, dans le cabinet de l'abbé Chadourne qui la catéchisait, ou bien encore dans la chambre d'une vieille dame infirme qu'on lui avait donnée pour monitrice, et à laquelle elle ânonnait des livres pieux. Elle se trouvait heureuse. Certes, elle avait pleuré quand on lui avait coupé ses beaux cheveux châtains, quand on l'avait habillée d'une petite robe noire, coiffée d'un bonnet blanc d'infirmière. Mais, très vite, la douce paresse mystique la conquit. Les génuflexions, les poses méditatives, les stations d'adoration dans la chapelle aux odeurs cireuses, au jour violet, l'enchantèrent. Elle connut la saveur de la confession, ce chuchotement discret avec un

homme invisible. Elle s'accoutuma à la nourriture de la maison, frugale et régulière, elle qui avait l'habitude de vivre de salades, de pommes vertes et de gâteaux : elle engraissa. Le souci de sa beauté, peu à peu, s'affaiblit dans son cœur léger : elle se négligea, délaissa un à un les soins qu'elle avait naguère de son corps. Quant à ce qu'elle appelait autrefois gentiment « la bagatelle », — véritablement, elle n'y pensa plus.

Cette paisible existence ne dura pas, malheureusement. Au bout de quelques semaines, l'abbé Chadourne et Mme Zyte jugèrent la nouvelle recrue suffisamment purifiée pour vivre de la vie commune. On décida qu'elle ferait son apprentissage d'infirmière, et on l'adjoignit à celle qu'on appelait dans la maison : « Mère Joachim ».

Mère Joachim cumulait les fonctions d'économe, d'inspectrice générale des cuisines et directrice de l'hospice des tout petits. Ancienne servante de ferme, elle avait gardé de son premier métier les façons et le langage. Courte, le ventre gros, la taille informe, les mains masculines, les pieds chaussés de chaussons et de sabots, c'était bien une Maritorne en cornette. Elle menait la

maison avec une avarice sordide : autrement, il eût fallu renvoyer la moitié des enfants assistés. Son mot de bienvenue, quand on lui livra Suzanne, fut celui-ci :

« Allons! c'est pas trop tôt qu'on vous fasse travailler. Si vous croyez qu' nous pouvons nourrir des d'moiselles!... C'est pas une maison de Repenties, ici, ma belle... »

Suzanne, la gorge bourrée de sanglots que la peur y retenait, suivit la vieille dans les salles de l'hospice. Là, parmi ces couchettes pareilles où dormaient des malades de vingt mois, Mère Joachim se transfigurait. Sa vraie vocation était de tripoter ces petits animaux vagissants, qui ont de la bave aux gencives et des croûtes au front, mais qui sourient divinement, et dont les gestes menus, débiles, captent les cœurs. Les gros doigts de l'ancienne servante les maniaient avec des délicatesses infinies, et tout ce qui pouvait se loger de sourire entre les plis et les bosses de son vulgaire visage s'épanouissait à les contempler. Pour eux, elle avait une appellation tendre : « Mes mignons ». Pour eux, pour eux seuls, elle n'était point avare. Elle eût rêvé, au contraire, des instal-

lations grandioses, un confortable d'enfants bourgeois, avec des barcelonnettes en fil de fer peint et des rideaux de tarlatane. Ils étaient son vice, son vice coûteux et secret : c'étaient ces petites bouches édentées qui suçaient tout l'argent de la maison.

Le métier d'infirmière plut médiocrement à Suzanne; mais la Mère Joachim lui inspirait une telle terreur, qu'elle surmonta ses dégoûts. Même elle mérita quelques approbations. La vieille l'avait tutoyée dès le lendemain; elle lui parlait volontiers, la questionnait sur son passé. Et Suzanne, naïve et bavarde, contait en détail sa vie de trottin de province, vite versée dans la galanterie. Elle parlait de son « petit Jacques », tout heureuse de pouvoir prononcer ce nom sans commettre de péché.

Mère Joachim écoutait avec intérêt. Elle demandait :

« Il était riche, ton Jacques?

— Son père, assez... Pas lui encore... Mais il était tout de même bien gentil avec moi. »

L'infirmière réfléchissait, les mains à plat sur son gros ventre, partagée entre le désir de poser

une question et la crainte d'effaroucher Suzanne. Enfin, elle se décidait :

« Qu'est-ce qu'y t' donnait par mois?

— Deux cents francs.

— Et quand... quand il en v'nait un aut' te voir, combien qu'y t' laissait, ç'ui-là?

— Mais, ça dépendait. Vingt francs... Certains me donnaient davantage. »

La vieille hochait la tête et, tout en changeant les langes d'un de ses petits malades, elle grommelait :

« Saletés de gens! Dire qu'y r'chignent à donner dix sous pour nos mignons, et qu'y crachent des vingt francs et des cent francs sans r'garder, quand y s'agit d' leur ordure! »

Brusquement, après ces confidences, elle devint dure pour Suzanne. Elle lui reprochait continuellement le pain qu'elle mangeait sans le gagner, l'abri fourni par la communauté, sans paiement. La petite devint larmoyante, prolongea ses confessions, mais ne se plaignit pas. Son âme, insensiblement affinée, goûtait déjà l'orgueil délicat de la souffrance.

A la fin, Mère Joachim lui dit :

« Si tu avais un peu d' cœur, ma p'tite, tu tâcherais d' rapporter quéqu' chose à la maison... c' que tu nous coûtes, au moins. »

Suzanne balbutia, les yeux gonflés :

« Mais je ferai ce qu'on voudra.... Voulez-vous que j'aille faire des quêtes?

— Y s'agit pas d' quête... T'as donc personne qui s'intéresse à toi, voyons ? »

Elle n'en dit pas davantage. Suzanne avait compris. Le lendemain elle vint trouver la Mère Joachim, et, avec des hésitations entre chaque mot :

« Si vous croyez, fit-elle, que ça puisse réussir... j'écrirai à M. Jacques... pour lui demander... quelque chose. »

La figure de la vieille s'illumina :

« Hé! v'là une bonne idée... C'est toi qui l'as eue, ma p'tite, tu peux l' dire... Faut lui écrire tout d' suite à c' monsieur. Demande-lui... pas trop d'argent, d'abord.... Dis qu' t'en as besoin pour t'habiller... La vérité, quoi! »

Trois jours après, Jacques répondit. Mère Joachim qui, sans doute, ne se souciait pas de mettre

l'aumônier ni la directrice dans le secret, s'était chargée de jeter à la poste la lettre de Suzanne et d'y retirer la réponse. Jacques envoya cinquante francs, avec quelques mots affectueux où il exprimait le désir de revoir l'absente.

L'ancienne fille de ferme prit l'argent et embrassa Suzanne.

« Tu vois... v'là d'quoi nourrir un d'nos mignons pendant un an. Crois-tu pas qu'ça rachète mieux tes péchés que d' dormir à la chapelle ? »

Les semaines qui suivirent furent douces pour la néophyte. Elle était bien traitée par la Mère Joachim ; on lui permettait, pendant la récréation, de se promener dans le parc avec les plus jeunes infirmières. Ce parc était vaste, très bien soigné, et le printemps y fleurissait les massifs. De plus en plus Suzanne oubliait. Sa vie d'entretenue lui paraissait reculée dans le passé, très loin, — aussi loin que le temps où elle était gamine et jouait dans les ruisseaux de Savigny.

Un matin, Mère Joachim la prit à part :

« Voilà longtemps qu't'as pas écrit à c'monsieur, ma fille. Faudrait s'y mettre. »

Elle s'exécuta, si honteuse de mendier ainsi que

sa lettre fut plus tendre et plus humble que la première. Jacques envoya encore cinquante francs, mais il déclara que cet envoi serait le dernier. « Si tu as besoin de quelque argent, écrivait-il, viens me voir rue Neuve et me le demander toi-même. Je ne répondrai plus à des lettres qui sont évidemment inspirées par des gens qui t'exploitent. »

La vieille empocha l'argent, et, pendant un mois environ, il ne fut plus question de Jacques. Mais, aux premiers jours de juin, elle dit à Suzanne, un lundi :

« T'aurais pas envie d' te promener, par c' beau temps ?

— Me promener ?... Dans le parc ?...

— Non, pas dans l'parc. T'es pas cloîtrée, voyons ! Tu peux v'nir dehors avec moi, qu'ai la permission.

— Et où irons-nous ? demanda Suzanne qui ne pouvait se faire à l'idée que vraiment les portes de sa prison allaient s'ouvrir.

— Nous irons à Savigny. J'ai des coupons à toucher pour la maison. Personne ne t' verra ; nous serons toutes les deux dans la carriole cou-

verte, et au moins tu prendras l'air pendant la route. Allons, monte changer d' bonnet. Mme Zyte permet. »

... Quand, sur la grand'route, la carriole roula, emportant la vieille femme qui tenait les rênes du cheval et Suzanne assise à son côté, celle-ci eut une étrange sensation. Elle avait perdu l'habitude des horizons découverts; et il lui semblait maintenant que cette grande plaine caillouteuse, tachée de rares bouquets d'arbres, venait à elle, la pénétrait, lui élargissait les yeux et la poitrine... Elle se sentit un peu grise, tout de suite. Des idées de s'échapper, de ne plus revenir à Saint-François, lui traversèrent le cerveau. Mais non. Se sauver n'était pas possible. Ce capuchon noir, à côté d'elle, ces deux mains de charretier qui sortaient des manches grises et tiraient sur les rênes, — c'était sa prison qui la suivait.

Savigny apparut à un tournant du chemin, — des toits, des cheminées, des clochers qui se haussaient au-dessus d'un pli de la plaine. Puis les maisons des faubourgs défilèrent à droite et à gauche de la carriole, — puis les platanes de la

Promenade montrèrent leur verdure poudrée de poussière.

A ce moment, Mère Joachim toucha le coude de la novice :

« Qué qu'tu vas faire, ma fille, pendant que j'vas aller chez l' banquier ? Tu vas t'ennuyer dans la voiture. »

Suzanne, l'esprit ailleurs, fit signe que non.

« Si, si, j'te dis, tu vas t'ennuyer. Eh ben! tu n'sais pas? J'vas t'faire un plaisir... J'vas t'arrêter rue Neuve, chez c'monsieur... Tu lui diras un p'tit bonjour, le temps que j'fasse mes affaires. »

Aux mots : « rue Neuve », Suzanne avait senti son cœur sauter sous son corset. Quelques pensées confuses tournoyèrent un instant dans sa tête. Celle qui s'y fixa fut qu'elle était trop mal habillée pour se montrer à Jacques.

Elle murmura :

« Oh! non, madame... J'aime mieux pas. J'irai avec vous jusqu'à la banque. »

Mère Joachim répondit :

« Si, si, laisse faire. J'te dis que j'veux t'faire un plaisir. »

Déjà la carriole enfilait la rue Neuve. La vieille arrêta devant la maison de Jacques. Comme Suzanne hésitait, sa compagne la poussa, et lui dit presque durement :

« Descends, que j'te dis. J'viendrai te r'prendre dans une demi-heure. »

La petite se décida, sauta à terre, et, tandis que la carriole repartait, elle monta lentement l'escalier tant de fois monté aux jours de liberté.

« Entrez! »

Elle tourna le bouton de la porte... Jacques était étendu sur son canapé, en caleçon et en chemise, et lisait un roman. Il bondit sur pieds en la voyant.

« Comment! c'est toi, Suzanne... Tu reviens? »

Il l'attirait contre lui, puis la regardait, si changée, l'air si misérable dans sa robe noire, avec ses cheveux courts sous son bonnet blanc. Et il répétait :

« C'est toi, petite Suzon! Mais d'où viens-tu donc? »

Elle répondait des phrases brèves, disant qu'elle était sortie par hasard, qu'il allait falloir

rentrer tout à l'heure. Puis elle se tut tout à fait. Elle se sentait, dans cette chambre où elle avait jadis sauté et chanté comme une bergeronnette, plus amoindrie, plus déchue de sa grâce de femme.

Dans la glace, au-dessus de la cheminée, elle aperçut sa propre image, et cette image lui parut si laide qu'elle pleura.

Alors Jacques lui-même n'eut plus envie de parler. Il assit son ancienne maîtresse sur le canapé et se mit à la caresser, à l'embrasser, aiguillonné par la tenace mémoire de la chair. Suzanne se laissait faire et sanglotait doucement. Quand il devint plus pressant, elle eut pour se défendre quelques gestes débiles qui ne défendaient rien. Et Jacques la posséda ainsi en quelques secondes, sans qu'elle s'arrêtât de pleurer.

Après, il la regarda. Ses yeux ne la voyaient plus à travers le brouillard du désir, mais telle qu'elle était. Décidément ce n'était plus la petite Suzon d'autrefois; rien ne demeurait du délicat instrument d'amour qu'elle avait été. Il comprit cela et, saisi de cette pitié profonde qui s'empare des plus médiocres âmes quand un éclair de sen-

sibilité illumine pour eux les abîmes de la conscience humaine, il se pencha vers son front et l'effleura, fraternellement.

Une carriole roula sur le pavé de la rue; elle s'arrêta devant la maison. Suzanne se leva, rajusta ses vêtements, et dit :

« On vient me chercher. »

Jacques fouilla dans un tiroir, puis tendit un papier plié à la novice.

« Tiens, fit-il... Mais c'est pour toi... Ne le donne pas. »

Elle prit le billet en détournant les yeux. Ils se serrèrent la main.

« Adieu !...

— Adieu !... »

... De nouveau, la grande plaine stérile, clairsemée de boqueteaux, fuyait des deux côtés de la route, où roulait la carriole. Depuis leur départ de Savigny, Mère Joachim et sa compagne ne se disaient rien. A peine montée, Suzanne avait remis à l'infirmière le billet de banque, qui lui brûlait les doigts, et celle-ci l'avait glissé dans sa sacoche. Maintenant la petite regardait, sans les voir, les

masses d'arbres de Saint-François-Régis monter et grossir à l'horizon. L'âme dévastée par une immense tristesse, elle avait, de temps en temps, des retours de sanglots sans larmes; et alors, l'ancienne servante lui jetait des regards de côté.

Quand la porte de l'hospice se fut refermée sur la carriole, Mère Joachim, la main sur le filet du cheval qu'elle allait conduire à la remise, fit signe à Suzanne d'approcher :

« Faudrait aller voir l'aumônier, ma p'tite, dit-elle à mi-voix, et t' confesser... »

Et comme Suzanne fondait en larmes à la pensée d'avouer sa faute, elle lui prit le menton :

« Pleure pas, va, ma fille. Si, chaque fois que t'as fait *ça*, ça avait servi à donner des langes à nos mignons, t'aurais pas besoin d' l'abbé Chadourne pour entrer en paradis! »



Niotte



Niotte

« Mon cher enfant,

J'APPROUVE tout à fait l'idée dont tu m'as fait part dans ta dernière lettre, de prendre une domestique chez toi qui soigne ton intérieur et prépare tes repas quand tu seras installé dans ton nouvel atelier. Tu sais comme j'avais été choquée du manque de soin, de la saleté (il faut dire le mot) de ta précédente femme de ménage, quand je suis venue te voir en janvier dernier. Et puis, manger au restaurant, surtout à Paris, finit toujours par détraquer l'estomac.

« Il n'y a pas beaucoup de servantes libres chez nous en ce moment; ce n'est pas, comme tu sais, la saison des louées. J'ai pensé pour toi à ma filleule, la petite des Vincent (les fermiers de la Coubre). Elle va sur ses seize ans seulement, mais elle est forte comme une femme, et intelligente. Elle vient souvent à la maison depuis quelque temps, aider notre Médée, qui se fait bien vieille, la pauvre. Elle est propre, docile, et ne cuisine pas trop mal.

« J'ai offert douze francs par mois aux parents, qui ont accepté. Si cela te convient, Niotte (les Vincent l'appellent comme cela, de *Mignote,* je pense) partira tout de suite pour Paris. Lorsqu'elle sera à ton service, n'oublie pas, mon enfant, que cette petite est sage et pieuse; ne lui donne que de bons exemples et veille à l'accomplissement de ses devoirs religieux.

« Bichonnet va beaucoup mieux de son rhume. Alice a eu le prix spécial d'instruction religieuse. Virginie a fait un petit poulain que nous appelons Paul; il est très gentil, mais si poltron que toute la maisonnée s'en amuse.

« Nous sommes, les uns et les autres, bien

heureux de tes succès. J'ai prêté à M. le curé les découpures de journaux que tu m'as envoyées. Il a été un peu choqué de voir que tu peignais des femmes en train de se déshabiller. Moi non plus, je n'aime pas beaucoup ces sujets-là; mais enfin, puisque c'est nécessaire pour apprendre, à la volonté de Dieu.

« Je t'embrasse bien tendrement, mon cher Maurice. Alice, Bichonnet et Médée se joignent à moi pour faire de même.

« Ta mère affectionnée,

« Veuve Despagney. »

... Cette lettre, que le peintre Maurice Despagney retrouvait de temps à autre dans ses tiroirs, lui rappelait une des époques les plus parfaitement heureuses de son passé, une de ces époques de vie décuplée dont le souvenir, plus tard, nous trouve presque incrédules, disant : « Était-ce bien moi?... » Au moment où il l'avait reçue, la chère lettre aux fermes caractères, il venait de passer brusquement de la demi-obscurité à la grande

célébrité parisienne. Quelques toiles, exposées dans un atelier loué pour huit jours, y avaient suffi... Le lendemain il était connu, accablé de commandes, assailli d'invitations mondaines.

La pauvre Niotte, arrivant chez Despagney au milieu de cette crise heureuse, n'en avait été qu'un incident sans importance. Le peintre lui avait donné quelques brèves instructions, et l'avait tout de suite renvoyée à la cuisine en l'engageant à en sortir le moins possible. Il ne s'était même pas avisé que l'enfant n'était pas laide, trop rouge seulement, les cheveux trop pâles, trop gauche aussi, ficelée comme un paquet dans ces vêtements de couleur poussière, chers aux paysannes du centre. S'il avait eu l'idée de lui faire ôter cette étrange toilette, de la faire monter sur la table à modèle!...

Mais il s'agissait bien de Niotte, alors!... Despagney était à la première période des joies de notoriété, celle où l'on sert aux plaisirs d'un certain peloton de mondaines mûres, toujours les mêmes, qui se sont fait une spécialité de ces initiations... Combien de fois Niotte, après des séances soi-disant consacrées à reproduire les traits

fatigués de ces diverses professionnelles, fut invitée à réparer le désordre de la couchette de son maître, dans la petite pièce à vitraux attenant à l'atelier!... Ah! si la bonne dame de la Coudraie, sa marraine, l'avait vue occupée à ces besognes! Ils étaient jolis, les « exemples » que Maurice offrait aux yeux innocents de sa bonne!...

Niotte ne se plaignait pas. Elle refaisait le lit, rangeait les accessoires avec la même docilité passive qu'elle offrait aux divers caprices de son maître. Seulement, quand elle s'en retournait, après, dans sa cuisine ou dans sa chambre, elle pleurait toute seule, longtemps, longtemps.

Du premier jour où elle avait vu Maurice, à son arrivée, avec ses lourds cheveux bruns, son teint de bistre, ses profonds yeux noirs, la grâce négligée de sa mise et de ses gestes, — elle était tombée amoureuse de lui.

Que d'années passées depuis l'arrivée de Niotte, des années du Paris artistique, brèves et lourdes, encombrées dans le présent, désertes, semble-t-il, dès qu'elles ne sont plus! Ainsi passèrent cinq ans, dix ans, quinze ans...

Despagney les employa à peindre les visages de ses contemporains, et à commettre le péché de luxure avec les femmes ou les maîtresses de ceux-ci. A ce double jeu, il vit sa notoriété croître. Après avoir fait le portrait des journalistes, on le vit faire celui des hommes politiques et des ministres, puis celui des banquiers et des gens du monde. Après avoir possédé « les vieilles dames pour jeunes gloires », — il fut aimé par les jeunes mondaines excentriques, — et finalement par les actrices-vedettes et les grandes cocottes.

Cependant, là-bas, à la Coudraie, dans la chère province délaissée, le temps accomplissait son œuvre de termite... La maîtresse du logis morte, la sœur cadette mariée à un médecin du pays, Bichonnet militaire!... Ombreuse Coudraie! C'était le peintre qui en était propriétaire, maintenant; il avait racheté le domaine entier à la succession, hanté de ce culte qu'ont ceux qui vivent de leur pensée — presque tous, du moins — pour les lieux où cette pensée est née, s'est nourrie des premières images... Chaque fois qu'il sentait l'air de Paris, l'art commercial, les dîners en ville, les amours mondaines lui remonter aux lèvres, à les vomir,

il se disait : « Dès que j'aurai fini ce sale portrait, je pars pour la Coudraie, j'y reste six mois. »

Le portrait n'était pas achevé qu'il en ébauchait un autre ; il n'alla à la Coudraie, en quinze ans, qu'une seule fois, pour enterrer sa mère.

Et Niotte ?

Niotte suivait la fortune du peintre. De bonne à tout faire, elle était devenue gouvernante, lorsque le peintre avait pris un valet de chambre.

Les années, qui fripaient le fin visage, blanchissaient la barbe et les tempes de Despagney, avaient moins lourdement pesé sur elle... Elle-même avait changé, pourtant ; elle s'était amincie, pâlie à la vie close qu'elle menait ; l'atmosphère d'art, respirée chaque jour, l'avait affinée, et peut-être aussi le mal secret de son âme. Car elle aimait toujours, pauvre Niotte, silencieuse, délaissée, dévouée, le cœur flagellé par la vue des amours de son maître.

Le mois dernier, Despagney est enfin retourné à la Coudraie.

Il a fallu, pour l'y décider, l'amertume de mieux

en mieux ressentie de l'indifférence que les amateurs commencent à montrer pour sa peinture, courant au pimpant talent des nouveaux venus; il a fallu la trahison d'une maîtresse de cinq ans, deux ou trois éreintements dans les journaux du boulevard, — et une légère crise de rhumatisme.

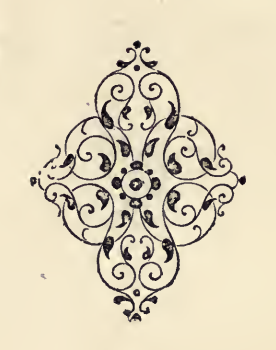
La Coudraie, avec sa maison silencieuse, son parc en demi-friche, ses paysages évocateurs de souvenirs, n'a point guéri les blessures de son amour-propre et de son cœur, mais elle les a calmées pour un temps; le peintre a réfléchi, face à face avec le spectre de sa jeunesse, que chaque être a sa place mesurée ici-bas, et que la sienne, plus étroite sans doute que ses désirs, fut plus large encore que celle de tant d'autres.

Niotte l'avait accompagné dans ce pèlerinage... Il y vécut, pour ainsi dire, seul avec elle... Et voilà que parmi cette solitude il s'avisa pour la première fois que Niotte était jolie, et que pour la première fois il se douta...

Pauvre Niotte! Elle ne songea guère à résister. Elle se donna, vierge et passionnée, comme elle se fût donnée quinze ans plus tôt, s'il eût voulu!

... Quand ils seront de retour à Paris, il pourra, s'il lui plaît, la tromper sous ses yeux, la chasser ou la tuer. Elle ne se plaindra pas. Niotte a accompli sa destinée. Niotte est heureuse.





La Médaille



La Médaille

I

Lorsque M. Lambert-Desnoyers, sous-secrétaire d'État au Commerce sous l'Ordre moral, envoya son chef de cabinet en mission confidentielle dans le département de l'Indre, le jeune vicomte de Labrit accepta sans enthousiasme. Entré dans l'administration, comme on épouse une femme laide, pour faire une fin, le vicomte n'avait point le feu sacré; et la besogne qu'on lui confiait cette fois le dégoûtait

particulièrement. M. Lambert-Desnoyers l'avait définie en quelques mots.

« Vous savez, mon cher Labrit, avait-il dit, que le Maréchal doit prochainement se rendre dans l'Indre... Département douteux... Des communes excellentes qui enverraient une poutre au Parlement si l'on mettait dessus : candidat du gouvernement... Mais d'autres bien mauvaises, l'arrondissement d'Issoudun, par exemple, pays ouvrier, travaillé par le socialisme... Le voyage du Président a pour but de changer tout cela, autant que possible. On ne ménagera ni les décorations ni les palmes académiques. De plus, le ministère vient de créer, vous ne l'ignorez pas, des médailles spéciales, avec diplômes, pour les ouvriers et les serviteurs méritants, en général. Nous comptons beaucoup là-dessus pour agir sur la population. Décernée à propos, une médaille ramène cent électeurs... Je me suis fait adresser des propositions par les chefs des principaux établissements de la région, par les maires des communes, sans distinction de parti. Il s'agit maintenant de choisir, de trier, de déterminer ce qui doit récompenser la fidélité conservatrice ou ramener le radicalisme

hésitant... Je vous charge de cette besogne délicate. Voici le dossier de l'affaire. Rendez-vous sur les lieux; mettez-vous en rapport avec les maires, les patrons, les chefs de comité : vous avez plein pouvoir pour rayer ou ajouter un nom aux listes préparées. »

M. Lambert-Desnoyers voulait être obéi passivement : le vicomte ne fit donc pas d'objections et prit le premier train pour le département de l'Indre, emportant le dossier. Mais, en route, il réfléchit. Visiter des maires, colloquer avec des patrons d'usine, c'était peu divertissant, et d'ailleurs inutile. Maires et patrons, à coup sûr, chercheraient à attraper le plus de médailles possible pour leur clientèle. N'était-il pas plus simple d'aller voir les sous-préfets, l'un après l'autre, et, d'accord avec eux, de reviser soigneusement la liste des médailles pour leur arrondissement?

C'est à quoi se résolut le vicomte. Il passa ainsi assez agréablement les premiers jours de sa mission à la Châtre et au Blanc, à fumer les cigares des sous-préfets, tandis que les bureaux émondaient les listes. Mais, en arrivant à Issoudun, un samedi

soir, il apprit que le sous-préfet Caminade, appelé à l'improviste sur le lieu d'un sinistre, ne serait de retour que le lendemain matin.

Le jeune chef de cabinet était trop correct pour descendre à la sous-préfecture sans invitation; il fit donc porter sa malle à l'hôtel du Cygne, où il dîna tant bien que mal. Son dîner fini, il constata avec amertume qu'il n'était que neuf heures. « Que faire dans ce trou? pensa-t-il. Me coucher? Je ne dormirais pas... Travailler? Oui... évidemment... je pourrais préparer le dossier de l'arrondissement... Mais travailler dans une chambre d'hôtel, avec une mauvaise bougie sur un guéridon branlant.. Si j'allais travailler dans un café? Il y a bien, je suppose, un café propre à Issoudun. »

Il s'informa. On lui indiqua le Café d'Angleterre, sur la promenade, fréquenté par « ces messieurs des contributions ». Il s'y rendit immédiatement, emportant, dans une serviette, le fameux dossier. De vagues fonctionnaires jouaient aux cartes et aux dominos dans les coins. Labrit demanda « une fine » et de quoi écrire. On le prit pour un voyageur de commerce faisant, comme c'est l'habitude, sa correspondance au café.

Jamais le vicomte n'avait travaillé d'aussi bon cœur. Onze heures sonnaient à l'église prochaine, quand il s'aperçut qu'il était seul dans l'établissement avec le garçon, endormi sur sa chaise... « Allons nous coucher, se dit-il, il est temps. » Il réveilla le garçon, paya, et sortit, sa serviette sous le bras.

Jolie nuit de mai, un peu fraîche, sans lune, mais toute parée d'étoiles. La petite ville dormait : pas une lumière aux vitres, pas un passant. Labrit se mit en route gaiement, en fredonnant la scie alors à la mode :

Voyez-moi c' beau garçon-là,
C'est l'amant d'A...
C'est l'amant d'A...

Il prit une rue, puis une seconde, puis une troisième, côtoya un marché couvert, franchit un boulevard, aboutit à des faubourgs, revint sur ses pas, et, finalement, dut s'avouer qu'il ne savait plus du tout où il était. « Se perdre à Issoudun, pensa-t-il, voilà qui est plaisant... Et dire qu'il n'y a pas un seul indigène dehors pour m'indiquer mon chemin. Bien sûr ils le font exprès, pour

mettre un membre du Gouvernement dans l'embarras... » Il résolut, suivant le précepte de Descartes, de marcher autant que possible en ligne droite. « Je ne traverserai pas la ville, j'imagine, sans rencontrer un être vivant. »

En effet, comme il s'engageait dans une rue assez étroite, il aperçut une lumière au rez-de-chaussée d'une maison. Il hâta le pas. Une vieille femme en bonnet blanc, assise sur le seuil, se leva à son approche, le fit entrer; et avant qu'il eût le temps de se reconnaître et de s'expliquer, le vicomte se trouva assis dans un petit salon bleu, avec deux filles court-vêtues sur les genoux.

L'aventure lui parut si comique dans son imprévu, qu'il résolut de la pousser jusqu'au bout. L'une des deux filles était jeune et fraîche; il la choisit et la suivit dans sa chambre. La vieille au bonnet blanc leur apporta du champagne, puis les laissa seuls en leur adressant un sourire maternel qui voulait dire : « Maintenant, jeunesse, amusez-vous!... » A peine les avait-elle quittés que le refrain de la *Marseillaise* éclata au rez-de-chaussée.

« Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le vicomte.

— C'est Gambetta et ses amis qui s'amusent en bas...

— Comment, Gambetta?

— Il s'appelle Maurice Delplanque, reprit la fille. Seulement, comme c'est le chef des républicains, ici, on l'appelle Gambetta. C'est un bon garçon : il a beaucoup d'argent. Il vient nous voir souvent.

— C'est donc le Parc aux Cerfs d'Issoudun, ici?... »

La fille ne comprit pas.

« Je ne sais pas, fit-elle niaisement.

— Est-ce que la vieille d'en bas est la patronne?

— Oh! non... C'est-à-dire, c'est la patronne sans l'être... La patronne est morte il y a trois ans, en laissant un petit garçon... Alors cette vieille, qui s'appelle Catherine Rabourdin et qui est depuis quarante ans servante dans la maison, s'est chargée de la diriger pour le compte du petit... Le petit est au collège; Catherine l'aime beaucoup et le fait sortir le dimanche. »

Ils cessèrent de causer. Du rez-de-chaussée montaient toujours des bouffées de *Marseillaise :*

Aux armes, citoyens!
Formez vos bataillons!...

Et Labrit, riant dans sa moustache, pensait :

« En voilà toujours un que *Gambetta* n'aura pas! »

II

Le lendemain, le jeune chef de cabinet se réveilla fort tard, dans sa chambre de l'hôtel du Cygne. Il y était rentré vers trois heures de la nuit, conduit par la vieille Catherine Rabourdin qui, d'ailleurs, s'était discrètement arrêtée à l'angle de la rue. Tout en s'habillant pour se rendre à la sous-préfecture, il songeait joyeusement à son aventure nocturne, au plaisir de la raconter aux

amis, une fois revenu à Paris. Même il sentait bien qu'il ne se tiendrait pas de la dire à Caminade, le sous-préfet, un garçon sûr, d'ailleurs, très dévoué au Maréchal. Il allait sortir quand, subitement, il pensa :

« Et le dossier?... »

Tout de suite il pâlit; il dut s'asseoir, tellement il était ému. Le dossier! il l'avait oublié... oublié chez Catherine!... Le dossier officiel, timbré du ministère, bourré de lettres confidentielles, le dossier où son propre nom était vingt fois mentionné, il l'avait laissé dans le salon bleu, où sans doute *Gambetta* et sa bande avaient fait main basse dessus! D'un coup, il entrevit les conséquences de cet oubli inconcevable : les journaux républicains de la localité s'emparant de l'anecdote, ceux de Paris venant à la rescousse, et les chansons, et les caricatures, et le voyage présidentiel rendu impossible, et sa propre situation perdue, et le ridicule formidable qui en rejaillirait sur lui!...

« Ah! sacrebleu! fit-il tout haut, j'ai eu une riche idée d'entrer dans cette baraque-là!... N'importe, il faut que j'aille trouver Caminade le plus tôt possible. Les maisons de cette espèce sont dans

la main de la police : on pourra peut-être repêcher mon dossier. »

Il se rendit à la sous-préfecture, et, assez piteux, avoua tout au sous-préfet.

Caminade hocha la tête :

« Diable ! dit-il... Voilà qui est fort ennuyeux. Et vous dites, vicomte, que Delplanque était là ?

— Oui... Delplanque... Celui que vous appelez ici Gambetta.

— Alors, que voulez-vous ?... Nous sommes fichus !

— Mais ne croyez-vous pas que ce Delplanque, même en admettant que le dossier soit entre ses mains, hésitera à raconter l'aventure ?... Car, après tout, il lui faudra bien confesser qu'il y était, lui aussi, dans la boîte !

— Non, il ne dira pas qu'il y était, parce que vous ne pouvez pas le lui prouver... Et puis, d'ailleurs, que lui importe ?... Il est libre, lui ! Il n'est pas un personnage officiel !... Il est marchand de bois !

— Alors, que faire ?

— Rien pour le moment... Ces maisons-là sont closes le jour, ici... et il ne faudrait pas éveil-

ler l'attention du voisinage... J'enverrai ce soir le commissaire de police interroger la vieille... »

Les deux fonctionnaires déjeunèrent mélancoliquement. Ils en étaient au cigare, quand le domestique annonça qu'une femme, accompagnée d'un petit garçon, demandait avec insistance à entrer.

« Vous permettez, vicomte? dit Caminade. Je ne ferme jamais ma porte à mes administrés à cette heure-ci.

— Faites, » répondit tristement Labrit.

Mais aussitôt il bondit sur ses pieds : on introduisait Catherine Rabourdin.

Elle était vêtue tout en noir, sauf son bonnet d'une blancheur éclatante. Le petit garçon, lui aussi, était en deuil. Elle s'avança vers Labrit avec des révérences, sans rien dire, gênée par la présence du sous-préfet.

« Parlez, fit Labrit, dépêchez-vous : *l*'avez-vous retrouvé ? »

La vieille sortit un paquet ficelé de dessous son châle, et dit simplement :

« Oui, monsieur, *le* voici. »

Labrit se précipita sur le paquet, l'ouvrit;

feuilleta avidement le portefeuille : tout y était, depuis les premières circulaires du ministre jusqu'aux listes récemment arrêtées.

« Oh! fit la vieille fièrement, monsieur peut être tranquille, on n'a rien ôté... La maison est sûre... Dès qu'on a trouvé le paquet sous le divan, en faisant le salon bleu, j'ai mis mon châle et je suis venue à l'hôtel avec le petit, qui sort aujourd'hui... On m'a renvoyée ici... Bien entendu, je n'ai rien dit qui puisse faire des histoires à monsieur... On sait ce qu'on doit à un client qui a bu du champagne.

— Et Gambetta? questionna avidement le jeune homme. Il n'a rien vu, Gambetta?

— M. Delplanque? Oh! non... Il était dans le salon rouge. »

Alors le vicomte, fou de joie, saisit les mains de Caminade et le força à gambader autour de la table en clamant sur un air de fanfare :

« Il était dans le salon rouge! Il était dans le salon rouge!... »

Puis, se retournant vers la vieille un peu effarée :

« Qu'est-ce que vous voulez, vous, pour votre peine?... Un bureau de tabac?... Une recette bu-

raliste?... Les palmes académiques? Quoi? Mais parlez donc, nom de nom!

— Mon Dieu, monsieur, fit Catherine... Si monsieur est dans le gouvernement, il pourrait peut-être me faire avoir... une bourse au collège... pour le petit...

— Vous l'avez, répliqua Labrit... une bourse entière... avec trousseau complet... et du chocolat le matin. Mais vous, vous? Vous n'avez besoin de rien?

— Mais non, monsieur... Je suis bien où je suis... Et puis, qu'est-ce que vous voulez donner à une vieille comme moi, qui a soixante-trois ans?

— Comment, une vieille comme vous? répliqua le chef de cabinet avec chaleur... Mais vous êtes une excellente femme! Vous élevez le fils de votre patronne, qui est morte, avec un dévouement... extraordinaire... Voulez-vous... »

Il réfléchissait. Soudain une inspiration lui traversa le cerveau. Il saisit un papier dans le dossier, griffonna quelques lignes. Caminade, surpris, l'observait.

« Tenez, fit-il en tendant le papier à la bonne femme, lisez!

— Mon Dieu! monsieur... c'est que je ne sais pas lire...

— Eh bien, toi, petit, lis-lui ça, voyons! »

Le petit prit le papier, et, posément, comme à l'école, il lut :

« République française. Ministère du Commerce. — Médaille de vermeil : Catherine Rabourdin, soixante-trois ans. Élève avec un dévouement admirable l'enfant de ses maîtres décédés. Quarante ans de service dans la même maison. »



Ayguenoire



Ayguenoire

I

Le château d'Ayguenoire, où Blaise de Montluc écrivit une partie de ses Commentaires, où il mourut, où il est enterré, étonne le passant par sa farouche apparence, dans la vallée de sourires qui ondule, en faibles ressauts, en combes molles, d'Agen à Nérac, de la Garonne à la Baïse. Ses tours carrées se dressent sur la plus haute des collines voisines de Roquefort-d'Agen; et, de la grand'route, on

voit encore scellés dans la pierre les anneaux de fer où le terrible capitaine pendait ses captifs huguenots. L'autre face du château est plus sinistre. Elle regarde un bois de pins de petite étendue, mais extraordinairement obscur, tant on a laissé les branches pousser au hasard et s'enchevêtrer. Une mousse demi-moisie vêt le sol toujours humide, traversé par des filets d'eau chuchotante; ils s'unissent plus loin, forment cette mare noirâtre qui a dénommé l'endroit. Dans le redan dessiné, de ce côté, par la façade du château, le tombeau de Montluc s'érige, simple rectangle de pierre, avec l'image du capitaine couché sur le dos, les bras croisés sur la croix de l'épée, son chien allongé à ses pieds. Le socle et la figure de pierre sont voilés de vertes moisissures.

Peu de curieux visitent Ayguenoire : cet admirable pays de Garonne est ignoré des touristes. Les rares voyageurs emportent le souvenir d'une vision du passé étrangement nette : depuis les guerres héroïques, la vieille demeure n'a pas changé. Rêve-t-on quelque temps devant ces pierres immobiles, que le temps épargne par miracle, on s'étonne qu'elles abritent des êtres

vivants, vêtus à la moderne. Pourtant Ayguenoire est habité. Vers l'heure de midi, on peut apercevoir les habitants réunis autour de la table, dans l'ancienne salle des gardes, qui, précisément, borde le tombeau de Montluc. Ces habitants sont une dame âgée, tordue par la goutte sur un fauteuil à haut dossier; une jeune femme brune, encore belle, d'une pâleur attristée, comme épuisée et fanée dans cette solitude, dans cette ombre; et un grand gaillard imberbe à cheveux noirs, à teint d'Espagnol. Ils mangent lentement, sans se parler.

Et les murs d'Ayguenoire, témoins de bien des drames au temps où Montluc luttait de férocité contre le légendaire baron des Adrets, n'en ont point vu peut-être d'aussi tragique que le drame intime qui se joue ainsi chaque jour, depuis cinq années, entre ces trois convives silencieux.

La vieille dame s'appelle : marquise douairière de Seyssac. Elle fut une des plus jeunes, naguère, parmi les frivoles compagnes que Mlle de Montijo amena à sa suite aux Tuileries. Elle y rencontra et y épousa le marquis, de bonne noblesse languedocienne : les Seyssac prétendent

descendre de Blaise de Montluc, et de fait, Ayguenoire leur est venu en héritage direct. Le couple, admis à la familiarité impériale, eut les mœurs de ce temps et de cette cour. On compta la marquise parmi celles qui, aux fins de soupers de Compiègne, jouaient demi-nues des charades sur des vocables impurs. Un fils lui naquit cependant, qu'elle appela Victor. Il l'embarrassait : on l'envoya nourrir en Agenais, par quelque robuste fille à jupon rouge, à foulard noué sur les lisses cheveux noirs. Il n'avait pas vu ses parents trois fois en six ans quand l'Empire croula ; la guerre tua le marquis, et rejeta dans l'exil d'Ayguenoire la marquise affolée, stupide de cet écroulement comme elles le furent toutes, les gaies joueuses des charades de Compiègne!

Elle se raccrocha à la maternité comme au dernier prétexte à vivre qui lui demeurât, dans sa déchéance ; et il faut reconnaître qu'elle fut une mère passionnée, avec le détraquement de ses anciennes passions. On n'éleva pas le petit marquis : il poussa à sa fantaisie sous les caresses, servi aveuglément par sa mère et par les domestiques de la maison. A vingt ans, Seyssac était le

cadet de Gascogne, point rare encore aujourd'hui, qui ne sait d'autre usage de sa liberté que jouer aux cartes, monter des chevaux et trousser des filles. Paris, où sa mère l'envoya, recommandé à tous les débris du parti bonapartiste, déconcerta son esprit court; forcé d'y vivre médiocrement, il s'y ennuya. Au bout d'un an, il revenait à Ayguenoire, demandant à la marquise de le marier.

Elle y avait songé. Quelques jours après le retour de Seyssac, elle reçut au château un de leurs voisins, M. de Buch. C'était un homme de cinquante ans à peine, robuste et jeune d'allures. D'assez noble maison, mais à demi ruiné comme presque toute l'aristocratie terrienne de la région, il s'était expatrié de bonne heure; il avait cherché la fortune, avec un tout petit capital, dans les pâturages de l'Amérique du Sud. Il en revenait, quinze ans plus tard, riche de trois millions, gagnés dans l'élevage. Là-bas il s'était marié; sa femme était morte. Il ramenait une fillette d'une douzaine d'années, qu'il mit au couvent de l'Assomption, à Bordeaux. Lui s'installa dans l'ancienne maison de sa famille, à Roquefort-d'Agen, qu'il fit recon-

struire et aménager luxueusement. La légende de sa fortune rapide s'était vite répandue, et on se montrait curieusement, quand ils passaient dans les villages, « moussu de Buch » et son domestique José, — un jeune *gaucho* américain qui avait tenu à suivre son maître en Europe.

Longtemps à l'avance, la marquise douairière de Seyssac rêva de marier son fils à la petite de Buch. Ainsi elle le garderait près d'elle; puis, un million de dot est rare en Gascogne. Victor, à son retour de Paris, s'était pris d'un désir subit d'être riche; il approuva le choix de sa mère. Marguerite de Buch sortait du couvent; elle était jolie, un peu grave de visage et de façons. Elle vit le marquis deux ou trois fois au cours de sa dernière année de couvent, s'habitua à l'aimer, et, dès qu'elle eut quitté l'Assomption, le mariage eut lieu.

II

Les deux premières années d'union furent assez heureuses, bien qu'attristées par la mort subite de M. de Buch : une congestion pulmonaire l'emporta six mois après le mariage de sa fille. Le marquis était épris de Marguerite, la plus souhaitable femme, certes, qu'il eût jamais tenue entre ses bras, dans sa vie de don Juan campagnard. Mais le temps usa son désir : de nouveau les jupes des servantes et des paysannes le tentèrent; il fit, comme autrefois, des voyages à Agen, à Bordeaux, à Toulouse. Marguerite, délaissée et trompée, demanda à sa belle-mère de la défendre contre la trahison de son mari. La marquise répondit en riant « que les hommes étaient les hommes; qu'elle-même avait été bien autrement coiffée, jadis, par son mari, et n'en était point morte ». De ce jour, les relations, qui n'avaient

jamais été tendres, se rompirent entre les deux femmes. Marguerite s'isola le plus qu'elle put, nourrit en de mornes rêveries sa rancune contre la mère et le fils. Dans cette triste maison d'Ayguenoire, pleine de souvenirs sanglants, elle sentait tout le monde hostile, rangé au parti du marquis. Son goût des basses compagnies flattait ses gens et les paysans : la Gascogne, depuis Henri IV, aime les maîtres qui la chevauchent. Marguerite était l'étrangère, fille de cette race espagnole détestée là-bas. Comme exilée à Ayguenoire, la pauvre épousée n'y sentait qu'un appui : José, le domestique argentin qu'elle avait voulu près d'elle, après la mort de M. de Buch. Il lui rappelait les prairies natales, aux herbes hautes, l'estancia de Peisandu, où elle avait été élevée, le père qu'elle pleurait. Avec lui, elle pouvait parler sa langue, la première qu'elle eût balbutiée. Et elle le savait dévoué comme un chien qui défend son maître, capable, pour elle, de tuer ou de mourir.

... Une nuit de février, — Marguerite de Seyssac était mariée depuis près de cinq années, — le

marquis, comme à l'ordinaire, était absent. Les domestiques, affolés, se précipitèrent dans la grande salle où se tenaient les deux marquises, la vieille endormie dans son fauteuil, la jeune rêvant, un ouvrage aux doigts.

« Madame! madame la marquise!

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a?

— Monsieur le marquis qu'on ramène!... Il est blessé! Il n'a pas sa connaissance. On craint qu'il n'ait passé en route!... »

C'était vrai, on ramenait Victor de Seyssac blessé à la tempe, mourant. Marguerite questionna, tâcha de savoir les circonstances de l'accident. On ne voulait pas lui répondre : on parlait d'une chute de cheval à Bordeaux. Mais l'enquête de la justice dénonça la vérité. C'était bien à Bordeaux que le marquis avait reçu un coup mortel; seulement, il l'avait reçu dans une des plus basses maisons publiques du port, au cours d'une rixe avec des matelots. Cette aventure traîna deux semaines dans les journaux de la région; ceux de Paris en parlèrent à leur tour : la veuve but la coupe de honte jusqu'à la lie. Un instant, elle songea à quitter la France, à retourner en

Amérique sous la garde de José. Mais non : elle voulait une revanche pour sa jeunesse flétrie, pour son honneur de femme souillé; et, puisqu'elle ne pouvait plus atteindre Victor de Seyssac, elle résolut de se venger sur la mère, sur la vieille marquise, dont les larmes ne tarissaient pas depuis la mort de son fils.

Le soir même du jour où elle apprit que la triste affaire était classée, — on n'avait pu retrouver le meurtrier; l'enquête n'avait révélé que les mœurs honteuses de la victime, — Marguerite de Seyssac remonta dans sa chambre, sonna José.

« Écoute, Pepito, lui dit-elle, tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

— Oh! oui, señora. Je vous aime comme Dieu.

— Non, tu ne m'aimes pas comme Dieu, tu m'aimes comme un homme aime une femme. Ne réponds pas, ajouta-t-elle sur un geste de défense du *gaucho*. Je le sais. Tu t'es épris de moi quand j'étais toute petite, quand tu m'apprenais à monter à cheval le long des palissades de l'estancia. Après, quand papa est revenu en France, c'est pour moi que tu as voulu le suivre. Est-ce

vrai, cela?... Quand j'étais au couvent, je t'ai vu rôder bien des fois, le dimanche, autour des murs de l'Assomption, cherchant à me voir par les fenêtres. Et quand je me suis mariée, tu pleurais comme une femme, à l'église... »

L'homme s'était jeté à ses pieds :

« Pardonnez-moi! pardonnez-moi!... disait-il. Je n'ai rien dit jamais, señora; je n'ai rien fait...

— C'est vrai. Tu n'as jamais oublié qui je suis et qui tu es. Eh bien! écoute, José. Tu me vois? Je suis encore belle, malgré tout le chagrin que j'ai eu... Regarde... »

Elle rejeta le fichu qu'elle portait toujours à la mode de son pays, croisé sur le corsage largement ouvert. Elle dénuda sa gorge, le haut de ses seins.

« Belle... belle comme la mère du Christ, balbutia Pepito, les yeux flambants.

— Eh bien, je vais être ta maîtresse, entends-tu? ta *maîtresse*. Tu vas coucher dans mon lit ce soir, et tu y coucheras toutes les nuits, maintenant, jusqu'à ce qu'un de nous deux meure. Tu ne peux pas croire que ce soit vrai? Si, c'est vrai, tu vas me posséder; tu vas être mon amant, tout à l'heure... Entends-tu? »

Elle arracha les dernières agrafes de son corsage, et, penchant sa poitrine nue vers Pepito agenouillé, elle lui répéta, les yeux dans les yeux :

« Ta maîtresse ! entends-tu ? »

L'homme, affolé, se releva d'un bond, voulut la saisir. Elle recula, et l'arrêta d'un geste.

« Attends ! pas encore. Il faut me gagner... Il faut me jurer quelque chose. .

— Quoi ? » balbutia José, qui râlait de désir...

Et il ajouta simplement :

« Qui est-ce qu'il faut tuer ? »

Marguerite répliqua :

« Personne... personne maintenant, du moins. Il faudra seulement m'obéir, absolument, faire ce que je voudrai, comme je voudrai. Demain, quand on sonnera la cloche du déjeuner, tu descendras de ma chambre avec moi, tu viendras t'asseoir à notre table, entre la marquise et moi...

— Oui, fit José.

— Et de même tu dîneras avec nous ; et tu resteras avec nous le soir, dans la salle... Et quand tu auras envie de me baiser sur la bouche, tu le feras devant *elle;* tu me prendras sur tes genoux devant *elle,* dis ?

— Oui...

— Et si quelqu'un ici ose te manquer, je le chasserai; et si quelqu'un me manque, tu le tueras, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est juré?

— Sur la tête du Christ.

— C'est bon. Je suis à toi. Prends-moi. »

Le *gaucho* se rua sur elle. Elle se laissa emporter dans son étreinte enragée, et jeter sur le lit, où les armes de Seyssac blasonnaient les oreillers et les draps.

Les années se sont succédé depuis cette nuit: Marguerite n'a pas désarmé. La mère a voulu protester d'abord. Pepito a traîné de force, à côté du sien, le fauteuil d'infirme où la clouait la goutte. Elle a affecté de ne point manger, on l'a laissée faire; la faim a eu raison de sa résistance. Maintenant, elle est vaincue. Elle souffre, résignée, ce supplice de chaque heure de voir le *gaucho,* fort de l'appui de Marguerite et de la terreur qu'il inspire, prendre la place de son fils mort dans la demeure historique, à la table commune, dans

le lit même de sa belle-fille... Parfois, pourtant, des révoltes d'orgueil blessé soulèvent son cœur de patricienne. Elle appelle la mort, qui la délivrera de cette honte. Mais la mort, complice de l'atroce vengeance, épargne l'infirme.

Et longtemps encore, l'ancien valet de ferme argentin s'assoira, à chaque repas, entre les deux marquises de Seyssac, dans la salle des gardes du château d'Ayguenoire.



Les Jumelles



Les Jumelles

Vous les connaissez, ces petites villes de province, qu'on aperçoit un instant par les portières des express, et dont l'apparition fugitive apporte et emporte quelque chose de déjà vu, on ne sait où en France, — Languedoc ou Touraine, Flandre ou Beauce... De molles lignes de coteaux dessinent l'horizon; une route suit la voie du chemin de fer, une autre s'en détache perpendiculairement, conduit à un amas de maisons modestes et propres, groupées en rues désertes autour d'un clocher... On entre-

voit la bâtisse claire de la municipalité, le drapeau de la gendarmerie. Une carriole cahote sur la route. Un peu à l'écart, les toitures d'un château percent les verdures d'un parc. La gare est une boîte blanche et rouge posée au bord de la voie, avec un nom obscur écrit dessus... Le train passe, et la vision de la gare, du clocher, du château et des maisons disparaît dans le grésillonnement d'un carillon.

Je ne puis la voir, moi, cette bourgade française, si pareille à elle-même sur tout le territoire, sans rêver au mensonge de ses tranquilles apparences. Car, de ma vie de fonctionnaire, j'ai gardé l'expérience de la petite ville, et je sais les drames intimes, le déchaînement d'appétits et de haines, que masquent son silence hypocrite, sa simplicité dormante.

... Lorsque je fus nommé à Givry, dans la Sarthe, au commencement de ma carrière, j'avais vingt-deux ans. C'est l'incomparable privilège de cette toute première jeunesse de rendre désirables et vraiment aimables les pires besognes et les pires séjours. J'aimai mon affreux métier de

contrôleur, les tournées en cabriolet, les logis d'auberge, la paperasserie imbécile des procès-verbaux. Mon logement de garçon, — trente francs par mois, un rez-de-chaussée de trois pièces avec la jouissance d'un grand jardin, — mes copieux repas de l'*Hôtel de l'Aigle d'Or,* surtout la sensation de posséder mon temps, de n'être plus, chez mes parents, une sorte de collégien émancipé, et au bureau un surnuméraire, tout cela me parut très supérieur à ma vie médiocre de pauvre employé parisien. Givry, chef-lieu de canton, m'offrait une petite société de fonctionnaires, — recette principale, justice de paix, régies financières, — où l'on se visitait, où l'on s'invitait; les mères de filles mariables m'accueillirent avec bienveillance. Je me laissai choyer; je n'avais, du reste, aucune envie de prendre femme. A Givry, Sarthe (trois mille habitants agglomérés), je me proposais de rencontrer, non pas le mariage, mais l'aventure. Et, comme j'avais vingt-deux ans, je la rencontrai en effet.

Mon grand jardin n'était séparé de celui de la maison voisine que par une haie trouée en vingt endroits; et cette maison, une dame de Givry

l'habitait avec ses deux filles. J'avais fait la connaissance des trois femmes quelques jours après mon arrivée, dans une soirée donnée par le conseiller général du canton, M. de Sizoles, qui possédait un joli château à une portée de fusil de la ville. Mme Rabot était veuve d'un capitaine de gendarmerie; ses filles, Rose et Marguerite, avaient dix-neuf ans l'une et l'autre, étant jumelles. La première fois que je vis ensemble ces deux belles blondes au teint mat, elles me parurent, bien que pareilles de taille, de visage et de vêtement, aussi impossibles à confondre que les fleurs dont elles portaient le nom. L'une se donnait des airs de langueur, parlait peu, posait évidemment pour l'incomprise de province; l'autre s'annonçait vive, aguichante, amusée par les amabilités que je risquais déjà. Celle-ci, je lui demandai son nom. Elle regarda sa sœur en souriant.

« C'est moi Rose, » répondit-elle.

« Mlle Rose Rabot est tout à fait charmante, » disais-je l'instant d'après à mon nouvel ami Labatut, juge de paix, garçon comme moi, qui prenait avec moi ses repas à l'*Aigle d'Or*.

Il répliqua :

« Mlle Rose ? Vous savez laquelle des deux est Rose, vous ? Vous êtes un malin.

— Mais Rose, c'est celle qui parle, qui rit, qui vibre... Marguerite est poseuse et endormie : elle me déplaît.

— Ah ! elles vous ont fait « le coup de l'étranger ». Eh bien, mon cher, elles se sont moquées de vous. Les deux ont la même gaieté ou la même mélancolie, à volonté... Tout à l'heure, dans ce bal, vous retrouverez votre jeune fille si rieuse et vibrante, et quand vous l'appellerez « mademoiselle Rose », elle vous répondra ingénument : « Mais je suis Marguerite ! » Lorsqu'elles sont côte à côte, elles s'amusent à être différentes ; l'une se tait quand l'autre bavarde, l'une s'attendrit quand l'autre éclate de rire... Mais personne ne sait s'il parle à Marguerite ou à Rose, personne, entendez-vous, pas même leur mère, qui depuis longtemps a renoncé à s'y reconnaître et qui dit « Marguerite » ou « Rose » au petit bonheur ; pas même ceux qui ont approché ces jeunes filles de près, *de tout près.* »

Je ne compris que beaucoup plus tard le sens

des derniers mots de mon ami Labatut, qui ne fut pas plus explicite ce jour-là : mais je constatai vite qu'au point de vue de ce qu'il appelait assez précieusement « l'indistinguibilité » des jumelles, il ne m'avait pas trompé. Les longs et purs soirs de juin aidant, j'étais devenu l'ami de Mme Rabot et de ses filles : — la mère les laissait même souvent seules avec moi, quand la beauté de la nuit ou l'entrain de la conversation leur ôtait l'envie de se coucher tôt. Mieux je les connaissais, plus Rose et Marguerite me devenaient indistinctes, se confondaient pour moi en une seule femme double. Leur mère m'avait avoué qu'elle ne les séparait plus dans sa pensée ; il lui semblait posséder deux exemplaires d'une fille unique ; les relations domestiques n'en étaient d'ailleurs point embarrassées, car ce qu'entendait l'une, l'autre le savait aussitôt, intuition ou communication secrète, personne n'eût pu le dire. Et du reste, logiquement, le cas ne se présentait *jamais* de dire à l'une quelque chose sans qu'on eût les mêmes raisons de dire la même chose à l'autre, puisque l'une et l'autre étaient identiques.

Ce cas illogique m'échut pourtant. Après trois

mois de Givry, ma continence de célibataire commençait à me peser; et le voisinage, presque l'intimité de deux belles filles, avec qui je passais maintenant toutes mes heures de liberté, n'était pas pour me refroidir. A de certains indices, je ne les jugeais pas inaccessibles... Un soir, un soir très obscur où nous étions assis tous trois sous les figuiers de leur jardin, j'osai porter à ma bouche la main de l'une d'elles... Elle se laissa faire; je m'enhardis et j'effleurai un instant ses lèvres sans qu'elle résistât.

Je me couchai, cette nuit-là, fort satisfait de mon audace, mais non sans anxiété. « Laquelle des deux m'a livré sa main et sa bouche? pensais-je. Ou bien mon aventure est mort-née, ou bien je risque de la continuer avec celle des deux sœurs qui ne l'a pas commencée... » On devine la solution à laquelle je m'arrêtai; elle n'était pas très morale; ma jeunesse en fut l'excuse, outre l'impossibilité de faire autrement.

Le lendemain soir, je renouvelai donc ma tentative, au hasard, sur ma plus proche voisine. La main que je cherchais se retira brusquement. Je n'insistai pas. J'allai m'asseoir près de l'autre sœur

qui, elle, ne fut pas plus farouche que la veille, au contraire.

Pour ne plus me tromper de la soirée, je ne quittai point le bras de celle-ci, et, en la reconduisant à sa porte, par le jardin, je lui glissai dans l'oreille : « Venez me voir, je vous en prie. »

Elle ne répondit pas. Mais, quelques minutes plus tard, comme je venais de rentrer chez moi, le sang aux tempes, la bouche sèche, on frappa légèrement aux vitres de mon rez-de-chaussée. C'était elle. Elle ne résista guère, et, bien qu'assez inexpérimenté moi-même, je vis bien qu'elle ne manquait pas d'expérience.

Cinq mois plus tard, cette liaison durait encore et, pas plus qu'au premier jour, je ne savais laquelle des deux sœurs était ma maîtresse. Je lui avais déclaré que, dans nos tête-à-tête, je l'appellerais Rose, et qu'elle serait Rose pour moi, le voulût-elle ou non. Mais ce n'était là qu'une fiction de verbe ; elle ne contentait pas l'anxiété secrète où, peu à peu, je sentais se dissoudre mon désir, et sourdre quelque chose qui ressemblait à de la peur. L'antinomie dont j'étais hanté, maintenant,

avec une persistance de maniaque, pouvait se formuler ainsi : « Dans la vie habituelle, pour leur mère, pour moi, pour tout le monde, Rose et Marguerite ne sont *qu'un seul être*, à forme double, mais unique pourtant; lorsqu'on pense à l'une, on ne sait si ce n'est pas à l'autre qu'on pense, elles sont donc bien logiquement un même être. Pourtant ma maîtresse est l'une *ou* l'autre, exclusivement. Elles se distinguent donc dans ce cas isolé... A moins que?... »

Oui; à moins que!... A moins que ma maîtresse ne fût Marguerite et Rose alternativement, suivant qu'une impulsion irréfléchie jetait chaque soir dans mes bras l'une ou l'autre des deux figures sensibles de cette âme unique. Un sentiment puissant m'inclinait à cette croyance; mais comment la justifier, la vérifier? Quand je m'y appliquais, je perdais pied dans la réalité; j'éprouvais cette première angoisse de la folie qui vient : la défiance de l'instrument infaillible, de la raison. Peu à peu l'obsession fut intolérable. Je résolus de tenter une épreuve, dangereuse mais décisive.

Je profitai d'une après-midi où je savais Rose

et Marguerite seules; je me rendis chez elles. Je les trouvai, travaillant côte à côte à une même broderie, près de la fenêtre de leur salle à manger. Je m'approchai de l'une d'elles et, sans choix, sans préparation, je lui pris la tête dans mes mains et je la baisa sur les lèvres, devant sa sœur.

Le même cri d'indignation sortit de leurs deux bouches, si sincère qu'il me paralysa; je les vis se lever et, le visage inondé de larmes, quitter la salle en se serrant l'une contre l'autre, comme pour mieux se défendre contre une nouvelle injure... Et j'eus peur; et, épouvanté de ne plus rien comprendre à ces deux âmes, je m'enfuis chez moi, où je m'enfermai.

Le lendemain, je reçus la visite de l'inspecteur d'arrondissement, mon chef direct, venu tout exprès pour faire une enquête sur ma conduite. Mme Rabot lui avait adressé par télégramme une plainte contre moi. J'étais injustifiable, évidemment. Je ne me défendis pas; il n'y eut point de scandale; on m'envoya en disgrâce dans un canton de Lozère. Je n'ai plus jamais revu ni Rose, ni Marguerite.

Bien des années après, je rencontrai dans le monde, à Paris, mon ancien ami le juge de paix Labatut. Il venait d'être nommé dans le département de la Seine. Naturellement, nous parlâmes du passé.

Je demandai :

« Et les jumelles, que sont-elles devenues?

— Comment, vous ne l'avez pas su? Vous ne lisez donc pas les journaux?... D'ailleurs, reprit-il, nous avons fait tout ce qu'il fallait pour étouffer le bruit de l'affaire.

— Mais quelle affaire?

— Eh bien, voilà. Environ deux ans après votre départ (dont j'ai connu la cause, vous vous en doutez), on a découvert, enfoui dans votre jardin, le cadavre d'un nouveau-né. L'enfouissement était ancien, datait de six mois au moins, davantage peut-être; l'enfant, né vivant, avait été étranglé avant d'être enterré. Des rapports de domestiques orientèrent les soupçons sur les petites Rabot.... Le parquet fit une enquête à Givry.

— Et qu'a-t-on trouvé?

— On a trouvé tout ce qu'il fallait pour démontrer que l'enfant était bien de l'une des deux filles... Mais de laquelle? L'examen médical établit que toutes les deux avaient été mères. Mais quand? Mme Rabot, qu'on questionna de mille façons, avait certainement tout ignoré; elle avait ignoré aussi, la pauvre femme, que ses filles avaient été les maîtresses, ou plus exactement *la* maîtresse de presque tous les mâles du canton.

— Alors?...

— Alors, que voulez-vous? Comme l'instruction ne put tirer aucun aveu des jumelles, comme un seul crime était établi et que l'auteur ne pouvait en être désigné, on conclut par une ordonnance de non-lieu. Du reste, je vous l'ai dit, il fallait étouffer l'affaire. Toutes les familles de Givry y avaient un homme de mêlé... »

Il me détailla la fin de l'histoire; comment la mère Rabot était morte de honte et de chagrin; comment Rose et Marguerite continuaient à habiter le pays, tête haute, fortes de tant de secrets qu'elles connaissaient sur tout le monde.

Moi, je ne l'écoutais plus. Je réfléchissais à l'irréductible énigme que sont les femmes; je me

disais qu'il ne manque souvent à la duplicité de leur âme — pour vivre en honnêtes courtisanes, en sereines criminelles comme les jumelles de Givry — que cet auxiliaire magique : un corps double.





La Visite au Cimetière



La Visite au Cimetière

COMME tout bon fonctionnaire de l'Administration, M. Maurice Dautricourt, conseiller de préfecture de l'Eure, se dérangeait avec régularité.

Chaque samedi, par le train de midi, il partait pour Paris, muni d'un léger bagage. Il y arrivait à deux heures. Sa valise à la main, il suivait la rue d'Amsterdam, pendant une centaine de mètres, et entrait au n° 58 *bis*. Il montait l'escalier, propre et sans tapis, jusqu'au second; là, sur une porte à un seul vantail, une plaque disait au

passant : « Mlle Grave, modiste ». Dautricourt sonnait : une gamine quelconque, une apprentie ébouriffée, minable et coquette, venait ouvrir, le reconnaissait, — et, tandis qu'il accrochait son pardessus et déposait sa valise, elle rentrait dans l'atelier en criant : « Mademoiselle, c'est Monsieur. »

... Leur amitié s'était nouée un samedi soir, grâce au hasard d'une rencontre dans un théâtre du boulevard. Marthe Grave s'y trouvait, accompagnée d'une fillette d'environ quinze ans, juste à côté de Dautricourt. Aux lumières, elle paraissait jolie, d'une pâleur ivoirine de cardiaque, avec des cheveux de jais, très bien mise. Le conseiller fit des politesses, prêta ses jumelles, nomma les actrices, offrit une tasse de chocolat, à la sortie. Et, chez Zimmer, la connaissance s'acheva. Dautricourt dit son nom et son titre ; il apprit qui était sa voisine ; il sut en outre qu'elle vivait seule à Paris ; que sa mère était morte ; que le vieux père habitait Coubert, en Brie, dans une sorte de ferme modèle gouvernée par la sœur aînée de Marthe. La petite sœur, encore au couvent, chez

les Dames Grises de Brie-Comte-Robert, venait à Paris trois ou quatre fois par an; et Marthe, pour la distraire, la menait au spectacle.

Le conseiller reconduisit les deux sœurs jusqu'à la rue d'Amsterdam. Il avait offert son bras à Marthe; il le serrait significativement. Aux abords de la maison, il devint pressant. Mais Mlle Grave montra la fillette; elle murmura à voix basse :

« Ce soir, ce n'est pas possible... Venez me voir samedi prochain. »

Il n'y manqua pas : et cela dura trois ans, une visite tous les huit jours, du samedi au lundi matin, sauf les rares semaines où la petite venait voir sa sœur. Dautricourt, ces dimanches-là, restait à Évreux; on s'y embêtait si ferme qu'il goûtait davantage, après, le plaisir de sa liaison. Du reste, Marthe et lui étaient faits pour s'entendre, aimant tous deux l'ordre, la correction extérieure, l'économie. Le conseiller donnait quelque argent à sa maîtresse, peu, parce qu'il n'était point riche; autant qu'il pouvait, car il n'était point avare. Marthe l'acceptait. Son métier de modiste était pourtant plus productif que la place officielle du fonctionnaire; mais elle avait cette idée, bien fran-

çaise, que les faveurs d'une femme doivent toujours être payées, au moins pour la forme. Cela ne l'empêchait point d'aimer Dautricourt et de lui être fidèle. Elle le trouvait distingué, instruit, d'une belle allure d'homme de trente-cinq ans, parfaitement conservé.

Un samedi de juin, comme le conseiller rentrait à Évreux, vers onze heures du matin, après une tournée de révision qui avait duré trois jours, il trouva dans son courrier une enveloppe bordée de noir, timbrée de Paris. Il l'ouvrit. La lettre disait :

« Monsieur Dautricourt,

« J'ai la douleur de vous informer que ma sœur, Mlle Grave, que vous fréquentiez, est morte subitement, hier mardi, de son anévrisme. Je suis à Paris avec ma sœur aînée. On lèvera le corps demain; je pense que cela vous fera plaisir d'y assister. Ma sœur aînée repartira tout de suite après, parce qu'on a besoin d'elle à la ferme de Coubert. Moi, je resterai un peu pour les affaires.

« La levée aura lieu à dix heures du matin.

« Croyez-moi, je vous prie, monsieur Dautricourt,

« Sa sœur affectionnée.

« MARIE.

« *P.-S.* C'est moi qui étais au théâtre avec Marthe, la première fois. »

En lisant cela, le conseiller était devenu pâle. On n'apprend jamais avec indifférence la mort d'une femme qui a été longtemps votre joie de chair... Dautricourt sentit un picotement aux paupières, comme si ses yeux, déshabitués des larmes, eussent essayé de pleurer.

Il s'assit en murmurant : « Pauvre fille! » Et sa rancune contre la Mort qui lui enlevait un être ami se doublait de l'ennui égoïste de sa vie dérangée, du vide entrevu de ses futurs dimanches. Pauvre Marthe! C'était fini; il ne la reverrait plus. Il songea que son absence, le jour de l'enterrement, avait dû être jugée singulière par les gens de la maison et par les deux sœurs. L'interprétation qu'on avait dû y donner choquait à la fois sa bonté et sa cor-

rection naturelles. Quel dommage qu'on n'eût pas fait suivre la lettre! Au moins il eût revu une dernière fois l'appartement de sa maîtresse, la chambre, l'atelier, le salon, où il y avait des chapeaux de femme sur des champignons de bois. Tout d'un coup il se rappela qu'il avait laissé, chez Marthe, des effets de nuit, des rasoirs, son portrait, quelques lettres. Cela le décida.

« Il faut que j'y aille, » pensa-t-il.

Dans un quart d'heure, partait le train qu'il prenait d'ordinaire. Il fit rapidement ses préparatifs, courut à la gare. A l'heure habituelle, il sonnait à la porte de sa maîtresse.

Il devina plutôt qu'il ne reconnut, dans la jeune fille en deuil, blonde, potelée et fraîche, qui vint lui ouvrir, la sœur cadette de Marthe.

« Monsieur Dautricourt, » fit-il.

Elle devint très rouge, et s'effaça :

« Entrez au salon, monsieur. »

Elle l'y rejoignit tout de suite, et s'assit en face de lui. Alors le conseiller commença à expliquer pourquoi il n'était pas venu aux obsèques, — l'histoire de sa tournée de révision. Le silence de l'appartement, d'ordinaire animé par le voisinage

de l'atelier, l'intimidait, et aussi la présence de la jeune fille. Et, tout naturellement, comme dans la salle des audiences d'Évreux, son intimidation lui suggérait des phrases officielles.

Marie Grave avait tiré son mouchoir et sanglotait doucement, ce qui acheva de déconcerter Dautricourt. Il se tut, promena son regard autour de lui. Les perchoirs étaient à leur place, surmontés de capotes diverses. Mais, sur le canapé, une grande couronne mortuaire fixa son regard. Elle était en perles noires et blanches, avec une partie vitrée au centre, une sorte de bonbonnière funèbre qui ne contenait rien, et sur laquelle on voyait en exergue ce mot : « Regrets ! »

La jeune fille avait cessé de pleurer.

« Vous regardez la couronne ? Je l'ai achetée hier soir ! Elle est bien, n'est-ce pas ?... Elle coûte vingt-deux francs.

Dautricourt se leva, alla considérer la couronne de près, avec attention, comme s'il se fût agi d'un objet dont l'estimation lui était familière. Puis il se rassit et dit :

« Elle les vaut bien. Elle est très bien. »

Marie avait essuyé ses yeux et s'était mouchée.

Elle aussi regardait la couronne avec satisfaction. Alors le jeune homme eut une idée :

« Voulez-vous me permettre, mademoiselle, d'offrir cette couronne à... (il s'embrouilla)... à la mémoire de... enfin, de la payer? »

Marie réfléchit, puis répondit :

« Non. Je veux y mettre quelque chose, vous comprenez. Si vous voulez, nous partagerons. »

Ce fut conclu; et cette transaction les ayant rapprochés, ils se mirent à causer plus simplement. Marie raconta les événements des derniers jours : la dépêche apportée par exprès à la ferme, disant de venir tout de suite, parce que Marthe était très malade; puis le voyage dans la nuit, avec la grande sœur, l'arrivée, Marthe trouvée morte, veillée par un curé et par la concierge.

« Et puis l'enterrement, et puis les ennuis après! ajoutait la jeune fille de sa voix futée, drôle dans sa bouche aux plis obstinés... Ma grande sœur a dû repartir tout de suite : alors, c'est moi qui vois le notaire pour la succession. Il y a aussi l'affaire de savoir ce qu'on fera de l'atelier. La *première* veut bien reprendre le fonds, mais elle n'offre presque rien. Et je me demande

si je ne vais pas m'y mettre moi-même. Je suis bonne couturière, je dirigeais l'ouvroir chez les Dames Grises; j'aurai vite appris à faire des chapeaux. Seulement, ça m'effraie d'être toute seule à Paris... »

Dautricourt l'écoutait. Il la trouvait amusante et sympathique. Quand elle dit : « pour la succession », il pensa que son argent, à lui, celui qu'il donnait régulièrement à Marthe et qu'elle mettait de côté, irait à cette petite paysanne dégourdie et vaillante, et cela lui fit plaisir.

Il chercha un moyen de redemander ses rasoirs, ses chemises de nuit, son portrait. Mais, décidément, confier ces détails intimes à une jeune fille ne lui paraissait guère convenable. « J'écrirai à l'aînée, » se dit-il. Et il se leva pour prendre congé.

Mais Marie parut surprise.

« Comment, vous partez? Vous ne venez pas avec moi?

— Avec vous?... où cela?

— Mais au cimetière... porter la couronne. Ce n'est pas loin : au bout de la rue d'Amsterdam... le cimetière Montmartre.

— Certainement, mademoiselle, répliqua le conseiller. Je vous accompagnerai avec le plus grand plaisir. Nous prendrons une voiture.

— C'est cela, fit Marie; une voiture pour porter la couronne, et nous reviendrons à pied. Je vais mettre mon chapeau. »

Elle le laissa seul dans le salon. Alors, par la porte entre-bâillée, les souvenirs mélancoliques semblèrent se glisser furtivement, peupler la pièce vide, rappelant au jeune homme les attitudes, les gestes de sa maîtresse, les caresses dont chaque meuble avait été le témoin, — accusant l'antinomie affreuse de l'Amour et de la Mort. Marie rentra, gentille dans ses vêtements noirs, avec son chapeau noir et son voile de crêpe anglais; il fut soulagé véritablement.

... Il était trois heures, environ, quand le fiacre les déposa, tous les deux, devant la grille du cimetière Montmartre. Dautricourt prit la couronne sous son bras droit; il offrit le gauche à Marie. Et ils pénétrèrent ainsi dans le jardin des morts, marchant lentement et silencieusement sur le gravier fraîchement arrosé, au grand soleil

qui faisait reluire les feuilles vernissées des buis et les pierres des caveaux monotones, à façon de temples.

Tous deux avaient chaud et se sentaient las. Le conseiller demanda, pour dire quelque chose :

« Vous êtes sûre de vous reconnaître?

— Oh! oui, répliqua la jeune fille. Je me rappelle très bien le chemin. »

Ils quittèrent la grande allée, en prirent une petite, qui tournait peu à peu vers la droite. Les tombes, maintenant, paraissaient plus modestes, plus serrées. Mais aussi, dans ce coin de cimetière, il y avait plus d'arbres : on eût dit que les pauvres gens enterrés là avaient voulu dormir comme ils avaient vécu, à l'ombre. Et, dans ces arbres, les moineaux se querellaient.

Marie s'arrêta devant une sorte de terre-plein dénudé.

« C'est là, » dit-elle.

Elle enjamba la bordure de buis et, Dautricourt la suivant, elle atteignit une petite croix de bois noir, toute neuve, luisante comme si la peinture n'en était pas sèche. Le conseiller lut en lettres blanches, entre deux larmes verticales,

ce nom : *Marthe Grave,* avec les dates de la naissance et de la mort.

La jeune fille, ayant inspecté le tombeau d'un regard de ménagère, étendit son mouchoir sur le sol et s'agenouilla. Dautricourt resta debout, mais il ôta son chapeau et prit une pose méditative.

Il ne pensait à rien du tout, un peu ahuri par la marche, la grosse chaleur et les incidents imprévus de cette matinée. Soudain, un petit sanglot gloussa à côté de lui. Ce sanglot, ainsi qu'un choc léger, fit chavirer l'émotion amassée dans son cœur. La terre remuée, la croix, le décor des tombes, des cyprès et des buis, s'embrunirent subitement autour de lui, comme ces paysages d'où un nuage chasse tout à coup le soleil. Une vibration de tristesse lui parcourut les nerfs, et dans cette tristesse se mêlaient indiscernablement la sympathie pour la vivante et le regret de la morte.

Pauvre Marthe! Il la revoyait, si pâle, si fatiguée, surtout aux dernières semaines de sa vie. C'était le seul être, en somme, qui lui eût donné de la tendresse depuis dix ans qu'il avait perdu

sa mère. L'horreur de sa vie de fonctionnaire lui apparut, dans l'avenir, dénuée de l'espoir des dimanches à deux, partagée entre les besognes stériles et les distractions du café. Et comme ce retour sur sa propre personnalité avivait son chagrin, il essuya une humidité furtive au bord des yeux.

A ce moment, Marie se releva. Elle vit qu'il avait pleuré ; et leur émotion se multipliant par le reflet, pareille aux images dans des miroirs opposés, ils eurent le geste naturel aux parents qui voient fermer le cercueil d'un parent : ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le conseiller baisa la jeune fille sur le haut de la joue, parmi le sel des larmes.

Elle se dégagea doucement. Rouge, un peu gênée, elle dit :

« Nous partons ? »

Dautricourt acquiesça du geste. Tous deux s'éloignèrent de la tombe, reprirent le chemin par où ils étaient venus. Marie marchait en avant, les yeux baissés, muette. Sa poitrine se soulevait irrégulièrement, quand un retour de tristesse y faisait monter un sanglot. Et le jeune homme

avait l'envie que donne à tout mâle sensible la vue d'une femme jolie, qui pleure : l'envie de la prendre dans ses bras et de la caresser en lui disant des paroles douces.

A la grille du cimetière, Marie parut se réveiller.

« Je vais vous laisser libre, monsieur, dit-elle. Il faut que j'aille chez le notaire; et vous, sans doute, vous avez des affaires? »

Dautricourt n'avait pas d'affaires. Mais réellement la tension inaccoutumée de sa sensibilité, depuis le matin, le fatiguait; il balbutia :

« Oui... J'ai à passer au ministère. »

Puis, comme elle le regardait dans les yeux, il eut le regret de la quitter, le désir de la revoir. Il questionna :

« Seriez-vous assez aimable pour venir dîner avec moi, ce soir? »

Elle eut sa petite mine de réflexion, si comique.

« Mais oui, fit-elle. Je suis toute seule. Je ne demande pas mieux. Où dînerons-nous? A votre bouillon de la rue Maubeuge, voulez-vous?

— Vous le connaissez?

— Bien sûr. J'y allais toujours avec Marthe, quand je venais à Paris.

— Eh bien! c'est entendu... Quelle heure?

— Sept heures... Si cela vous va, rendez-vous au bureau des omnibus de Notre-Dame de Lorette? »

Ils se serrèrent la main. Quelque temps, Dautricourt regarda la silhouette noire qui s'éloignait dans un poudroiement de soleil. Au tournant de la rue, elle disparut. Alors il se mit en marche à son tour, alla droit devant soi, le long des boulevards, vers l'Arc de l'Étoile, puis descendit les Champs-Élysées. Des femmes passaient à côté de lui, des mondaines que leur voiture suivait au pas le long du trottoir, des bonnes, des ouvrières, des marchandes d'amour. Une pensée l'obsédait, — celle qui est le lien secret des *collages :* « Je suis trop vieux maintenant pour nouer une autre liaison. » Et chaque fois il se faisait à lui-même cette réponse secrète : « Mais non... Pourquoi pas la sœur, si elle reste à Paris? Elle n'a pas l'air d'une Agnès!... » Enfin, irrité au point d'avoir envie de battre les passants, il entra dans un café et lut les journaux, tous, du titre aux annonces, comme

on accomplit une tâche, jusqu'à l'heure où il se dirigea vers Notre-Dame de Lorette.

Marie fut exacte au rendez-vous. Sept heures sonnaient quand elle arriva; il l'attendait depuis vingt minutes. Ils se sourirent, — et tous deux virent qu'ils avaient du plaisir à se retrouver. Ils gagnèrent le bouillon de la rue Maubeuge et s'attablèrent à la place habituelle.

Leur repas fut gai, tout naturellement. Comme par un accord tacite de gens qui en ont assez de leur chagrin, ils ne parlèrent point de Marthe. Marie conta sa jeunesse, la ferme, le couvent de Brie-Comte-Robert, l'ouvroir. Elle était animée et drôle. Les hommes assis aux tables voisines lui jetaient des regards brefs, de ces regards qui cherchent à allumer les yeux, et Dautricourt, voyant cela, n'était pas mécontent.

Puis ils causèrent de l'avenir. Resterait-elle à Paris, décidément, ou céderait-elle l'atelier?

Dautricourt opinait qu'il fallait rester. Elle objectait son inexpérience, sa peur de la solitude.

« Mais je serai à votre disposition, » répliquait le conseiller.

Il lui avait pris la main; il la lui serrait avec

tendresse. Et derrière les mots qu'ils disaient, ils devinaient des pensées qu'ils ne disaient point.

Au dessert, le jeune homme se décida à parler de ses lettres, de son portrait, de ses rasoirs. La sœur de Marthe se rappela les avoir vus. On convint qu'il les prendrait le soir même en ramenant Marie chez elle; après quoi, il repartirait pour Évreux par le train de dix heures vingt.

Ils sortirent du bouillon assez tard, ayant bu du café, puis des cassis. Ils montèrent rapidement la rue d'Amsterdam jusqu'au 58 *bis*. Marie chercha les objets; elle les roula dans un journal et les ficela. Le conseiller avait posé son chapeau, et l'éclairait. Elle tremblait un peu.

Quand l'opération fut terminée, ils se regardèrent un instant, debout, l'un devant l'autre. Dautricourt murmura :

« Eh bien! je vais vous dire adieu, maintenant. »

Comme tantôt, au cimetière, ce départ l'attristait. Marie ne répondait rien. Il se dit : « C'est absurde de partir comme ça. » Et pour retarder un peu la séparation, il trouva cette demande :

« Mais avant de m'en aller, je voudrais revoir la chambre de Marthe... une dernière fois. »

Elle répondit : « Oui, » — un oui qui sonna trouble dans sa gorge. Dautricourt pensa : « Si je n'essaie pas maintenant, c'est fini... Je ne la reverrai plus. » Elle le précéda dans la chambre. Et là, comme elle posait le bougeoir sur la table de nuit, il ramassa son courage, et saisit la jeune fille à pleins bras, la baisant au hasard, sur le visage, sur la poitrine, sur les cheveux. Elle se débattait, balbutiait : « Vous êtes fou, voyons!... » Mais il l'amenait vers le lit. Alors, elle souffla la bougie d'un geste agile de fausse innocente, et se laissa porter.

Le lendemain soir, Marie accompagna le conseiller à la gare. Tous deux, dans la salle d'attente, causaient de leurs projets. Marie était décidée à garder l'atelier : ainsi, chaque semaine, ils se verraient. L'heure pressait. Dautricourt voulut glisser un billet bleu dans la main de la jeune fille. Mais elle refusa, prête à pleurer :

« Vous ne me devez que onze francs, la moitié de la couronne. »

Il les lui donna et, comme elle les mettait gravement dans son porte-monnaie, il murmura en souriant :

« C'est égal... cette pauvre Marthe, si elle nous voit... »

Très sincèrement, Marie répondit, pensant à la couronne, à la visite au cimetière :

« Oui, elle peut se dire au moins que nous ne l'avons pas oubliée ! »





Le Mendiant



Le Mendiant

C'EST une petite histoire, toute mince et ténue, si mince même, si ténue, que j'ai peur, en la fixant sur le papier avec des mots écrits, de lui ôter sa frêle grâce, sa légère saveur. Pourquoi donc, lorsqu'elle nous fut contée, un soir, dans le décor de luxe compliqué des tables modernes, par la charmante femme qui en est l'héroïne, pourquoi fit-elle sur nous tous une si tenace impression qu'elle est devenue, en ce coin du monde parisien, une de ces

histoires classiques, patrimoine de chaque groupe de société, auxquelles l'allusion est toujours comprise et bienvenue ? Peut-être parce qu'elle fut une claire trouée dans les potins d'adultère, dans les banalités de politique et de littérature. Peut-être parce que, comme une attitude, un geste suffisent parfois à nous faire deviner sous le vêtement tout un corps féminin, — parfois aussi il ne faut que très peu de mots sincères, dits par une femme, pour lui dévêtir l'âme entièrement.

On avait parlé des sollicitations mystérieuses, aujourd'hui classées et nommées par la science, dont si peu de gens sont exempts, qui poussent invinciblement les uns à compter les fleurs d'un papier de tenture, les volumes d'une bibliothèque, tout ce qui est additionnable sous leurs yeux ; d'autres à se donner la tâche, marchant dans la rue le long d'un trottoir, d'atteindre tel bec de gaz avant qu'un fiacre venant derrière eux les ait rejoints, ou que la sonnerie d'une horloge ait sonné son dernier coup; d'autres enfin à s'imposer, chaque soir avant de se coucher, d'étranges pratiques de dispositions d'objets, de visite de placards et de coffres, — toutes les maladies légères

de notre cerveau contemporain, miettes de monomanie et de folie transmises d'héritage en héritage, et finalement dispersées dans la vieille humanité tout entière. Et tous, nous confessions nos faiblesses, nos ridicules de maniaques, rassurés par la confession des autres, ravis de les trouver pareils à nous, pires que nous.

Une jeune femme n'avait rien dit : elle nous écoutait, un peu de surprise sur son joli visage paisible, que des bandeaux noirs, bien réguliers, encadraient.

On lui demanda :

« Et vous, madame, vous êtes indemne de nos manies modernes? Vous n'avez pas la plus petite misère nerveuse à avouer? »

Elle parut chercher sincèrement dans ses souvenirs. Elle fit : « non... non... » de la tête. Nous sentions qu'elle disait vrai, tant ce qu'on voyait et ce qu'on savait d'elle, son allure reposée, sa renommée d'épouse intacte, la mettaient à part des poupées mondaines qui venaient de confesser leur détraquage.

Sans doute sa modestie s'effraya d'afficher une indemnité si complète quand tout le monde, au-

tour d'elle, avait confessé ses misères. Elle se ravisa :

« Mon Dieu... je ne peux pas dire que j'additionne habituellement des numéros de fiacre ou que je fasse l'inventaire de toutes mes armoires avant de me coucher... Mais pourtant, l'autre jour, j'ai éprouvé quelque chose qui ressemble assez à ce dont vous parlez, si je vous ai bien compris... une sorte d'impulsion intérieure, une force qui oblige à accomplir immédiatement un acte indifférent, comme s'il y allait de la vie... »

On exigea l'histoire, qu'elle conta de bonne grâce, avec l'air de s'excuser d'occuper l'attention d'autrui sur une si mince aventure.

« Voici ce qui m'est arrivé, en deux mots... Il y a cinq ou six jours... J'étais sortie avec ma fillette Suzon : vous la connaissez, elle a huit ans. Je la menais à son cours, car cette grande personne suit déjà des cours. Comme il faisait très beau, nous avions décidé d'aller à pied, par les Champs-Élysées et les boulevards, de la maison à la rue Laffitte. Nous marchions donc gaiement, bavardant ensemble, quand, à la hauteur du rond-point, un estropié, assez jeune, se traîna devant

nous en nous tendant la main, sans rien dire. J'avais mon ombrelle dans la main droite; de la main gauche, je relevais ma jupe : je confesse que je n'eus pas la patience de m'arrêter, de chercher mon porte-monnaie... Je passai outre, sans rien donner au mendiant.

« Nous continuâmes à descendre les Champs-Élysées, Suzon et moi. La petite avait subitement cessé de parler; moi-même, sans trop savoir pourquoi, je n'avais plus envie de rien dire. Nous étions à la place de la Concorde que nous n'avions pas échangé une parole depuis notre rencontre avec le mendiant. Et peu à peu je sentais naître et grossir en moi une sorte d'inquiétude, de malaise, la sensation d'avoir accompli un acte irréparable, d'être menacée, à cause de cela même, d'un danger vague dans l'avenir. D'ordinaire, je m'efforce de voir clair au dedans de moi, tant que je peux. J'examinais donc ma conscience. tout en marchant : « Voyons, me disais-je, je « n'ai pas commis une faute bien grave contre la « charité en ne donnant rien à ce mendiant... Je « n'ai jamais eu la prétention de donner à tous

« ceux que je rencontre. Je serai plus généreuse « avec le prochain, voilà tout... » Mais tous mes raisonnements ne me convainquaient pas moi-même, et mon mécontentement intérieur augmentait, devenait une sorte d'angoisse : si bien que dix fois j'eus envie de m'en retourner en arrière, à l'endroit où nous avions rencontré l'homme. Le croiriez-vous? C'était un mauvais respect humain qui me retenait de le faire, en présence de ma fille. Nous ne valons rien du tout dès que nous agissons en vue du jugement d'autrui.

« Nous étions presque au bout de notre promenade, et nous allions tourner le coin de la rue Laffitte, quand Suzon me tira doucement par ma robe pour m'arrêter.

— « Maman! fit-elle.

— « Qu'est-ce que tu veux, mignonne? »

« Elle fixa sur moi ses grandes prunelles bleues et me dit gravement :

— « Maman, pourquoi n'as-tu pas donné à ce malheureux des Champs-Élysées? »

« Comme moi, elle n'avait pas pensé à autre chose depuis notre rencontre; son cœur était

oppressé comme le mien; seulement, meilleure que sa mère et plus sincère, elle avouait son inquiétude tout simplement.

« Je n'hésitai pas un instant.

— « Tu as raison, ma chérie, » lui dis-je.

« Nous avions marché plus vite que de coutume, sous l'obsession de notre idée fixe : une vingtaine de minutes nous restaient encore avant l'heure du cours. J'appelai un fiacre, j'y montai avec Suzon, et le cocher partit vers les Champs-Élysées, activé par la promesse d'un pourboire généreux.

« Suzon et moi, nous nous tenions par la main, et je vous prie de croire que nous n'étions pas rassurées. Si le mendiant allait être parti? Si nous ne pouvions plus le retrouver?

« Arrivées au rond-point, nous sautons à terre; nous inspectons l'avenue : plus de mendiant. J'interroge une loueuse de chaises; elle se rappelle l'avoir vu : ce n'est pas, dit-elle, un des mendiants habituels du rond-point; elle ne sait pas de quel côté il s'en est allé. L'heure pressait, nous allions repartir, désolées, quand tout d'un coup Suzon aperçut l'homme assis sur ses talons,

derrière un arbre. Il dormait à l'ombre, son chapeau entre ses genoux.

« Suzon alla, sur la pointe du pied, glisser une piécette d'or dans le chapeau vide; puis nous retournâmes rue Laffitte. C'était absurde, je sais bien; mais nous nous embrassions toutes les deux comme si nous venions d'échapper à un grand péril... »

La jeune femme se tut, toute rose d'avoir parlé si longtemps de soi, en plein silence. Nous autres, qui l'avions écoutée religieusement, il nous semblait avoir respiré de l'air très pur, ou bu de l'eau très fraîche, à même la source.



Robe noire



Robe noire

L'UN derrière l'autre, les trois ensoutanés suivaient un sentier dans la forêt de Tronçais, un sentier qui ondulait entre les taillis, sous la chênaie vêtue de sa robe de juin. C'étaient trois jeunes gens du séminaire d'Ursiers, en promenade du mercredi; il y en avait un grand et deux petits. Le grand, très mince, très pâle, s'appelait Chabert. Il était fils d'un buraliste de Saint-Amand. Les deux petits étaient des enfants de fermiers; leur race se marquait à leur

grosse face vulgaire, à leur démarche de bœufs charroyeurs, à leurs mains et à leurs pieds de valets. Ils s'appelaient Orillard et Vergier.

Le sentier s'élargit, se noya dans une clairière où convergeaient cinq routes. Vergier cria :

« Halte ! »

Tous trois s'arrêtèrent. Orillard et Vergier s'épongèrent la figure avec de grands foulards rouges, au milieu desquels on voyait le portrait de Léon XIII. Chabert, dont la peau mate, tendue sur les os, n'avait pas une goutte de sueur, regardait droit devant lui, par l'une des brèches entaillées dans la forêt.

Orillard soupira :

« Il fait rudement chaud. »

Vergier répondit :

« Oui. Mais as pas peur. On va se choisir une bonne place à l'ombre, sur la mousse. On s'étendra sur le dos, et... plus personne.

— Tu sais que c'est défendu, fit observer Chabert.

— Voilà quelque chose dont je me fiche, repartit Vergier. Qui veux-tu qui nous trouve, d'abord ? Y a pas un abbé dehors, par c'te cha-

leur. A c't' heure, y font un somme dans leur chambre, et en voilà jusqu'au souper. Allons, venez-vous? »

Orillard seul le suivit. Tous deux s'allongèrent par terre sur la mousse drue. Le monticule aggloméré autour des racines d'un chêne leur servait d'oreiller. Ils posèrent leur tricorne en couvercle sur leur front pour se garer des rayons de soleil qui filtraient entre les branches. Vergier interpella Chabert :

« Tu sais, Alfred, y a encore de la place sur le matelas! »

Mais lui, tirant son bréviaire de sa soutane, répliqua :

« Non. Pas tout de suite. Tout à l'heure. Le temps de dire *laudes.* »

Il s'écarta un peu, alla s'adosser au tronc d'un arbre, ouvrit le bouquin et se mit à marmotter des prières latines. Autour de lui, la forêt, sous la pesante chaleur d'après-midi, éteignait toutes ses voix, tous ses mouvements. Parfois l'abbé relevait la tête; alors il voyait ses deux compagnons qui dormaient, rouges, suants et ronflants, le chapeau sur le nez, alignant leurs quatre jambes

noires, leurs quatre pieds énormes chaussés de godillots de prêtre.

Brusquement il ferma son livre, et d'un pas décidé enfila une des cinq routes. Il marcha vite pendant quelques minutes, puis ralentit... A cent mètres environ, une barrière de chemin de fer coupait l'horizon. La maison du garde était à côté; on apercevait entre les arbres son pignon blanc harpé de briques rouges, ses petites baies ouvertes, sa coiffe de tuiles et sa cheminée qui fumait paresseusement. Devant la fenêtre du rez-de-chaussée, une camisole claire apparut. Une jeune fille passa le seuil, portant un seau qu'elle alla emplir à la pompe. Puis elle rentra.

Chabert s'était arrêté, hésitant à continuer son chemin. Pourtant il savait bien que Mariette était seule dans la maison. Entre deux heures et cinq heures, il n'y avait pas de train: le garde en profitait pour faire son tour de forêt, lever ses collets, tirer quelques coups de fusil, confiant à sa fille la barrière et le logis. Chabert savait cela, car il venait là, presque chaque mercredi, depuis deux mois, — depuis le jour où, séparé de ses compagnons comme aujourd'hui, mal orienté

dans la forêt, il avait frappé à cette porte pour demander son chemin. Mariette l'avait renseigné, en souriant, en le regardant bien en face de ses yeux gris. Le mercredi d'après, il s'était arrangé à repasser par là; il avait causé avec la jeune fille. Et c'était vite devenu une habitude, à chaque sortie, de s'isoler des deux autres soutanes, de gagner la barrière, de s'accouder à la petite fenêtre ouverte, et là, parlant ou se taisant, de regarder Mariette coudre, laver, soigner le pot-au-feu devant l'âtre... Insensiblement, à ce jeu d'entrevues, son cœur s'était pris. Et aujourd'hui, il ne pouvait plus se cacher à lui-même qu'il aimait.

Alors, comme il avait un cœur droit, point pareil à ceux qui vont au séminaire pour se garer de la charrue ou de la caserne, il s'était dit :

« Il vaut mieux n'être pas prêtre du tout que d'être un mauvais prêtre. »

Et il avait pris, le matin même, un grand parti. Mais voilà qu'au moment d'agir, il avait peur, il hésitait, il n'osait plus.

« Mon Dieu ! murmura-t-il, aidez-moi ! »

Il se remit en marche. La tête penchée, il rêvait. Il rêvait à l'avenir possible, la soutane laissée

au séminaire, le retour au pays avec une femme à soi, et les petits enfants rangés au rond de la table...

« Bonjour, m'sieu l'abbé! »

Il leva les yeux: la maison du garde était devant lui. Tête nue, les mains appuyées à la barre de la fenêtre, les bras à l'air, sa camisole blanche mal close, Mariette lui souriait.

« Bonjour, mon enfant, fit l'abbé. Votre père n'est pas là? »

C'était son invariable et maladroite ruse de prêtre, cette question qu'il posait chaque fois. Mariette cligna de l'œil et répliqua :

« Non, m'sieu l'abbé. Faut-il qu' jaille le querir? »

Il rougit, et, sans rien répondre, s'approcha de la fenêtre. Alors elle retourna à sa planche à repasser, à ses fers qui chauffaient devant les chenets. Elle s'amusait de la timidité de l'abbé, toujours embarrassé au début de l'entretien.

Il s'accota sur l'appui de pierre et, quelque temps, la regarda sans rien dire. Elle promenait son fer sur la toile d'une chemise, d'un geste ré-

gulier. Par moments elle pesait dessus de ses bras tendus. Elle était jolie, toute blonde, toute grasse, toute rose.

Enfin l'abbé trouva ces mots :

« Et vous travaillez toujours, alors ?

— Comme vous voyez, m'sieu l'abbé. Je n'ai pas le loisir de me promener comme vous autres, moi. Et puis, — elle approcha de sa joue un fer retiré de l'âtre, — il me semble que, toute seule, si je ne travaillais pas, je m'ennuierais. »

De nouveau le silence se tendit entre eux comme un voile. Tout près de la maisonnette, un lapin sortit du fourré ses longues oreilles inquiètes, son museau mobile. Et brusquement, apercevant des gens, il détala épouvanté, montrant son cul blanc et sa queue courte, franchit la voie en deux bonds et disparut.

« Vous serez une bonne ménagère, Mariette, fit l'abbé, et celui qui vous épousera sera heureux.

— Ça dépendra, dit Mariette.

— Comment, ça dépendra ?

— Ça dépendra, oui. Y sera heureux si je l'aime bien. Si je l'aime point, y sera pas heureux. »

L'abbé se mit à rire avec affectation. Il demanda :

« Est-ce que vous aimez quelqu'un, maintenant? »

Elle répliqua, l'air content de parler de cela :

« Pour le moment?... Je ne sais pas. N'y a personne qui vienne ici. »

Chabert ramassa tout son courage :

« Et moi, balbutia-t-il d'une voix fêlée par l'émotion, et moi... est-ce que vous m'aimez un peu? »

Elle s'approcha avec un sourire de malice; elle leva sur lui ses prunelles grises, où le vert de la forêt se reflétait :

« Vous, m'sieu l'abbé? Mais oui. Je vous aime bien. »

Elle était tout contre la fenêtre, à présent. L'abbé, à qui ces mots : « Je vous aime bien!... » avaient caressé la poitrine, saisit le poignet de l'enfant, n'osant la regarder en face, les yeux rivés à la chère petite main, rouge et courte. Il se mit à parler très vite :

« Moi, je vous aime beaucoup aussi... Je vous aime trop. Je vous aime plus que je ne devrais...

Je vous aime à en oublier les promesses que j'ai faites. Du jour où je vous ai rencontrée ici, ç'a été fini, voyez-vous. A la chapelle, au réfectoire... et surtout la nuit, au dortoir, je ne pense qu'à vous. Je n'ai plus de ferveur. Il vaut mieux être un simple chrétien, avec la chasteté de son état, qu'un prêtre indigne. Saint Paul l'a dit : « *Melius* « *est nubere quam uri,* — il vaut mieux prendre « femme que de brûler. » Voulez-vous me suivre, mon enfant? »

Mariette souriait d'un sourire contraint. Les paroles qu'elle venait d'entendre, moitié amour, moitié sermon, lui avaient donné une sensation louche, comme d'écouter de la musique fausse ou de toucher certaines étoffes qui accrochent les ongles... Tout de même, elle trouvait que l'abbé était beau garçon et parlait d'une façon distinguée. Il répéta, tout pâle, tout tremblant :

« Eh bien?... Dites!... Voulez-vous me suivre? »

Elle dégagea doucement son poignet et recula un peu.

« Vous suivre, m'sieu l'abbé? Mais je ne peux pas. Mon père, qu'est-ce qu'y dirait? »

Et avec un regard en dessous, elle ajouta :

« On peut bien continuer à se voir ici, — pendant qu'y n'est pas là. Personne ne le saura! »

L'abbé ne comprit pas bien ce qu'elle voulait dire. Il insista :

« Mariette... Je vous en prie... Puisque vous m'aimez un peu, venez avec moi. Je veux que vous soyez à moi. Vous quitterez votre père, et nous nous marierons dans mon pays. »

A ces mots : « Nous nous marierons », la jeune fille, qui regardait le plancher, redressa la tête. Elle crut avoir mal entendu.

« Nous nous marierons, vous dites?

— Mais... oui... Vous ne voulez pas être ma femme? »

Mariette se mit à rire.

« Oh! m'sieu l'abbé! vous vous moquez. On ne peut pas être la femme d'un curé, voyons! »

Le cri d'une pie grinça dans les arbres; un peu de vent chaud joua avec les feuilles. L'abbé s'écria :

« Mais je ne suis pas un curé... Je ne suis pas prêtre. Je suis minoré; je suis lecteur... *lector*... c'est-à-dire que je n'ai prononcé aucun vœu, —

que je suis absolument libre, — que je puis me marier demain, si cela me plaît. »

Mariette, voyant qu'il parlait sérieusement, était devenue sérieuse aussi. Elle hocha le front :

« Oh! tout ça, c'est des choses que je ne comprends pas. Vous êtes habillé en prêtre; vous avez une tonsure; vous avez un chapeau de curé, un bréviaire de curé; vous restez dans une maison de curés : vous êtes un curé comme les autres... Bien sûr que je ne veux pas me marier avec un curé. »

Elle disait cela aigrement, les traits mécontents, presque durs... Chabert devina que ce cœur frivole se fermait pour lui. Tout son rêve crevait comme une bulle. Il sentit des perles de sueur lui geler les tempes.

« Alors, balbutia-t-il, vous ne voulez pas?

— Être la femme d'un curé?... Ah! ben non! par exemple. Et puis mon père ne voudrait pas non plus. J'en suis pas encore là, tout de même. Si je veux me marier demain, je le pourrai, allez, et pas avec un curé. »

Elle avait repris ses fers et les promenait rageusement sur le linge, comme si on lui eût fait un

affront. Soudain elle entendit le bruit d'un sanglot. L'abbé, la tête dans ses mains, les coudes appuyés à la barre de la fenêtre, pleurait.

Elle fut touchée, n'étant point méchante. Elle vint à lui, posa sa main sur la manche de sa soutane :

« Voyons, m'sieu l'abbé... Faut être raisonnable... Y a rien de changé. Vous viendrez me voir le mercredi, comme avant... Faut pas pleurer. »

Quelque temps, elle lui dit des paroles douces. Il pleurait, silencieusement. Enfin, il releva son front, se tamponna les yeux sans regarder Mariette... De gros soupirs soulevaient, sur sa poitrine, la ligne des boutons de crin.

Il reprit son tricorne qui avait glissé à terre, et dit :

« Allons... Je m'en vais... Au revoir! »

Il fit quelques pas dans le chemin qui menait à la clairière. Mariette le rejoignit et lui prit le bras, gentiment.

« Vous êtes fâché, m'sieu l'abbé... Dites-moi au revoir avec votre figure ordinaire. »

Chabert s'arrêta, face à face avec elle. Il l'enveloppa de son regard, si jeune, si souhaitable

avec ses yeux gris, sa bouche de fruit, ses cheveux blonds, la chair pâle de son cou et de sa gorge. Tout cela, toute cette jeunesse, toute cette grâce de femme étaient perdus pour lui. La robe noire qui lui enserrait la poitrine et les reins l'en séparait pour la vie, car Mariette ne voulait pas être sa femme, et lui ne voulait pas de fornication.

Alors il eut un brusque élan de tendresse triste, sans désir, presque fraternelle, où se mêlaient la pitié pour soi-même et le chagrin de la séparation. Il saisit Mariette à pleins bras, la souleva de terre, la serra contre son cœur en posant sa joue contre la joue de la jeune fille.

... Des appels de voix connues résonnèrent dans la forêt.

« Pi...ou...itt!

— Cha...bert! »

C'étaient Vergier et Orillard, réveillés de leur somme, qui cherchaient leur compagnon. L'abbé reposa doucement Mariette sur le sol.

« Adieu, mon enfant, » dit-il.

Elle pleurait à son tour. Elle dit :

« Adieu !... »

Il s'éloigna à grands pas, se jeta dans les fourrés. Pour qu'on ne vît pas d'où il venait, il fit un détour en regagnant la clairière.

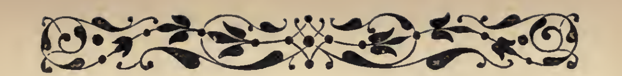
. . . .

Côte à côte, vers le paysage creux où se tassaient des arbres, des maisons et des clochers, les trois séminaristes descendaient la route blanche qui mène de la forêt de Tronçais au bourg d'Ursier. Leurs trois ombres, coiffées de tricornes, se projetaient droit devant eux, oscillant à la marche. Vergier et Orillard se disputaient, avec des mots de bouviers, pour dix sous que l'un avait prêtés à l'autre, et que celui-ci ne rendait pas.

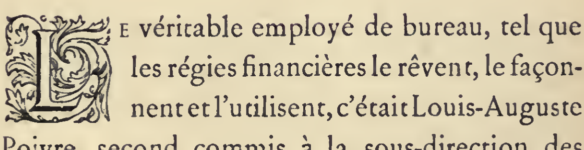
Chabert marchait sans rien dire, se laissant pousser par la descente. Le soleil de cinq heures, encore ardent, tapait sur sa soutane. Et aux omoplates, la robe noire lui brûlait le dos.



Monsieur Poivre



Monsieur Poivre



Le véritable employé de bureau, tel que les régies financières le rêvent, le façonnent et l'utilisent, c'était Louis-Auguste Poivre, second commis à la sous-direction des contributions indirectes d'Ingrandes. Il avait les qualités de son état, et les défauts plus précieux que les qualités. Il était exact, médiocre, paresseux, doué d'une écriture magnifique, et complètement incapable d'initiative. Il méprisait ses collègues, — le premier commis Mourland et le

surnuméraire Grandjacquot, — mais il professait à l'égard de son grand chef, M. Bouvet, le sous-directeur, un respect fait d'admiration vague, d'envie résignée et de peur. Quand M. Bouvet entrait dans le bureau, Poivre ressentait une émotion comparable à celle d'une pauvresse éclaboussée par la victoria d'une cocotte.

Il venait d'avoir trente ans, — trente ans qui ne vieillissaient guère son visage rose et gras de campagnard solide, — lorsque la sous-direction d'Ingrandes changea de titulaire. Le nouveau chef, M. Vavin, arrivait du Gard. C'était un homme de petite taille, d'apparence frêle et usée, — le crâne voilé de quelques cheveux fort longs, le visage jaune comme un vieux masque de cire, la parole coupée de halètements. Il semblait ne vivre que par les yeux, qu'il avait très mobiles, très intelligents, très pénétrants. Toujours au travail, il abattait une énorme quantité de besogne, remplissant les imprimés de sa propre main, copiant lui-même les lettres qu'il rédigeait. On disait dans l'administration, en parlant de lui :

« C'est un homme d'une grande capacité et de beaucoup d'avenir. »

M. Vavin était marié. Souvent, quand ils sortaient du bureau pour se laver les mains à la fontaine de la cour, les commis apercevaient à une fenêtre la sous-directrice, assise, lisant un roman que ses yeux quittaient tout de suite, ou debout, accoudée à la barre d'appui. Elle était jeune encore : son origine provençale se devinait à sa chevelure comme passée au cirage, à son teint doré de muscat, aux menues palettes blanches de ses dents, à ses prunelles d'ambre, à ses paupières toujours cernées et meurtries. Elle dévisageait les employés avec une effronterie de fille, qui épouvantait les pauvres diables au lieu de les exciter. Poivre, notamment, n'osait plus aller à la fontaine avant d'avoir expédié le surnuméraire en reconnaissance, pour s'assurer que Mme Vavin n'était pas à sa fenêtre. Tout le monde tombait d'accord pour déclarer que la sous-directrice était une gaillarde, et que le pauvre Vavin, ayant ruiné sa santé dans le mariage, devait être aujourd'hui copieusement trompé.

Une après-midi d'été, vers deux heures moins le quart, Poivre, arrivé comme d'habitude le premier au bureau, essayait sa plume sur son sous-

main en y traçant cette inscription parmi une foule d'autres analogues : « *Poivre (Louis-Auguste) aime le gigot* », — lorsque la porte s'ouvrit et Mme Vavin parut.

Elle était vêtue d'une robe de toile d'un bleu neutre, un peu échancrée au cou, un peu écourtée aux manches. Ses cheveux noirs, ses cheveux cirés se relevaient sur le sommet de la tête en forme de bonnet phrygien. Sa peau mate sentait l'été.

Poivre, figé par la surprise, n'eut pas le loisir de ramener sous sa main, d'un geste d'écolier surpris, une paperasse administrative quelconque. Déjà Mme Vavin était près de lui, souriante.

« Je vous dérange, monsieur, dit-elle... Excusez-moi, c'est un service que je viens vous demander. Avez-vous une belle écriture ? »

Poivre s'était levé ; il se reculait, balbutiant :

« Madame... la sous-directrice... tout ce qu'il vous plaira !... »

Sans façon, la jeune femme s'assit à la place de l'employé. Elle s'accouda sur la table, faisant saillir les courbes de sa poitrine et de ses hanches, — et parcourut des yeux le sous-main couvert d'inscriptions.

La dernière : « *Poivre (Louis-Auguste) aime le gigot* », d'une encre toute fraîche, luisait, tirait l'œil. Mme Vavin se mit à rire, et regardant le commis dans les yeux :

« C'est vous, monsieur, fit-elle, qui avez écrit cela ? C'est vous qui aimez le gigot ? »

Rouge jusqu'aux cheveux, Poivre fit un signe de tête affirmatif.

« Eh bien ! monsieur, vous avez une écriture superbe... tout à fait ce que je veux. Voici !... M. Vavin donne un dîner après-demain ; nous aurons toutes les autorités, le maire, le sous-préfet et les collègues de mon mari. Il nous faut des menus. J'ai réussi à trouver chez un papetier d'ici des cartons qui ne sont pas trop mal. Je vais vous prier de transcrire dessus, avec le nom de chacun des invités, la liste des services et des vins... Tenez, approchez-vous. »

Il s'approcha. Elle lui mit les cartons sous le nez, de petits rectangles teintés, avec des figurines noires et rouges dans les coins. Elle lui expliqua la disposition qu'il fallait donner à chaque ligne. Elle lui montra deux listes, l'une donnant les noms des invités, l'autre le programme du repas. Elle

avançait sa tête tout près de la tête de l'employé, elle lui faisait respirer une atmosphère capiteuse où les odeurs de ses cheveux et de sa chair se mêlaient à un très léger parfum d'héliotrope blanc. Chaque fois que Poivre, inquiété par ce voisinage, faisait mine de se reculer respectueusement, elle lui disait avec impatience :

« Mais approchez-vous donc, monsieur... »

Comme l'explication s'achevait, le premier commis entra dans le bureau. Il salua Mme Vavin, l'air surpris. Celle-ci se leva et, s'adressant à Poivre :

« C'est compris, n'est-ce pas ? Aurez-vous fini demain soir ?

— Mais... oui... assurément .. madame la sous-directrice.

— Eh bien ! demain, vers cinq heures, montez vous-même me porter votre ouvrage. Je vous attendrai. »

Elle sortit, lançant au jeune homme un regard qui eût enflammé l'amadou. Quand on n'entendit plus le bruit de ses pas, Mourland interrogea Poivre :

« Qu'est-ce qu'elle vous veut, la patronne ? »

Poivre expliqua la chose, un peu fier, un peu inquiet de la jalousie de Mourland. Effectivement, celui-ci pinça les lèvres, et retourna à son bureau, disant :

« Vous avez de la chance. Ça va vous mettre dans les bonnes grâces du chef, ça... Vous êtes un type à arriver par les femmes. »

... Poivre consacra en tout dix-huit heures à confectionner onze menus, ce qui faisait un peu plus d'une heure et demie par menu. Cette besogne lui coûta une partie de sa nuit. Mais aussi, quand, au moment de porter son œuvre à la patronne, il la montra à ses compagnons, Grandjacquot et Mourland, lui-même, durent avouer qu'elle était parfaite. Le surnuméraire, enthousiasmé, s'écria :

« C'est plus beau que de la lithographie! »

Quelques instants plus tard, l'employé, très pâle, la gorge serrée, pénétrait à la suite d'une petite bonne dans l'appartement de son chef. Il traversa l'antichambre, la salle à manger, le salon, et enfin entra dans une petite pièce tendue de cretonne, où, allongée sur un canapé, vêtue

d'un peignoir en cachemire de châle, Mme Vavin lisait.

Elle tendit la main à Poivre. Celui-ci, n'osant mettre sa propre main de second commis dans cette main hiérarchiquement supérieure, y déposa délicatement le paquet des cartons. La jeune femme ne l'ouvrit même pas, le mit sur un guéridon à portée de son bras. Elle semblait alanguie, tracassée, nerveuse.

« Merci, monsieur, fit-elle. Asseyez-vous. »

Poivre alla chercher le plus petit des tabourets et s'assit, très loin du canapé.

« Mais non, fit-elle impatiemment. Asseyez-vous près de moi, ici. »

Elle lui désigna une chaise basse juste à côté d'elle. Poivre obéit. Son cœur ne battait plus. Il devinait que quelque chose de grave allait se passer.

Quand il fut assis, Mme Vavin le parcourut quelque temps des yeux. Ses prunelles avaient pris une fixité d'hypnotique, sa poitrine s'agitait par soubresauts irréguliers, sa respiration sifflait entre ses dents. Poivre vit soudain le visage de la jeune femme, tendu, altéré, s'approcher du sien;

deux mains le saisirent aux bras, l'attirèrent, le couchèrent presque sur le canapé... Il ne résistait pas, épouvanté, balbutiant seulement : « Madame... madame la sous-directrice!... » Mais elle le maniait à sa guise, lui disant : « Tais-toi!... Laisse-moi faire!... Il n'y a pas de danger... » Alors il s'abandonna, comme une fille des champs surprise par un garçon déterminé et vigoureux.

... Ce qui arriva pendant le reste de cette journée, Poivre n'en conserva qu'un souvenir indistinct. Il est bien certain qu'il quitta l'appartement du sous-directeur, regagna le bureau, et là, comme la veille, comme chaque jour, remplit des états, copia des minutes; qu'il sortit à l'heure habituelle, dîna avec les collègues à l'hôtel Vauban, joua à la manille et se coucha. Mais tous ces gestes extérieurs furent, à vrai dire, accomplis par l'accélération acquise de ses nerfs et de ses muscles, et sa volonté ni son intelligence n'y prirent aucune part : l'une et l'autre étaient provisoirement hors d'usage. Quand l'employé se réveilla, le lendemain matin, après une nuit fiévreuse, une pensée unique lui polarisa le cerveau : « J'ai trompé le

chef... j'ai forniqué avec la femme du chef. » Cette pensée ne lui donnait pas de joie ni d'orgueil; il avait, au contraire, la conscience d'avoir accompli un acte mauvais et hors nature, d'avoir dérangé un ordre social établi, — comme un soldat qui, étant ivre, a giflé son capitaine, et qui, dégrisé, se réveille en prison, les fers aux mains, ne pouvant croire qu'il a fait cette chose formidable. Lui, Poivre, n'était pas en prison, n'avait pas de menottes; mais il lui semblait néanmoins impossible que l'acte qu'il avait accompli demeurât sans châtiment.

Pourtant, la journée passa. Vers cinq heures, comme il se disposait à sortir, la petite bonne des Vavin l'arrêta dans le corridor.

« Monsieur veut-il monter avec moi? »

Poivre dut s'appuyer au mur pour ne pas chanceler. Était-ce le chef, était-ce la femme du chef qui l'appelait? Il n'osa pas questionner la bonne, et la suivit, les jambes flageolantes, jusqu'à l'endroit où il avait été conduit la veille. La sous-directrice l'attendait, elle vint à sa rencontre et, avant même que la petite bonne eût tourné le dos, se pendit à son cou... « Mon bébé! lui disait-elle,

les yeux déjà révulsés dans l'orbite, que je t'aime! Si tu savais comme ça m'a paru long depuis hier!... Viens, viens vite... » Elle l'attirait vers le canapé. Lui balbutiait encore : « Madame!. . madame la sous... la sous-di... » Elle ne le laissa pas achever...

. .

Le lendemain était un dimanche. Poivre, ce jour-là, ne sortit pas de chez lui, s'y fit même porter son déjeuner de la pension. Il barricada sa porte, obsédé par la peur de voir Mme Vavin tomber chez lui à l'improviste et le prendre de force une troisième fois. Ses heures de solitude furent consacrées à rédiger, puis à copier sur du papier de format réglementaire une lettre au directeur général, ainsi conçue :

« Monsieur le Directeur général,

« J'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance mon changement prochain de résidence. Le climat d'Ingrandes est contraire à ma santé et les médecins m'ordonnent de ne pas y

rester. J'accepterais tout poste analogue au mien, pourvu que ce fût dans un département autre que la Vienne.

« Je suis avec respect,

« Monsieur le Directeur général,

« Votre très humble et très obéissant serviteur.

« Poivre (Louis-Auguste). »

L'employé, au prix d'une nuit d'insomnie, n'avait pas trouvé d'autre moyen que celui-là d'échapper à sa redoutable patronne. Il joignit à la lettre un mot d'envoi adressé à M. Vavin, et fit porter le tout à la sous-direction par la vieille femme qui soignait son ménage. Quand la vieille revint, sa commission faite, Poivre se sentit plus tranquille et plus léger. Le soir baissait, c'était l'heure du dîner; il s'enhardit jusqu'à sortir, mangea de bon appétit à la pension, fit sa manille habituelle, gagna, se paya coup sur coup trois verres de cacao et, un peu gris, rentra chez lui en chantant dans la rue.

Toute sa gaieté s'était évaporée quand il arriva

au bureau, le lundi matin. Il était triste, inquiet, un peu souffrant de l'estomac. Le regret de tout ce qu'il allait quitter lui montait dans le cœur, lentement, et l'appréhension de ce qu'il trouverait dans le pays inconnu où on allait l'envoyer. Pourtant il ne regretta pas sa lettre.

« Il le fallait! » pensa-t-il. Et la vision, subitement évoquée, du petit salon tendu de cretonne suffit à fortifier sa résolution.

Vers dix heures, le premier commis parut dans le bureau.

« Poivre, fit-il, avec un mauvais sourire, le chef vous demande. »

Poivre, ramassant toute son énergie, quitta sa besogne, et, après avoir échangé sa veste de travail contre le vêtement qu'il portait au dehors, monta chez le sous-directeur. Il le trouva assis à sa table, tenant entre les mains la demande destinée au directeur général.

Sans préambule, M. Vavin demanda :

« Ainsi, monsieur Poivre, vous voulez avoir votre changement?

— Mais, monsieur le sous-directeur... »

Le chef l'interrompit :

« Vous comprenez que la raison de santé ne prend pas auprès de moi. Il n'y a qu'à vous regarder pour constater que vous vous portez à merveille. Donc, vous devez avoir un autre motif. Vous trouvez peut-être qu'il y a trop de besogne ici ?

— Oh ! non ! monsieur le sous-directeur.

— Alors vous êtes mal avec vos collègues ?

— Oh ! non ! monsieur le sous-directeur... Je suis très bien, au contraire. Même je les regretterai, mes collègues.

— Alors vous avez des dettes à Ingrandes ?

— Ça, pour sûr que non, monsieur le sous-directeur. Pas un centime.

— Alors c'est une affaire de femmes ? »

Poivre, que ce nom de « femme » fit pâlir, protesta du geste.

« Eh bien ! dans ce cas, conclut M. Vavin, comme vous n'avez pas de raison pour vouloir vous en aller, et que celle que vous donnez au directeur général est de pure fantaisie, je refuse de transmettre votre demande, et je la supprime. »

Il froissa le papier entre ses doigts et le projeta dans la corbeille. Poivre risqua un :

« Mais, monsieur le sous-directeur...

— Il n'y a pas de « mais », répliqua le chef... Je ne veux pas vous aider à commettre une sottise que vous regretteriez demain. Restez à Ingrandes, croyez-moi. Je ne suis pas mécontent de vous, au contraire ; et Mme Varin, qui a été très surprise quand je lui ai dit vos projets, tient absolument à ce que vous restiez. »

Poivre croyait avoir mal entendu, il balbutia :

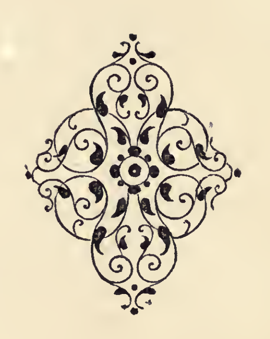
« Mme la sous-directrice... a bien... voulu ?

— Certainement, répliqua le chef... Elle s'oppose d'une façon formelle à votre départ. »

Et, regardant l'employé en face, avec un arrière-sourire, il ajouta :

« Elle a besoin de vous... pour copier ses menus. »





Zabeau



Zabeau

Vous la rappelez-vous, — l'une d'Elles, maintenant disparue, et depuis dix ans pour le moins, — celle qui mettait sur ses cartes une couronne à neuf perles et ce nom extraordinaire : Isabelle de Navarin? Quel Navarin? Nom de bataille ou nom de cuisine? Elle ne le savait pas elle-même, certes, l'ancienne petite traînée des bals de barrière, promue grande noceuse par la fantaisie d'un diplomate exotique. Dans l'intimité des cabarets et des rez-de-chaus-

sée, on l'appelait Zabeau, tout court. Pas très belle, pas très jeune, pas très intelligente, elle était une de ces énigmatiques courtisanes qui font dire pensivement au passant, lorsqu'il voit leur victoria éclabousser les humbles robes noires des jolis trottins : « Pourquoi celle-ci, et pas celles-là ?... »

A cette question, les philosophes du boulevard, qui tiennent à la terrasse des cafés, vers cinq heures, la petite bourse des potins, répondaient en clignant de l'œil :

« Avez-vous remarqué que Zabeau ne sort jamais sans sa fille ? »

C'était vrai. Au Bois, au théâtre, aux courses, partout cette femme était accompagnée d'une gamine de huit ans, jolie à merveille, exactement vêtue comme elle-même, ce qui lui donnait l'aspect le plus comiquement délicieux. C'était sa fille, l'enfant, disait-on, du diplomate qui avait lancé Zabeau... Les philosophes de l'apéritif insinuaient que la petite ne suivait pas sa mère seulement au pesage, aux premières et à la Cascade, mais que, dans la chambre à coucher, elle restait, la porte close, du côté du verrou : d'où l'achalandage de

tous les cerveaux faisandés de la capitale. On en parlait, à mots voilés, devant Zabeau; celle-ci était si niaise qu'elle riait, sans comprendre. Une fois, cependant, dans une de ces effroyables querelles de fille à fille, où elles retournent subitement leurs âmes comme la peau d'une charogne, une « amie » à elle lui lança l'injure toute crue... Zabeau comprit, tomba raide par terre et fut un mois malade. On avait menti. Elle adorait sa fille : elle l'élevait bêtement, mais chastement, l'exhibant dehors partout avec elle, et, chez elle, la livrant à une sévère gouvernante dans un appartement isolé de son hôtel.

Oui, cette enfant qui lui était venue juste au début de sa grande vie galante, elle l'adorait pour sa beauté, sa finesse délicate, le sang noble qui bleuissait les veinules de ses mains, toute l'aristocratie de race et d'allures qui lui manquerait éternellement, malgré diamants, hôtels et voitures, à elle, pauvre Zabeau, l'issue des ruisseaux de Saint-Ouen. Elle rêvait naïvement d'en faire une grande dame, qui épouserait un vrai gentilhomme, un étranger, plutôt, « parce que les Français sont tous des pannés »... Pour Lili, elle

devenait femme d'affaires, plaçait ses économies en assurances sur la tête de l'enfant, échéantes le jour de ses dix-huit ans. Ah! le beau mariage qu'elle rêvait, ce jour-là, avec des tapis tout le long de la Madeleine, et des fleurs par tombereaux en plein hiver, et les chanteurs de l'Opéra, « et les ministres! » ajoutait-elle orgueilleusement. Que de fois on l'a entendue, l'innocente « grande marque », s'écrier en regardant l'enfant, précocement grave, qui venait tendre son front aux baisers des visiteurs :

« Et puis vous savez, mes lapins, elle ne sera pas pour vous autres, celle-là; *elle aura assez de galette pour ne pas faire la noce.* »

Ce qu'on ignorait à Paris, — même les philosophes de l'apéritif, — c'est que Lili n'était pas le seul rejeton de Zabeau.

Elle en avait poussé un autre, en son temps de ruisseau, une fille aussi qui avait à toute force voulu venir au monde, malgré les efforts des matrones consultées par sa mère pendant la gestation. Seulement, elle y était venue trop tôt, difforme, infirme, avec une jambe trop courte et une tête trop grosse. Cette maternité ridicule

avait exaspéré la petite rouleuse qu'était Zabeau; elle eût mis la nouveau-née aux Enfants-Trouvés, sans la charité d'une voisine, qui l'en débarrassa... Plus tard, lorsqu'elle fut lancée, et de nouveau mère, pas une seule fois l'envie ne lui vint de retourner voir ce premier fruit de ses entrailles. Elle fit placer l'infirme dans une maison spéciale, en province, où elle fut élevée et soignée avec tout ce que l'aristocratie française avait produit d'idiots et de monstres pendant les quinze dernières années.

Or, un été, on ne vit plus à la Cascade ni Isabelle de Navarin, ni Lili. Ceux que cette disparition occupa (et il n'y en eut guère, car Paris témoigne d'une effroyable indifférence aux misères des filles qu'il a le plus choyées, dorées, enviées), — ceux-là proposèrent les hypothèses habituelles de ces disparitions : la fuite à Cythère ou à Lesbos, l'expulsion exigée par un influent ennemi, la station d'hygiène chez un spécialiste. Rien de tout cela n'était vrai : Zabeau était simplement enfermée dans son hôtel, — l'entrée interdite à tout le monde, — auprès de Lili malade...

Lili, à certain retour du Bois, s'était couchée, frissonnante et toussante; elle ne s'était plus levée; et depuis elle mincissait et fondait dans son lit blanc, touchée par la phtisie. Et bien que Zabeau eût appelé à ce chevet d'enfant trois des plus célèbres parmi ces délicieux et dangereux sceptiques qui sont les médecins du Paris moderne, Lili mourut aux premières feuilles jaunes.

Le faible cerveau de la fille de joie fut bouleversé par un tel coup. Dix jours durant, les médecins, demeurés dans la maison, purent croire que la mère et la fille feraient côte à côte la dernière promenade, comme elles en avaient fait tant d'autres à travers Paris, et cette fois encore, vêtues pareilles... Ce ne fut pas un médecin qui la sauva : ce fut une de ses femmes de chambre, une compagne de son ancienne vie, qui avait polissonné avec elle jadis dans les fossés des fortifications, et qu'elle avait attachée à sa fortune. Cette fille, vraiment dévouée, eut l'inspiration de lui glisser ces mots dans l'oreille, entre deux sursauts de délire :

« Pourquoi te désoles-tu comme ça, Zabeau ?... Tu as encore une fille, après tout... »

Zabeau se redressa sur son séant, dégrisée. C'était vrai, cela... Elle avait encore une fille, un petit être sorti de ses entrailles, fait de sa chair, qu'elle pourrait tenir dans ses bras, comme l'autre, embrasser comme l'autre, qui comme la morte lui dirait : « Maman!... » Sitôt que cette pensée lui fut venue, elle cessa de délirer... Elle pleura silencieusement, longtemps, longtemps, et ses larmes l'apaisèrent... Puis, dès qu'elle se crut assez forte, elle voulut se lever, et, sans même un adieu donné à la tombe de Lili, parée de fleurs encore vives, elle partit, prit le premier express pour le coin de province où l'on élevait l'infirme.

Elle vit là-bas, maintenant, dans une sous-préfecture moisie du pays berrichon, en tête-à-tête avec l'enfant qu'elle a reprise aux bonnes sœurs, et la fidèle servante qui ne l'a pas abandonnée.

L'infirme n'est guère plus niaise qu'une petite fille ordinaire du même âge; elle est tendre et affectueuse, d'une tendresse pleine de fougue et d'animalité, pour cette mère qui, sur le tard, s'en est venue inespérément réchauffer le froid de son

cœur... Zabeau, par une touchante persistance de ses fantaisies de naguère, s'obstine à habiller comme elle-même ce pauvre corps difforme que l'élégance rend encore plus grotesque : elles sortent ensemble dans les rues silencieuses de la petite ville; ensemble on les voit à l'église, à la promenade, au théâtre quand une troupe de passage vient donner *le Maître de Forges* ou *Mignon*... Toute sa vie antérieure, Zabeau l'a renoncée en un instant. L'hôtel de Passy a été vendu, vendus les chevaux, vendues les collections. Le produit de la vente lui fait une jolie aisance de province; et elle vivrait heureuse si une anxiété perpétuelle ne torturait sa maternité : la peur de voir mourir sa dernière fille. L'enfant est délicate; elle a des migraines cruelles, des syncopes. A ces moments-là, la mère, démente d'inquiétude, souffre à nouveau les angoisses qu'elle a connues pendant la maladie de Lili.

C'est devenu son idée fixe, le pôle de son cerveau de monomane, — cet effroi de voir s'éteindre la petite flamme incertaine à laquelle elle réchauffe son cœur.

Oh! la triste maison, cette retraite de Zabeau l'ancienne joyeuse! Tête-à-tête sinistre de la mère et de l'enfant, celle-ci guettée par la Mort et celle-là par la Folie!





D'siré



D'siré

La chaleur de ce midi de juillet aveuglait et étouffait l'air, autour du petit village silencieux, tapi à l'ombre maigre des peupliers, comme un piéton accablé qui ferait la sieste à vau la route. Pauvre village du Berri pouilleux, touchant les plaines d'Avor, les champs de cailloux qui, sous l'excessive lumière de l'été, ressemblent à des ossuaires.

Au clocher, les douze coups sonnèrent après le prélude sautillant des quarts... La porte de l'école, proche de l'église, s'ouvrit; une marmaille

de gosses et de gamines jaillit sur la route, la troubla quelques instants de clameurs suraiguës, de bousculades, de courses tournoyantes, puis se dispersa dans les maisons, un à un, une à une, comme une rentrée de pigeons. Et la route redevint déserte, obscurcie par une envolée de poussière qui, lentement, s'éclaircissait.

L'instituteur, grand jeune homme maigre à cheveux blonds, à barbe blonde, parut à son tour sur le seuil, ferma la porte, mit la clef dans sa poche, et, le pas vif, traversa la route, vers l'auberge toute voisine. On la reconnaissait à la branche de sapin qui servait d'enseigne. En entrant, on se trouvait de plain-pied dans la grande salle fraîche, une simple chambre, avec deux lits à rideaux rouges, des chaises paillées et quelques tables. Quand l'instituteur y entra, la table où il mangeait d'ordinaire était déjà servie : la serviette rude et blanche, les trois assiettes lourdement superposées, les couverts d'étain, le litre de vin rose, le quignon de pain.

Justin Pauly s'assit, déploya la serviette, coupa une tranche du quignon. Alors seulement il s'avisa qu'il n'était pas seul dans la salle. A la table

du fond, rencogné à l'angle d'un des lits, il y avait un homme, la figure tassée dans les deux paumes, les coudes butés sur la table devant sa chope où la bière de Saint-Amand diluait un rayon de soleil.

C'était un étrange gueux, plus miné, plus ravagé, plus délabré que ne sont à l'ordinaire les gueux de campagne, lesquels trouvent mieux que ceux des villes le couvert et le manger quotidiens. On ne pouvait pas lui marquer d'âge, tant la couleur de sa peau et de ses cheveux était brûlée, comme uniformisée par l'action du feu. Les traits eux-mêmes avaient disparu, décomposés par une éruption de toute la chair, qui obstruait les yeux, les narines, l'ouverture des lèvres. L'instituteur Pauly se rappela avoir vu, dans un musée d'anatomie, des masques de cire qui représentaient des mineurs de Saint-Étienne, tués par un coup de grisou. Ils avaient cette face bouleversée, éruptive. Il pensa :

« C'est quelque ouvrier de Vierzon qui aura eu un accident. Pauvre diable... »

Il y rêva un instant, puis fut distrait. Mlle Lucotte, la fille du patron, entrait, portant la soupe.

Ils se sourirent. Pauly, dès son arrivée à Foissy, avait senti du penchant pour elle. Il la trouvait plus affinée que les autres filles de l'endroit, dont elle ne parlait point le bas langage, ayant, jusqu'à la mort de la mère Lucotte, étudié chez les sœurs et servi d'éducatrice aux tout petits. C'était une jolie fille, jolie du moins pour cette province de laiderons, avec de doux yeux gris, un front bombé et luisant, des joues couleur de son, des cheveux en bandeau d'un jaune anémique.

Elle posa la soupière, s'appuya sur la table des deux poings fermés. Tout en nouant sa serviette autour de son cou et en se servant, Pauly demanda :

« Ça va, aujourd'hui, mademoiselle Henriette ?

— Mais oui, monsieur Justin. Et vous ?

— Moi de même. »

Ils se regardaient dans les yeux ; leurs regards jouaient au jeu familier des jeunes êtres qui se plaisent, se désirent et n'osent point trop le dire avec des mots.

Le gueux, dans son coin, remua, cracha par terre, écrasa bruyamment le crachat avec son pied. D'un coup d'œil qui interrogeait, Pauly le désigna.

Henriette se pencha, toujours appuyée sur les poings, et, à voix basse :

« Je ne sais pas, dit-elle... Il y a une heure qu'il est là devant sa chope, sans boire. Quand il est entré, il m'a regardée d'un si drôle d'air qu'il m'a fait peur. Je suis bien aise que vous voilà. Papa est dehors. Catherine et moi nous n'étions pas rassurées. Mais ça n'est pas une raison pour laisser votre soupe, voyons ! »

Elle se redressait, jetait un coup d'œil sur le client. L'instituteur demanda :

« Vous n'allez pas me laisser tout seul, au moins, par peur de ce mendiant?

— Non, tenez... Je m'assois près de vous. »

Ils se mirent à causer, comme chaque jour, lui avalant ses lampées de soupe, elle à son côté, vers le bout de la table. Les petits événements de l'endroit défilaient dans cette causerie quotidienne, attendue chaque matin avec un peu d'impatience et d'émotion par elle et par lui. Henriette s'intéressait aux élèves de Pauly, qui racontait gravement les polissonneries de ses mômes, les devoirs et les punitions qu'il leur donnait.

« Rousseau (Jean) a vraiment beaucoup de moyens. Il m'a fait une dictée sans faute; et croiriez-vous, mademoiselle Henriette, qu'il est venu ce matin me demander de lui apprendre la ponctuation? C'est dommage qu'il soit si dissipé...

— Et Mathieu? questionnait Henriette, qui les connaissait tous.

— Oh! Mathieu (Antoine) est complètement idiot. C'est un garçon à garder les oies à trente ans. »

Puis ils parlèrent du *Journal de l'Indre*, que l'instituteur recevait et qu'il prêtait ensuite à Henriette « pour le feuilleton ». C'était un roman de M. Jules Mary. Pauly le trouvait bien écrit, mais d'un style un peu prétentieux. Henriette déclara simplement que c'était « beau ».

Quand l'instituteur eut achevé son potage, elle lui enleva son assiette, et, quoiqu'il s'en défendît et, par galanterie, voulût se servir lui-même, elle lui rapporta le mouton bouilli, avec des pommes de terre autour.

Elle reprit sa place près de lui. Ils avaient complètement oublié le gueux, qui, dans son coin, tête à tête avec sa chope pleine, faisait le mort.

Après un silence, durant lequel, sans doute, leurs pensées s'orientèrent vers le même objet, Pauly demanda, hésitant :

« Et de là-bas ?... Pas de nouvelles, toujours ?... »

Henriette rougit, devint songeuse. Elle répéta :

« Non, pas de nouvelles...

— Le colonel n'a pas répondu ?

— Pas encore. »

L'instituteur secoua la tête :

« Je crois bien que c'est fini, maintenant. Il n'y a plus de doute possible.

— Pauv' D'siré ! » fit Henriette.

Son tablier contre ses yeux, elle se mit à sangloter... L'instituteur se leva, alla s'accouder derrière sa chaise. Il essayait de la consoler avec de douces paroles et des gestes timides :

« Voyons, mademoiselle Henriette, il ne faut pas vous chagriner comme ça... Voilà bientôt un an que vous vous doutez de la chose, n'est-ce pas ?... Puisque ses deux camarades, qui ont été rapatriés l'an dernier, avec sa compagnie, vous ont dit qu'il avait disparu deux mois avant l'engagement de Liang-Phu, disparu comme déser-

teur!... Il aura été pris tout de suite par les pirates qui infestent la colonie. »

Mais Henriette pleurait toujours, bouleversée par cette idée qu'un homme qu'elle avait aimé, qui naguère l'avait menée, le soir, dans les broussailles des garennes, qui l'avait serrée le premier contre sa poitrine, était mort à présent, mort, pourri dans la terre, là-bas, là-bas, chez les Chinois.

« Pauv' D'siré, répéta-t-elle. Il m'aimait tant! Si ce n'était pas arrivé comme ça, on s'rait épousés, à c't' heure.

— Sûrement, fit Pauly... C'est très triste... Mais croyez-vous que, maintenant que vous avez perdu votre fiancé, il n'y ait pas quelqu'un qui vous aime bien aussi, qui vous aime autant que M. Désiré?... »

Henriette relevait la tête, les prunelles brillantes à travers ses larmes. Elle se mit à tortiller dans ses doigts les cordons de son tablier bleu, redevenant coquette malgré son chagrin.

« Qui ça, monsieur Pauly? »

Il l'attira vers le banc; ils s'y assirent côte à côte, dans un coin où les regards du gueux, pensaient-ils, ne les atteindraient pas.

« Mais... moi, mademoiselle Henriette .. Vous croyez donc que je ne vous aime pas ? »

Elle rougissait : les larmes s'évaporaient à la rouge chaleur de ses joues. Certes, elle gardait un souvenir tendre au pauvre D'siré mort en Asie, si loin des siens ; mais elle était jeune, elle ne pouvait pas rester toujours seule, sans quelqu'un qui la caressât, qui lui prît les mains, qui l'embrassât, qui l'aimât !

Et Pauly, à demi-voix, essayait de la convaincre. « Désiré est mort. Ça n'est plus douteux. Vous l'avez assez pleuré. Vous avez été assez longtemps fidèle à son souvenir. » Et puis, sans dire de mal de ce brave garçon que lui, Pauly, n'a pas connu, n'est-il pas permis de penser que ce n'était pas le mari qu'il lui fallait ? Il était presque entièrement illettré, il était ouvrier ; quel intérieur lui aurait-il fait ?...

Elle baissait la tête, ne répondait pas.

« Allons, fit-il d'un ton découragé, je vois bien que vous l'aimez toujours, lui, et que vous ne m'aimez pas. Je sais bien ce qui me reste à faire.

— Quoi donc, monsieur Justin ?

— Je vais demander mon changement... Juste-

ment j'ai un collègue de la Nièvre qui veut permuter, parce qu'il est d'Avor... Je vais lui écrire. »

Mais Henriette lui prit les mains, vivement :

« Vous ne ferez pas ça, monsieur Justin!

— Pourquoi donc pas? répliqua-t-il, détournant les yeux. J'aurais tort de rester ici, puisque vous n'avez pas d'amitié pour moi.

— Pas d'amitié pour vous! C'est mal de dire ça! Vous savez bien que j'en ai, au contraire... et plus que je ne devrais... et que je serais trop malheureuse si vous quittiez Foissy... comme D'siré!... »

Les larmes noyaient de nouveau ses yeux, de gros sanglots secouaient son corsage. Pauly l'attira tout contre lui; il lui baisa doucement le cou et les joues :

« Ne pleurez pas! Je ne veux pas que vous pleuriez, ma petite Henriette... Je resterai à Foissy. D'abord, même si vous ne m'aimiez pas, je n'aurais pas le courage de partir, de ne plus vous voir, comme à présent, matin et soir... Je resterai. Et (il baissa la voix, hésitant un peu) plus tard... quand vous serez tout à fait sûre, — si vous voulez, je demanderai à votre père... »

Elle lui mit la main sur la bouche :

« Oui... plus tard... je vous promets. Je serai bien heureuse... bien heureuse. »

Et saisie d'un naïf besoin de caresse, elle lui jeta les bras autour du cou et lui donna sa bouche. Ils s'étreignirent ; le désir des baisers leur montait au cerveau, exalté par une continence trop longue pour leur jeunesse.

... Le bruit d'une table remuée les sépara. C'était le gueux qui se levait. Ils le virent, debout, avaler d'un trait sa chope, jeter les deux sous près du verre vide... Il passa devant eux, encore à demi enlacés, les regarda un instant... Puis il sortit, le pas incertain.

« Il n'a bu qu'un verre de bière, observa Pauly, et il trébuche comme un homme ivre.

— Avez-vous vu comme il nous a regardés ? » murmura Henriette.

Pauly ne répondit pas, tenaillé par l'envie de baiser encore cette bouche qui venait de toucher sa bouche. Et la jeune fille, tout de suite vaincue, se laissa reprendre, bercer de caresses, plus à l'aise, maintenant que l'homme était parti. Ils demeurèrent longtemps ainsi, serrés l'un contre

l'autre, réfugiés dans cette étreinte contre la menace du péril invisible, mystérieux, qu'ils avaient senti passer sur leur tendresse.

Tout à coup, Henriette se dégagea. Pauly, effrayé par la pâleur de son visage, lui demanda :

« Eh bien! qu'est-ce que vous avez, Henriette? Vous êtes malade? »

Elle balbutia :

« L'homme!... l'homme saoul... le mendiant... J'ai reconnu ses yeux... Je suis sûre... Maintenant, je me rappelle. »

Pauly, à son tour, devint tout pâle.

« Vous l'avez reconnu?

— Oui... du moins, il me semble... à présent. Si c'était...? »

Elle ne dit pas le nom; mais l'instituteur la comprit bien. Comme elle se levait pour courir à la porte, pour regarder sur la route, il voulut la retenir par la main.

« Henriette... Je vous en prie... N'y allez pas!... »

Il lui semblait que son bonheur à lui, à peine atteint, allait lui échapper, s'enfuir par cette porte ouverte.

Henriette, sérieuse, répondit :

« Si... il faut... il faut voir. »

Elle l'attira à son tour. Ils gagnèrent le seuil sans désunir leurs mains, comme s'ils redoutaient de trouver le mendiant embusqué derrière la porte, prêt à les frapper.

Mais le seuil était vide : le village, que leurs yeux scrutaient, alignait ses façades endormies, désertes, à droite et à gauche de la blanche route.

Seulement, au point où, vers l'horizon, le ciel bleu coupait cette route blanche, ils aperçurent une petite tache noire — qui s'éloignait.





La Demoiselle au Chat d'or



La Demoiselle au Chat d'or

OUI, fit notre vieil ami Tribourdeaux, un lettré et un philosophe, ce qui est rare parmi les médecins militaires, — oui, le surnaturel est partout; il nous enveloppe, nous étreint, nous pénètre... La science le poursuit; il se dérobe, et elle ne l'atteint pas. Notre esprit est dans la condition de ces ancêtres qui avaient défriché quelques arpents de forêt : dès qu'ils approchaient des bornes de leur domaine, ils entendaient des rugissements et voyaient luire des

yeux de fauves... J'ai eu cette sensation de heurter les limites de l'inconnaissable plusieurs fois dans ma vie... une fois surtout. »

Une jeune femme dit :

« Docteur, vous avez envie de conter une histoire. Allez! »

Le médecin secoua la tête.

« Non... je n'en ai pas envie. Je la raconte le moins possible, celle-là : elle trouble ceux qui l'écoutent et me trouble moi-même... Enfin, si vous y tenez, la voilà.

« En 1863, j'étais médecin de seconde classe à Orléans. Dans cette ville de noblesse, pleine de vieux hôtels aristocratiques, les logis de garçons sont rares. J'aime l'air et l'espace : je m'étais installé au premier étage d'une grande bâtisse située tout au bout de la ville, près de Saint-Euverte. Elle avait été construite pour servir à la fois d'entrepôt et d'habitation à un fabricant de couvertures. Puis, le fabricant avait fait faillite; la grande baraque neuve, décrépite faute d'entretien, avait été vendue pour un morceau de pain, avec les meubles. L'acquéreur espérait en

tirer parti plus tard; car la ville s'allongeait de ce côté. Et de fait, je crois qu'il y a tout un nouveau quartier par là, aujourd'hui.

« Quand je m'y installai, ma maison était posée seule en sentinelle vers la campagne, à l'extrémité d'une rue de terrains vagues et de bicoques qui avait l'air d'une mâchoire où il manque des dents.

« Je louai la moitié du premier étage : quatre pièces; je fis ma chambre et mon cabinet de travail des deux qui donnaient sur la rue; je mis des planches et des fleurets dans la troisième; l'autre resta vide. Je me trouvai fort bien de mon logement. J'avais pour me promener un grand balcon courant tout le long de la façade, — ou plutôt la moitié de ce balcon, car il était coupé en deux (vous me suivez bien?) par une frise de fer facile à enjamber.

« Il y avait deux mois environ que j'habitais là, quand un soir de juillet, en entrant chez moi, je vis avec surprise une lumière briller derrière les vitres de l'appartement inhabité. L'effet de cette lumière était extraordinaire; elle illuminait d'un

reflet pâle et distinct un morceau de balcon, la rue et tout un secteur de la campagne.

« Je pensai : « Tiens ! j'ai un voisin. » Ça m'ennuyait un peu. Arrivé dans ma chambre, je me glissai sans bruit sur le balcon. Mais, déjà, la lumière était éteinte. Je rentrai dans ma chambre. Je lus pendant une heure ou deux. De temps en temps, il me semblait entendre autour de moi, comme dans les murs, des pas légers. Je me couchai, je m'endormis.

Vers le milieu de la nuit, je me réveillai brusquement, avec la sensation nette qu'on avait marché à mes côtés.

« Je me levai, j'allumai une bougie ; voici ce que je vis :

« Au milieu de ma chambre, un grand chat fixait sur moi ses prunelles de phosphore, debout sur ses quatre pattes, le dos légèrement arqué. C'était un superbe angora, poil long, queue en panache, mais d'un pelage extraordinaire, couleur de la soie jaune des cocons. La lumière se reflétait sur cette robe, et l'animal semblait tout en or.

« Il s'approcha de moi, le pas de velours, roula doucement son corps flexible contre mes jambes.

Je me baissai pour le caresser, il se laissa faire, ronronna, sauta sur mes genoux. Je vis alors que j'avais affaire à une chatte très jeune; les petites boules roses de ses tétines soulevaient à peine le poil de son ventre. Elle paraissait disposée à se laisser caresser encore longtemps. Je la reposai à terre et je voulus la faire sortir. Mais elle m'échappa et se blottit sous mes meubles.

« Dès que j'eus soufflé ma bougie, elle sauta sur mon lit... Je m'endormis tout de même. Le matin, je me réveillai au grand jour : il me fut impossible de la retrouver.

« Véritablement, le cerveau humain est un instrument facilement dérangeable. Associez en faisceau les faits que je viens de vous conter : une lumière vue, puis éteinte, dans un appartement inhabité; un angora d'une couleur singulière qui apparaît et disparaît avec des allures un peu mystérieuses; il n'y a rien là de fort émouvant, n'est-ce pas? Bien... Imaginez maintenant que ces menus faits se répètent quotidiennement et dans des conditions identiques pendant une semaine : en voilà assez, croyez-moi, pour affecter le cer-

veau d'un homme qui vit seul, et lui donner ce petit frémissement, dont je parlais en commençant, que cause l'approche de l'inconnaissable. L'âme humaine est ainsi faite, qu'elle applique inconsciemment le principe de la raison suffisante; à toute série de faits identiques, elle veut une cause, une loi, et l'inquiétude la prend si elle ne devine pas cette cause, cette loi.

« Je ne suis pas un poltron. Mais j'ai beaucoup étudié la peur chez les autres, depuis sa forme naïve, chez les enfants, jusqu'à sa forme tragique, chez les fous. Je sais qu'elle s'alimente et s'accroît d'incertitudes, tandis que l'application à découvrir les causes la transforme simplement en curiosité.

« Je me résolus donc à rechercher la vérité. Je questionnai mon ordonnance. Il ne connaissait pas mes voisins. Tous les matins, une vieille femme venait faire le ménage de l'autre appartement; il avait voulu l'interroger, mais, ou bien elle était complètement sourde, ou bien elle n'avait pas voulu répondre.

« Néanmoins, je m'expliquais aisément le premier fait bizarre : l'extinction de la lumière quand

je rentrais. J'avais remarqué que les fenêtres voisines des miennes étaient simplement masquées par de grands rideaux de dentelle; d'ailleurs, les deux balcons communiquaient; mon voisin ou ma voisine avait donc lieu de redouter les regards indiscrets, et éteignait sa lumière en m'entendant rentrer. Pour vérifier mon hypothèse, j'employai un moyen fort simple, qui réussit.

« Je me fis porter du mess, par mon ordonnance, un souper froid vers le milieu de la journée, et le soir je ne sortis pas.

« Quand l'ombre tomba, je me mis à l'affût près de ma fenêtre. Bientôt je vis le balcon s'éclairer devant les fenêtres de l'appartement voisin. Je me glissai doucement sur le mien, je franchis la frise. Maintenant, sachant que je m'exposais à un danger positif, comme de me rompre le cou, ou de me prendre corps à corps avec un homme, je n'avais aucune émotion. J'atteignis la fenêtre éclairée sans avoir fait le moindre bruit : cette fenêtre était entr'ouverte; les rideaux, transparents pour moi qui étais du côté de l'ombre, me rendaient invisible pour un observateur placé à l'intérieur de l'appartement.

« Je vis une chambre très vaste, meublée d'assez beaux meubles en très mauvais état, éclairée par la lampe d'une suspension. Au fond, un lit Henri II, fort bas. Sur ce lit, une femme, qui parut jolie et jeune, complètement nue. Ses cheveux dénoués enveloppaient sa tête et ses épaules d'un foisonnement d'or. Elle se regardait, se caressait, passait ses bras sous ses lèvres, tordait son corps souple sur le lit avec des mouvements de grand félin. Et tous ses gestes dévoilaient de l'or.

— Oh! docteur! fit quelqu'un.

— Pardon, reprit Tribourdeaux, ce n'est pas pour le plaisir de corser mon histoire que je vous donne ces détails. Vous allez voir qu'ils sont nécessaires...

« Je regardais toujours, un peu troublé, je l'avoue, quand tout à coup les yeux de la jeune femme se fixèrent sur moi : des yeux étranges, des yeux de phosphore vert, qui éclairaient comme la lampe. J'étais sûr que j'étais invisible, étant du côté obscur d'une vitre drapée : c'est là une observation élémentaire. Pourtant *je sentis que j'étais vu*... Elle laissa échapper un cri, puis se cacha le

corps dans le couvre-pieds et la figure dans les oreillers.

« Je poussai la fenêtre et je m'élançai dans la chambre vers le lit. Je me penchai vers ce visage qu'elle dérobait, et là, très ému, je m'excusai et je m'accusai, et je me traitai d'indiscret et de lâche; je demandai à être frappé et chassé, mais avec un mot de pardon. Longtemps je m'efforçai ainsi sans succès. A la fin, elle se retourna : je vis son visage jeune, extraordinaire et charmant, qui me souriait... Elle murmura ces mots, dont je ne compris pas bien le sens : — « C'est vous... c'est « vous... » Elle avait un peu laissé tomber le drap dont elle s'enveloppait; je voyais sa gorge menue de jeune fille, les bouts de corail tendre appelant le baiser... Je la regardais, ne trouvant plus de parole, bouleversé par cette pensée : « Où donc « ai-je déjà vu ce visage, ce regard, ce geste ? » Peu à peu, le vent du désir balaya toutes mes idées. Je voulus prendre l'inconnue dans mes bras; elle s'échappa avec une agilité de clownesse, courut à la lampe qu'elle éteignit. Puis elle revint, et ce fut elle qui, à son tour, me prit la tête dans ses bras et me couvrit de caresses... »

On murmura :

« Glissez, Tribourdeaux!

— N'ayez pas peur, poursuivit le médecin, je ne raconterai que l'indispensable. Je sortis de cette chambre par le balcon, comme j'étais entré; j'en sortis vers quatre heures, charmé et inquiet. Cette femme, si belle et si facile, logée là, qui me disait : « C'est vous! » comme si elle me connaissait, qui parlait peu, qui répondait évasivement à toutes mes questions, me faisait peur. Elle m'avait dit son nom, — Linda; c'était tout. Je ne pouvais chasser le souvenir des prunelles vertes qui, dans l'obscurité, se voyaient par moments, et des reflets d'électricité qui jaillissaient de sa chevelure quand on la caressait avec la main. A peine étendu dans mon lit, je sentis un poids me tomber sur les jambes : c'était la chatte d'or. Je voulus la chasser, elle revint; je finis par m'y résigner, et je m'endormis comme les autres nuits avec cette étrange compagne de couche, mais le sommeil troublé, traversé de cauchemars.

« ... Connaissez-vous cette espèce de chancre cérébral qui est la conquête du cerveau par une

idée absurde, une idée folle, que la raison et la volonté repoussent, comme les globules du sang refusent de s'assimiler un virus, mais qui s'infiltre néanmoins dans la pensée, s'y fixe, s'y développe? J'éprouvai cela cruellement, les jours qui suivirent mon étrange aventure. Aucun fait nouveau ne se produisait; ce qui s'était passé la première fois recommençait, à cela près seulement que j'étais attendu chez ma voisine au lieu d'y entrer à l'improviste. Je quittais Linda au petit jour. A peine rentré chez moi, la chatte d'or apparaissait, sautait sur mon lit, s'y installait et y demeurait jusqu'au matin. Je savais maintenant à qui appartenait cette bête. Linda m'avait dit, une fois que j'en parlais : « Ah! oui! *ma* chatte... n'est-ce pas « qu'elle a l'air d'être toute en or? » Non; rien de nouveau ne se passait, et pourtant une terreur obscure faisait peu à peu ma conquête, et le chancre de l'idée folle s'élargissait, d'abord un point minuscule, maintenant une tache, une lèpre de mon esprit, *que je ne pouvais pas ne pas voir...*

— C'est bien simple, interrompit la jeune femme qui avait parlé au début de l'histoire : Linda et la chatte étaient la même chose. »

Tribourdeaux sourit.

« Je n'aurais pas été, même alors, aussi affirmatif... mais je ne puis pas nier que cette imagination insensée ne m'ait hanté aux heures troubles où j'essayais de disputer un peu de repos à l'insomnie. Oui, il y avait des moments où ces deux êtres, aux yeux verts, aux gestes souples, aux toisons dorées, aux allures mystérieuses, se confondaient pour moi et me semblaient n'être que la forme double d'une âme unique. Notez que, malgré mes demandes à Linda et mes efforts pour la surprendre, jamais je n'avais pu *les* voir en même temps. J'essayais de me raisonner, de me convaincre qu'en somme il n'y avait rien d'absolument inexplicable à ce qui m'arrivait; je me raillais d'avoir peur d'une femme, et peur d'une bête caressante... Et puis, au bout de mes raisonnements, je trouvais qu'en réalité je n'avais peur ni de la bête, ni de la femme, mais d'une dualité symbolique qui était dans mon rêve, peur de quelque chose qui n'avait pas de corps, peur d'une forme de mon esprit... peur d'une idée : la pire des peurs.

« Je souffrais. Après des nuits enivrées, j'avais

des journées de tortures secrètes comme les fous doivent en avoir. Peu à peu une résolution germa, grandit et mûrit dans mon esprit. La femme me tenait par la chair : je résolus de tuer la bête.

« Un soir, avant de me rendre chez Linda par le balcon, je pris dans ma pharmacie un pot de glycérine, un flacon d'acide cyanhydrique et un de ces petits bâtons de verre que les chimistes appellent un agitateur. Nous eûmes cette nuit-là, Linda et moi, des caresses plus fougueuses que de coutume; je la pressais dans mes bras, et toute sa chevelure dégageait sous mes doigts de vives étincelles... Quand je regagnai ma chambre, comme d'ordinaire, la chatte d'or vint m'y rejoindre. Je l'appelai : elle se frotta à moi, le dos en arcade, la queue tendue, ronronnante. Je pris l'agitateur, j'en trempai la pointe dans la glycérine et je le présentai à la bête, qui le nettoya de sa langue rose. Je recommençai ce manège trois fois. La quatrième fois, je trempai le bâton de verre dans l'acide. La chatte l'effleura sans défiance : aussitôt elle devint immobile, comme raidie; puis un effroyable accès tétanique la fit

sauter trois fois en l'air sur elle-même; puis enfin elle retomba sur le plancher, avec un cri effrayant, — oh! un vrai cri *humain;* — elle était morte.

« Les tempes mouillées, les mains tremblantes, je me penchai sur le cadavre chaud... Ses yeux désorbités avaient un regard qui me glaça; la langue toute noire sortait entre les dents; les membres avaient des contractures extraordinaires. Je bandai ma volonté à l'extrême; je pris la bête par les pattes et je sortis de la maison; je courus par la rue déserte, droit devant moi, vers les quais de la Loire. Là je jetai mon fardeau dans le fleuve.

« Jusqu'au jour, j'errai par la ville, je ne sais où. Quand le ciel pâlit, je me décidai à regagner ma maison. En posant la main sur le bouton de ma porte, je frissonnai : j'avais peur de retrouver vivante, comme dans le conte célèbre de Poe, la bête que je venais de tuer. Mais non, ma chambre était vide. Je tombai anéanti sur mon lit : pour la première fois, je dormis, sûr d'être seul, je dormis d'un sommeil de brute et d'assassin, jusqu'au soir, jusqu'à six heures... »

Quelqu'un dit, parmi le silence de tous :

« Je devine la fin... Linda disparut du même coup que le chat d'or.

— Vous voyez bien, répondit Tribourdeaux, qu'il y a entre les faits de cette histoire un rapport mystérieux, puisque vous devinez leur enchaînement... Oui, Linda disparut... On retrouva chez elle ses robes, son linge, tout ce qu'elle avait, jusqu'à la chemise qu'elle portait cette nuit-là; mais rien qui pût faire connaître son identité. Le propriétaire avait loué à « Mademoiselle Linda, artiste lyrique »; il n'en savait pas plus. Je fus appelé chez le juge d'instruction. On m'avait vu, la nuit de la disparition, errer, l'air égaré, dans les environs du fleuve... Ce juge, heureusement, je le connaissais; heureusement, ce n'était pas un esprit ordinaire. Je lui dis l'histoire tout entière, comme je viens de vous la dire : il me renvoya. Peu de gens ont échappé de si peu à la cour d'assises. »

On se taisait autour du conteur. Un monsieur s'écria, voulant être drôle :

« Voyons, docteur, tout cela est une plaisan-

terie, n'est-ce pas ? vous désirez seulement empêcher ces dames de dormir ? »

Tribourdeaux s'inclina, sans sourire, et dit :

« Comme il vous plaira, monsieur. »



La première fois



La première fois

L'ENTRETIEN — vers la fin du repas qui réunissait ce soir-là, chez Durand, les cinq anciens copains de l'institution Masse, devenus cinq Parisiens aux tempes grisonnantes — abordait un de ces sujets qui semblent sortir naturellement des bouteilles de chartreuse et des flacons de fine champagne : la façon dont chacun des convives avait fait sa première épreuve de virilité. Et c'étaient, en somme, d'assez pauvres histoires qui tombaient sur la nappe, l'une après l'autre, des histoires qui se ressemblaient

entre elles, comme se ressemblent les salons de maisons publiques ou les masques plâtrés des guetteuses d'amour.

Pourtant l'aventure que conta Frédéric Autan, le poète ingénieux des *Contes gascons,* ne fut point pareille aux autres.

« Vous savez, dit-il, que jusqu'à quinze ans, époque à laquelle j'entrai à la boîte Masse, je vécus en pays de Garonne, à Tonneins, chez mon oncle et ma tante Cazemajou, deux vieilles gens inoccupées, qui, n'ayant point d'enfant, s'étaient chargés de mon éducation. Ils entendirent leur rôle d'éducateurs d'une façon sévère. L'oncle Joseph, qui avait été professeur au collège de la Réole, me bourrait de grammaire, de géographie et d'arithmétique, dépensant sur mon unique cervelle l'effort que se partageait naguère sa classe entière. Quand il me lâchait, la tante Zulma entreprenait ma formation morale et religieuse, me traînait à tous les offices, à tous les catéchismes, à toutes les processions qu'elle fréquentait. Quelquefois l'oncle et la tante se disputaient ma chétive personne, l'un tenant pour les sciences humaines, l'autre pour les pieux exercices.

— « Joseph, disait la tante de sa voix suraiguë, c'est l'heure du mois de Marie, laisse venir le petit *avé* moi, ou il va le manquer. »

« Et l'oncle, interrompu au milieu d'un vers de Lucrèce ou d'Homère, répliquait vivement :

— « Hé foutre! qu'il le manque, donc! Ne peux-tu nous laisser finir l'explication ?

— « Joseph, objectait la tante sévèrement, tu donnes le mauvais exemple à ce petit.

— « Mais, faisait l'oncle un peu honteux, tu veux donc en faire un ignorant, Zulma, de ton neveu, dis ?

— « Et toi, répliquait la tante, tu veux donc en faire un républicain ?... »

« La peur de faire de moi un républicain triomphait ordinairement de la résistance de l'oncle Joseph, et le mois de Marie avait raison des humanités profanes. Moi, je ne résistais pas, je n'opinais même pas : je me laissais mener. Ma vie intérieure était déjà assez active pour me rendre indifférent aux menus incidents de la vie matérielle. D'ailleurs, si la journée appartenait aux deux Cazemajou, la nuit du moins était mienne. Je m'arrangeais toujours de façon à em-

porter dans ma chambre quelque volume de poésie chipé dans la bibliothèque de l'oncle; j'écrivais moi-même des vers, et il me semble qu'ils étaient beaucoup plus jolis que ceux d'à présent. L'été, je passais de longues heures à ma fenêtre, regardant les arbres noirs, le ciel étoilé, la nuit... Dans les derniers mois de mon séjour là-bas, je fus tout à fait heureux : car je fis la connaissance de Maria.

« Maria était apprentie cigarière à la manufacture de Tonneins. A peine plus âgée que moi, elle était notablement plus grande. C'était la vraie gamine garonnaise, mince et tôt formée, brune de peau, noire de poil, avec deux yeux dont les prunelles semblaient deux grains de raisin brun tombés dans du lait. Elle aimait les couleurs éclatantes, les jupes rouges et les corsages bleus, les foulards dorés noués autour du chignon d'encre, le bout pendant; et elle avait raison, car cette fanfare de couleurs sonnait juste sous le grand soleil. Comme la petite maison de ses parents était voisine de la nôtre, la connaissance, entre nous deux, s'était nouée d'elle-même. Hélas! nous n'avions guère le loisir de nous parler.

« Vers midi, j'apercevais la petite, lorsqu'elle revenait de l'atelier pour déjeuner : on se disait bonjour de loin. Après le souper, quand ce n'était ni le mois de Marie, ni le mois de saint Joseph, ni le mois du Sacré-Cœur, ni la fête de quelque saint obscur qui valût un bout d'office à l'église, je trouvais parfois le moyen de courir à la grille de notre jardin et d'échanger quelques mots avec Maria. Puis, insensiblement enhardis, nous eûmes l'audace de nous donner des rendez-vous la nuit, — toujours à la grille.

« Ah! cette grille mitoyenne, que de fois nous l'avons maudite, tous les deux! Que de fois j'ai crispé mes frêles poignets sur ses barreaux! Que de fois j'ai essayé de l'escalader, sans autre résultat que de m'écorcher les doigts et les genoux! Elle nous permettait bien les baisers, quelques caresses; mais elle nous interdisait ce dont nous avions le plus envie, sans en avoir jamais fait l'épreuve.

« Notre désir, peu à peu, s'exaspéra. Nous parlions sans cesse du moyen de le satisfaire : car, étant deux enfants, la pudeur était absolument absente de nos entrevues; nous jouions à un jeu

défendu, voilà tout. L'atelier avait vite instruit ma petite amie; quant à moi, les livres et la réflexion m'avaient renseigné.

« Une nuit, Maria me dit :

— « J'ai trouvé un moyen pour nous *voir dans un lit.* »

« Nous « voir dans un lit », telle était l'expression naïve par laquelle nous désignions ce que les Italiens appellent : *far l'atto.*

« Je demandai :

— « Quel moyen ? »

« Elle m'expliqua un plan assez compliqué. A trois kilomètres de Tonneins, sur la route de Marmande, il y avait, me dit-elle, un café tenu par une vieille; cette vieille, nommée Béziat, louait des chambres aux amoureux. Maria en avait entendu parler par des ouvrières plus âgées, qui y donnaient des rendez-vous aux jeunes gens de la ville. La vieille était discrète, ayant pour cela de bonnes raisons. Elle prenait dix francs pour la nuit quand la fille avait passé vingt et un ans; vingt francs quand la fille était mineure : il fallait bien payer les risques.

« Maria, avec une effronterie extraordinaire,

s'était simplement rendue chez la Béziat et lui avait expliqué notre cas. La vieille avait jeté des cris d'orfraie, disant qu'on la mettrait en prison si elle recevait chez elle deux enfants de quinze ans. Mais ma petite amie, qui ne se démontait pas aisément, avait insisté, demandant obstinément « combien ce serait ». Et la Béziat avait fini par déclarer que, cette fois, comme il s'agissait de deux mineurs, ce serait quarante francs.

— « Eh bien! me demanda Maria quand elle eut fini de m'expliquer son projet. Tu ne dis rien? »

« Je soumis à mon amie les deux objections qui me tourmentaient. La première, c'est que jamais l'oncle Joseph ni la tante Zulma ne me laisseraient sortir seul.

— « Bête! fit Maria. Tu ne demanderas pas la permission, tè! »

« La seconde objection, c'était l'énormité de cette somme de quarante francs qu'il faudrait payer.

— « Tu n'as pas d'argent, toi? » questionna Maria.

« Non, je n'en avais pas. Mon oncle et ma

tante ne me donnaient pas un sou, invoquant le motif plausible que je ne manquais de rien chez eux.

— « Mais ils sont riches, tes parents, reprit Maria. Tu ne peux pas leur voler deux louis d'or? »

« J'expliquai que l'argent était enfermé dans le secrétaire, dont la tante Zulma gardait la clef. Ce que je ne dis pas, — par respect humain, — c'est que j'aurais éprouvé une répugnance invincible à faire ce que ma petite amie trouvait si naturel : voler deux louis d'or.

— « Hé bè! fit-elle en soupirant, alors c'est moi qui les amasserai, les quarante francs... Seulement, ce sera long! »

« Ce fut long, effectivement, — plusieurs mois! Maria gagnait, à la manufacture, environ quatre-vingts centimes par jour. Elle s'appliqua dès lors, parvint assez vite à gagner un franc; naturellement elle conserva pour elle la différence. De plus, ses parents, moins avares que les miens, lui donnaient chaque semaine dix sous pour son dimanche. Elle ne dépensa rien, n'acheta plus un ruban, plus un berlingot. Je crois bien aussi

qu'elle dut un peu voler les sous qui traînaient chez elle.

« A chacun de nos rendez-vous nocturnes, on s'entretenait du magot.

— « Combien as-tu, maintenant ?

— « Vingt-trois francs et huit sous. Mais demain je vais au marché pour ma mère, et je gratterai bien cinq sous.

— « Alors, c'est « pour dans combien ? »

« Elle réfléchissait, comptait dans sa tête.

— « C'est pour dans six semaines... peut-être *moinsse.* »

« La somme fut complétée plus tôt que nous ne pensions, par un coup de fortune : Maria trouva une pièce de cinq francs, un matin, dans l'une des cours de la manufacture, ou du moins elle me déclara qu'elle l'avait trouvée, et je ne fis point d'enquête. Au clair de lune, la petite cigarière fit briller sous mes yeux les deux louis : à mesure que croissait le trésor, elle avait prudemment changé sa monnaie; car une pièce d'or se cache mieux qu'un tas de sous. Affamés l'un de l'autre, nous fixâmes le jour de l'entrevue au surlendemain. Il fut convenu que chacun de nous

se rendrait chez la Béziat de son côté, elle à l'heure où d'ordinaire elle partait pour l'usine, moi quand je pourrais m'échapper.

« Je m'échappai en pleine nuit, comme un voleur; je gagnai la route de Marmande, ne m'arrêtant de courir que quand j'eus atteint un petit bois de saules que je connaissais et d'où j'apercevais la maison blanche de la vieille entremetteuse : j'y demeurai tremblant, me demandant par instants si je rêvais, si c'était bien moi qui osais cette escapade. Des pies s'appelèrent dans les branches : je croyais entendre grincer la voix de la tante Zulma. Un lapin se promena sur les mousses : je me retournai épouvanté, pensant reconnaître le frôlement des savates de l'oncle Joseph. Enfin, vers six heures et demie du matin, j'aperçus le jupon rouge de Maria qui s'en venait. Elle me rejoignit, me dit de me presser pour entrer chez la vieille avant qu'il y eût personne dans le café. Et me mettant les deux louis dans la main, elle ajouta :

— « Vaut mieux que ce soit toi qui les donnes à la Béziat. Moi, on croirait que je les ai volés. »

« Ce que fut cette journée, mes amis, je ne vous le décrirai certes pas. Cela semblerait du libertinage, et, en vérité, ce n'en fut pas. Nous nous aimâmes, Maria et moi, aussi innocemment et aussi impudiquement que purent s'aimer Adam et Ève à leur première rencontre. Nous eûmes toutes les curiosités, toutes les ardeurs et toutes les maladresses de deux êtres ignorants et affamés l'un de l'autre... Et, durant une quinzaine d'heures, dans la pauvre petite chambre pleine de soleil, où il n'y avait de meubles que le lit et la table, nous recommençâmes le Paradis.

« Le soir tombait quand la vieille, frappant à la porte, nous réveilla aux bras l'un de l'autre. Nous nous habillâmes à la hâte, et, après une dernière caresse, nous regagnâmes Tonneins en courant par des chemins différents.

« Quand je franchis le seuil de la maison Cazemajou, j'étais stoïquement préparé à tous les châtiments. Mais je trouvai l'oncle Joseph et la tante Zulma tellement stupéfiés par mon escapade qu'ils eurent à peine la force de me questionner :

— « Où as-tu été, petit malheureux?

— « Tu n'as pas de honte de nous inquiéter pendant un jour tout entier? Où étais-tu? »

« Je répondis que j'avais été me promener de l'autre côté de la rivière, que je m'étais perdu. On n'en crut rien; d'ailleurs, dès le lendemain, la vérité commença d'apparaître. On nous avait vus sur la route de Marmande, Maria et moi. Personne ne nous soupçonna pourtant d'avoir loué une chambre chez la Béziat : mais il fut admis que nous avions polissonné ensemble dans les aubiers de la Garonne. Dès lors, ma cause fut jugée : l'oncle Joseph écrivit à mon père qu'il ne voulait pas se rendre responsable de mes dévergondages futurs; je fus renvoyé à ma famille... C'est à cette époque qu'on me fit entrer à la boîte Masse... Je ne suis pas revenu à Tonneins depuis. »

Le conteur s'arrêta. Quelqu'un demanda :

« Et Maria?

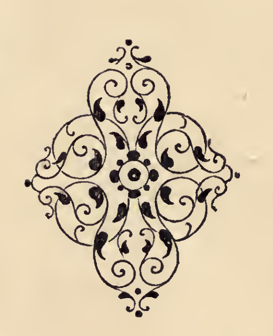
— Maria, reprit Autan, est devenue, m'a-t-on dit, une honnête mère de famille, une cigarière modèle... Si elle se rappelle notre aventure, qui lui coûta deux louis, elle ne se doute certes pas

qu'elle me coûta, à moi, le petit héritage des Cazemajou, cinq mille francs de rentes... Mais, bah ! je ne les regrette point. »

Et il ajouta avec un soupir :

« J'en donnerais même encore autant pour recommencer. »





Les Gants



Les Gants

(NOTES D'UN EMPLOYÉ)

On ne fait pas sa vie comme on voudrait, bien sûr. Je ne sais guère, quant à moi, pourquoi je me trouve, à trente-six ans, commis de deuxième classe au ministère des finances. Je suis entré dans les contributions, il y a seize ans, à cause de mon parrain, qui était sous-directeur en retraite. « Voilà un de nos futurs directeurs ! » disait ce vieil ami de ma famille, quand je lui apportais un bon bulletin du collège, le sa-

medi. Alors, mes parents et moi, nous avons fini par croire que nous désirions aussi cette chose-là.

Et j'ai été surnuméraire, commis de quatrième classe, commis de troisième, commis de seconde. Je ne peux pas dire que je me sois ennuyé dans ma carrière; je ne me suis pas beaucoup amusé non plus. Je n'ai pas trop à travailler; outre mon traitement, je jouis des petites rentes que m'ont laissées mes parents; je me porte bien; j'ai épousé une femme jolie qui m'a arrangé un intérieur agréable : et cependant il me manque quelque chose, je ne sais quoi, pour me sentir tout à fait heureux. Peut-être, ce qui me manque, c'est tout simplement la faculté de vivre résolument dans le présent : malgré moi, j'ai le sentiment qu'aujourd'hui ne compte pas, n'est qu'une sorte de vestibule indispensable de *demain,* le demain où je serai heureux. Je remets tout, inconsciemment, à ce demain-là : les efforts pour l'avancement, les démarches, tout, jusqu'au changement d'un vieux tapis sur ma table, la commande d'une redingote neuve... Seulement quand je me prends à réfléchir, comme aujourd'hui, je comprends bien que le « demain » extraordinaire n'arrivera jamais

qu'il n'a aucune raison d'arriver, et que je vivrai jusqu'au bout comme à présent, demi-paisible, demi-inquiet, occupé de besognes dont je me désintéresse, incapable de commencer celles qui me plairaient.

Mes parents sont un peu coupables de cette inertie; ma jeunesse fut trop facile, trop capitonnée, pour ainsi dire, et en même temps trop soumise. Tous mes caprices étaient satisfaits à la minute : mais il ne me serait même pas venu à l'esprit de prendre une décision de quelque importance. Comme on avait fait de moi un employé sans me consulter, on me maria, et je crus aussi de bonne foi que je désirais épouser cette petite Lucie, qui était fraîche, douce, et qui avait vingt mille francs net de dot. Je l'ai épousée, je ne m'en repens pas. Jamais je n'eusse été capable de me marier tout seul. Et puis Lucie a la décision, le don de prévoir et d'organiser, que je n'ai pas. Elle aussi m'a capitonné la vie : je lui dois d'avoir été nommé à Paris, d'avoir une bonne table, un appartement bien arrangé qui fait l'admiration de mes collègues, et de petites économies qui

nous permettent, chaque année, un mois de repos à la mer. Avec cela elle est jolie; on la remarque dans la rue. Son humeur est fort égale; nous nous querellons bien rarement.

J'ai toujours eu beaucoup de confiance en elle : jamais je n'aurais imaginé, à moi tout seul, qu'elle pût me tromper. La première fois que cette idée, je ne dirai pas « m'est venue », mais m'a été suggérée malgré moi, c'est voilà trois ans. Nous avions renvoyé une bonne dont nous n'étions pas contents, parce qu'elle était insolente avec nous. Le lendemain, je reçus une carte postale à mon nom, m'informant : « que ma femme avait des amants qui la payaient; que j'étais un imbécile ou un... » Tout de suite, je reconnus l'écriture de la bonne; je jetai la carte au feu sans même en parler à Lucie. Je puis me rendre ce témoignage que ma confiance et mon repos ne furent pas troublés une minute.

Je ne sais pas si c'est le souvenir de cette infâme carte postale qui m'a repassé par l'esprit pour me tourmenter le mois dernier, et m'a donné une sorte de crise d'inquiétude et de jalousie, que j'ai eu bien de la peine à dissimuler à Lucie. Et

pour rien vraiment, pour une sottise. Nous étions au Théâtre-Français, elle et moi : on jouait une pièce d'un célèbre auteur où il est question de femmes du monde qui montent leur ménage sur un grand pied avec l'argent de leurs amants. Pourquoi, ce soir-là, une angoisse m'a-t-elle serré le cœur brusquement? Pourquoi ai-je cessé d'écouter ce que disaient les acteurs pour me mettre à calculer mentalement les recettes et les dépenses de notre budget? Pourquoi cette préoccupation m'a-t-elle poursuivi ensuite toute la nuit, puis tous les jours d'après, jusqu'à ce que je sois parvenu, à force de calculs, à me prouver que notre train de maison n'était pas en désaccord avec nos revenus?... Ah! certes, c'est juste, très juste; seulement c'est possible, et cette possibilité suffit, il me semble, pour rassurer mon honnêteté. C'est égal, j'ai enduré là une mauvaise semaine.

Mais tout cela n'est rien à côté de ce que j'ai ressenti hier, dans l'après-midi. J'avais quitté mon bureau bien avant cinq heures (l'heure habituelle), chargé de porter un dossier confidentiel au mi-

nistère des Travaux publics. La commission faite, je rentrai directement chez moi.

La bonne me fit attendre un instant avant de m'ouvrir. En y songeant après coup, il me semble qu'elle ne paraissait pas à son aise lorsqu'elle me vit : mais ce n'est peut-être qu'une imagination. Ce qui est certain, c'est que Lucie, lorsque j'allai un instant après la trouver dans sa chambre, m'inquiéta par sa pâleur. Je m'assis en face d'elle — elle travaillait à une broderie près de la fenêtre — et je la questionnai affectueusement sur sa santé. Elle me répondait par petites phrases courtes, avec des sourires : « Je vais bien, chéri, je t'assure que je vais bien... » Et de fait, ses joues peu à peu redevenaient roses.

Tout à coup, c'est moi qui me suis senti devenir pâle à mon tour. Sur le coin de la cheminée, je voyais posée une paire de gants d'homme, de gants qui n'étaient certainement pas à moi. Je n'en porte que des noirs, ce que je trouve plus distingué; ceux-là étaient couleur paille, presque blancs, avec des raies noires sur le dos, comme en portent les gens excentriques, les gommeux. Donc, un homme était

venu dans la chambre de ma femme et y avait laissé ses gants.

Lucie m'a vu comme hypnotisé; elle a regardé, elle aussi; elle a vu; elle a de nouveau pâli jusqu'à devenir presque verte; elle n'a pas dit un mot. Je n'en trouvais pas un seul à dire, moi non plus. Vraiment, ces deux minutes ont été horribles. A la fin, n'y tenant plus, je suis sorti de la chambre et j'ai regagné mon cabinet de travail.

Là, effondré dans mon fauteuil, je me suis repris un peu : « Vais-je la questionner? me disais-je, ou, sans demander de vaines explications, vais-je faire un éclat?... » L'idée de ce cataclysme qui allait tout à l'heure bouleverser ma vie m'épouvantait. Mais, brusquement, je revoyais les gants, les deux mains vides posées sur l'angle du marbre, et j'avais envie de crier, de frapper quelqu'un.

Cependant le temps passait. Je ne sais trop pourquoi, je me levai, je rentrai dans la chambre de ma femme. Elle était toujours assise au coin de la fenêtre, elle faisait semblant de travailler.

Je regardai le coin de la cheminée; les gants avaient disparu : j'en éprouvai du soulagement.

Une seconde fois, je m'assis en face de Lucie. Je me sentais las, hébété, comme si je venais en même temps de subir une lourde fatigue et d'échapper à un gros danger. Les mots que je cherchais me fuyaient : je ne disais rien, rien du tout. Lucie, toujours muette, ne levait pas les yeux. Le jour tomba. La bonne entra et dit : « Le dîner est servi. »

Comme je ne bougeais pas, Lucie demanda, bien doucement :

« Venez-vous dîner, mon ami ? »

Je ne répondis pas, mais je la suivis dans la salle à manger. Le dîner fut morne. Lucie me fit deux ou trois questions sur ma journée. Je répliquai par des « oui » et des « non » tout secs. Elle ne parut pas s'en apercevoir : elle était maintenant tout à fait à l'aise, tellement à l'aise que je me surprenais à douter de la réalité de ce que j'avais vu !

... Je me suis couché de bonne heure, sans avoir rien dit; la nuit a passé; j'ai eu de la peine

à m'endormir, mais j'ai dormi tard. Ce matin je me sens mieux. Parlerai-je ? Il me semble que j'ai la langue et les bras liés, comme par un sort qu'on m'aurait jeté. Et puis, si je devais parler, il fallait parler tout de suite. Depuis hier, elle aura trouvé des explications, si vraiment elle est coupable, ce qui n'est pas sûr!...

Alors, à quoi bon ?

. . . .





Solange-au-Loup



Solange-au-Loup

A trois compagnons, le sac aux épaules, le bâton en main, nous avions marché toute l'après-midi en forêt, — dans cette admirable forêt de Tronçais qui couvre la moitié du pays de Saint-Amand et la moitié du pays de Nevers. Le petit village de Vigne accroupi au bord du Cher, dans la déchirure du vallon qui coupe en deux la forêt, marquait, ce jour-là, la fin de notre étape. Et, ayant dîné chez un vieil ami, modeste médecin de cinq ou six communes

voisines de Vigne, nous rêvions assis devant le seuil, la pipe de mérisier aux lèvres.

Autour de nous, sur l'amoncellement des futaies bleues qui fermaient l'horizon, l'ombre descendait avec lenteur. Des vols d'hirondelles rayaient le ciel. L'angelus de neuf heures égrena ses coups espacés de silences, du haut d'un petit clocher en éteignoir qu'on voyait émerger au-dessus des toits. Des abois de chiens s'appelèrent et se répondirent dans les fermes...

Une femme, jeune encore, vêtue d'un jupon de flanelle rouge et d'un corsage de toile blanche, sortit d'une maison proche de celle du médecin, et descendit vers la rivière. De son bras gauche, elle serrait contre sa poitrine un enfant au maillot; sa main droite tenait par la main un petit garçon qui lui-même donnait la main à un plus petit. Arrivée au bord du Cher, la jeune femme s'assit sur une grosse pierre, et, tandis que les deux garçons, vite déshabillés, entraient dans l'eau, barbotaient, s'éclaboussaient avec des rires et des cris, elle ouvrit son corsage et se mit à allaiter le dernier-né.

L'un de nous, qui était peintre, fit cette remarque :

« Voilà un tableau qui aurait au Salon un succès de public. Est-elle bien campée et bien éclairée, cette femme! Et quelle jolie tache rouge fait le jupon dans ce paysage bleu! »

Une voix dit derrière nous :

« Vous regardez Solange-au-Loup, jeunes gens? »

C'était notre hôte, retenu un instant dans son cabinet par une consultation, qui nous rejoignait.

Et, comme nous lui demandions qui était cette Solange-au-Loup et d'où lui venait cet étrange surnom, il nous raconta ceci :

« Cette Solange-au-Loup, qui de son nom s'appelle Solange Tournier, femme Grillet, a été la plus jolie fille de toute la contrée de Tronçais, voilà dix ans. Aujourd'hui, le travail des champs, — et aussi d'avoir eu cinq enfants, — ça l'a fatiguée et abîmée. Mais, pour ses trente ans, elle est encore belle, comme vous voyez.

« Au temps où lui arriva l'aventure qui lui a valu son surnom, elle vivait chez ses parents, petits fermiers de la ferme de Rein-du-Bois, à une quinzaine de kilomètres d'ici, près de Lurcy-Lévy.

Quoique pauvre, elle était recherchée par les garçons, même par des riches. Elle ne repondait aux avances de personne, sauf à celles d'un certain Laurent Grillet, dont elle avait fait choix, étant gamine, alors que tous deux gardaient les ouailles dans les pacages de Rein-du-Bois.

« Laurent Grillet était un enfant trouvé : il n'avait que ses bras pour fortune. Les parents de Solange ne se sentirent point le goût d'unir deux misères, alors surtout que la jeune fille était demandée par des épouseurs cossus. Ils défendirent donc à Solange de voir son ami. Bien entendu, la petite n'en courut pas moins aux rendez-vous de Laurent : habitant la même commune, avec la forêt à deux pas, toute occasion leur était bonne pour se rencontrer. Quand le papa et la maman Tournier s'aperçurent que ni les gronderies, ni les coups n'y faisaient rien, ils se résolurent à un grand parti : Solange fut envoyée en service à Vigne, dans la ferme modèle de M. Roger-Duflos, notre député.

« Vous croyez peut-être que nos deux amoureux cessèrent de se voir pour cela ? Point. Seulement ils se virent la nuit : ils ne dormirent plus.

A l'ombre close, ils quittaient chacun la ferme où ils travaillaient, et s'en venaient l'un au-devant de l'autre, par un chemin de traverse plus court que la grande route. Et, s'étant rejoints, ils demeuraient ensemble jusqu'à la première lueur du jour, dans la forêt maternelle.

« On était en 1879. L'été passa ainsi, puis l'automne. Puis vint l'hiver. Il fut terrible. Le Cher charria des glaçons et finalement se prit entre ses berges. Les futaies de Tronçais, couvertes de neige, ployaient comme la charpente d'un toit surchargé. Tous les chemins forestiers devinrent à peu près impraticables; la forêt fut déserte. Et, peu à peu, l'homme ne la fréquentant plus, les bêtes la reconquirent. Il y vint ce qui n'y était point venu depuis l'année terrible, des loups.

« Oui, jeunes gens, des loups. Ils inquiétèrent des fermes isolées, aux environs de Lurcy-Lévy et de Vigne; on en rencontra jusque dans les rues de Saint-Bonnet-le-Désert, un village perdu au bord d'un étang de la forêt. On dut organiser des battues pour les détruire; la tête d'un loup fut mise à prix cinquante francs. Moi qui vous

parle, j'en ai aperçu trois, dont deux de grande taille, rôdant sur l'autre bord du Cher, un matin que je sortais avec ma carriole pour me rendre à Saint-Amand.

« Ni l'hiver, ni les loups n'empêchèrent Laurent et Solange de se retrouver la nuit.

« Ils continuèrent leurs expéditions nocturnes au prix de mille dangers. C'était la saison morte de la campagne, l'époque où chôme le labeur des paysans. Chaque soir, Laurent quittait Lurcy-Lévy, son fusil sous le bras, et s'engageait, d'un pas alerte, dans la forêt toute noire et blanche. De son côté, Solange partait de Vigne, vers neuf heures; et ils se rejoignaient à trois kilomètres d'ici, près d'une clairière que traverse la route forestière, et qu'on appelle la Découverte.

Or, un soir, Laurent Grillet, en arrivant au rendez-vous, glissa sur la neige durcie, et tomba si malheureusement qu'il se cassa la jambe droite et se foula le poignet droit. Solange essaya de le relever; elle n'y réussit pas. Elle ne put que le traîner contre un gros ormeau, auquel elle l'adossa en l'enveloppant de sa propre cape.

— « Attends-moi là, mon pauv' Laurent, lui

dit-elle. J' vas couri tant qu'à Vigne, chez le docteur, qui va v'ni t' qu'ri avec sa carriole. »

« Elle s'éloignait, elle avait passé le premier tournant du chemin, quand elle entendit un coup de feu et ce cri :

— « A moi! »

« Elle revint sur ses pas en courant. Elle trouva son ami tremblant de douleur et de peur, la main crispée sur son fusil posé par terre. Elle demanda :

— « Quoi qu' t'as, Laurent? C'est-y toi qu'as tiré? »

« Il répondit :

— « C'est moi. J'ons vu eune bête anc des yeux rouges, qui sentait eune odeur forte et qu'était grosse quasi comme un gros chien. J' crois ben qu' c'est un loup.

— « C'est-y sur lui qu' t'as tiré?

— « Non. J' peux pas l'ver mon fusil, rapport à mon bras. J'ons tiré par terre pour y faire peur. Et tu vois : v'là qu'il est parti. »

« Solange réfléchit un moment.

— « Va-t-y r'veni? fit-elle.

— « J'crains ben qu'oui, répliqua le garçon.

Faudrait qu' tu resterais ici, Solange, sinon j' s'rai mangé par c'te bête.

— « Eh ben, répondit Solange, je reste. Donne-moi ton fusil. »

« Elle le prit, ôta la douille de la vieille cartouche, la remplaça par une neuve. Et tous deux attendirent.

« Une heure passa, ou deux, peut-être plus. La lune, encore invisible, était levée au-dessus de l'horizon, car le ciel reflétait au zénith une clarté confuse, de minute en minute plus intense. Laurent avait la fièvre : il grelottait et il gémissait. Solange, transie de froid, toujours debout, adossée à l'arbre, commençait à s'assoupir.

« Soudain une sorte d'aboiement, de hurlement comme en poussent la nuit les chiens qu'on enferme, la fit sursauter. Dans l'ombre insensiblement éclairée, elle aperçut deux yeux rouges qui la regardaient. C'était le loup.

« Laurent voulut se lever, prendre le fusil. La douleur le fit retomber assis, avec un cri.

— « Arme ton fusil, Solange, dit-il. Tire point trop tôt, — et vise entre les yeux. »

« Elle épaula, visa, tira. Mais le recul fit dévier

l'arme : la bête ne fut pas touchée. Elle s'enfuit tout de même, le long de la route... Quelque temps après, on l'entendit hurler à distance. Et d'autres hurlements lui répondirent.

« La lune montait dans le ciel. Elle dépassa subitement la masse noire des fourrés, éclaira toute la forêt comme le feu d'une herse illumine un décor Et alors Solange et Laurent virent cette chose effrayante : à une portée de fusil, cinq loups assis sur leur derrière, comme des chiens, en travers de la route, et un autre, plus hardi, qui s'avançait lentement.

— « Écoute, dit Laurent à son amie. Vise celui-là qui s'en vient. Si tu peux l'abattre, les aut' le mang'ront, et y nous quitteront la paix pendant c' temps-là. »

« Le loup continuait d'avancer, à petits pas. On distinguait maintenant ses prunelles de sang, les os saillants de son échine et de sa carcasse, son pelage terne, sa gueule entr'ouverte d'où pendait un long bout de langue.

— « Appuie bien la crosse dans l' creux de l'épaule, fit Laurent. Vas-y! »

« Le coup partit. La bête fit un bond de côté,

et, sans un cri, tomba foudroyée. Toute la bande détala au galop et disparut dans les taillis.

— « Cours-y vite, Solange, s'écria Laurent. Porte-la en avant su' la route, l' pus loin que tu pourras. Y a pas d' danger. Les aut' vont pu revenir de quéque temps. »

« Elle partait. Il la rappela :

— « Faudrait y couper la tête, à c'te bête, rapport à la prime.

— « T'as un couteau ? demanda Solange.

— « Oui... Dans ma ceinture. »

« C'était un couteau à manche court, à large lame, — un couteau de chasseur. Elle le prit, courut à la bête. Elle osa entailler la gorge, et, le sang chaud giclant sur ses mains, sur ses vêtements, sur son visage même, trancha le cou, détacha la tête du tronc qui pantelait, et qu'elle traîna ensuite par une patte sur la neige glissante, le plus avant qu'elle put. Puis elle revint, portant la tête hérissée, sanglante.

« Ce que Laurent avait prévu arriva. Les loups, d'abord épouvantés par la mort de leur compagnon, revinrent à l'odeur du sang. Ils revinrent tous les cinq. Au clair de lune, réverbéré par la

neige comme un jour de féerie, les deux jeunes gens virent l'effrayant groupe de fauves ramassés, tassés, frottant leurs échines, autour de la proie fraîche, la dépecer, la disputer, s'en arracher les lambeaux, jusqu'à ce qu'il n'en restât rien, pas même une touffe de poils, pas même un os.

« Cependant le garçon commençait à souffrir horriblement de sa jambe cassée. Solange, dont les nerfs se détendaient dans une crise d'épuisement, luttait vainement contre la fatigue et contre le sommeil. Deux fois le fusil qu'elle tenait lui tomba des mains... Les loups, ayant achevé leur repas, commençaient à se rapprocher. La jeune fille tira une balle, puis deux, dans le tas... Mais ses doigts engourdis tremblaient; elle ne toucha pas. A chaque détonation, la bande tournait le derrière, faisait une centaine de mètres au petit trot sur la route, s'arrêtait un temps, puis revenait...

« Alors les deux pauvres enfants comprirent que c'était fini, qu'il fallait mourir. Solange lâcha l'arme. Pas un instant elle ne songea à s'enfuir, à abandonner le blessé. Elle s'étendit à côté de lui, sous le même manteau. Elle l'enlaça de ses bras;

elle appuya sa tête contre la joue de son ami : et tous deux, la peau glacée par le froid, le sang brûlé par la fièvre, attendirent la mort. Leurs yeux hallucinés leur montraient d'étranges spectacles. Ils se croyaient revenus aux douces nuits d'été, quand la forêt, vêtue de sa parure de juin, abritait leurs rendez-vous paisibles. Puis, subitement, les futaies et les fourrés se dénudaient, s'illuminaient d'une clarté de neige, se peuplaient de formes mouvantes, de prunelles de braise, de gueules ouvertes qui se multipliaient, qui se rapprochaient, qui allaient les dévorer.

« Mais ni Solange ni Laurent n'étaient heureusement destinés à mourir de cette affreuse mort. La Providence — j'y crois, jeunes gens — permit que, ce matin-là, je revinsse dans ma carriole, de Saint-Bonnet-le-Désert où j'avais fait un accouchement. Je tenais les rênes; mon domestique avait le fusil et inspectait la route du regard. Sans doute nos grelots firent peur aux loups, car nous n'en vîmes pas un seul. Mais devant l'ormeau au pied duquel étaient étendus les amoureux, ma jument eut un écart qui nous aver-

tit. Je sautai en bas du siège. Aidé de mon valet, je ramassai les pauvres enfants, transis, inanimés. Nous les installâmes de notre mieux, les enveloppant de tout ce que nous avions de couvertures... Et nous emportâmes aussi la tête sanglante du loup.

« Il était environ sept heures du matin quand nous rentrâmes à Vigne. Le jour se levait sur un paysage de verre filé et de velours blanc. Les fermiers de M. Roger-Duflos et la moitié des gens du bourg, inquiets de la disparition de Solange, vinrent à notre rencontre. Et ce fut dans cette grande cuisine où nous avons dîné ce soir, devant un feu flambant de hêtre, que Laurent et son amie, enfin dégelés, nous racontèrent leur terrible nuit. »

L'un de nous questionna :

« Et après, docteur ? Se sont-ils mariés ?

— Oui, reprit notre hôte. Les événements marquent parfois la volonté providentielle avec une telle évidence que les moins clairvoyants en sont frappés. Après l'aventure du loup, les parents de Solange consentirent à marier leur fille à Laurent Grillet. Le mariage eut lieu au prin-

temps : les cinquante francs de la prime payèrent la robe de la mariée. »

... Le conteur se tut. La nuit était tout à fait venue. Le ciel, d'un bleu de turquoise, mirait dans la rivière ses premières étoiles. Les masses des futaies, couleur d'encre, immobiles, semblaient à présent de noires montagnes. Nous vîmes Solange-au-Loup rhabiller ses deux garçons et s'en revenir à son logis, le dernier-né endormi dans ses bras. Elle passa près de nous, et en passant sourit au docteur.

Le docteur dit :

« Bonsoir, Solange ! »

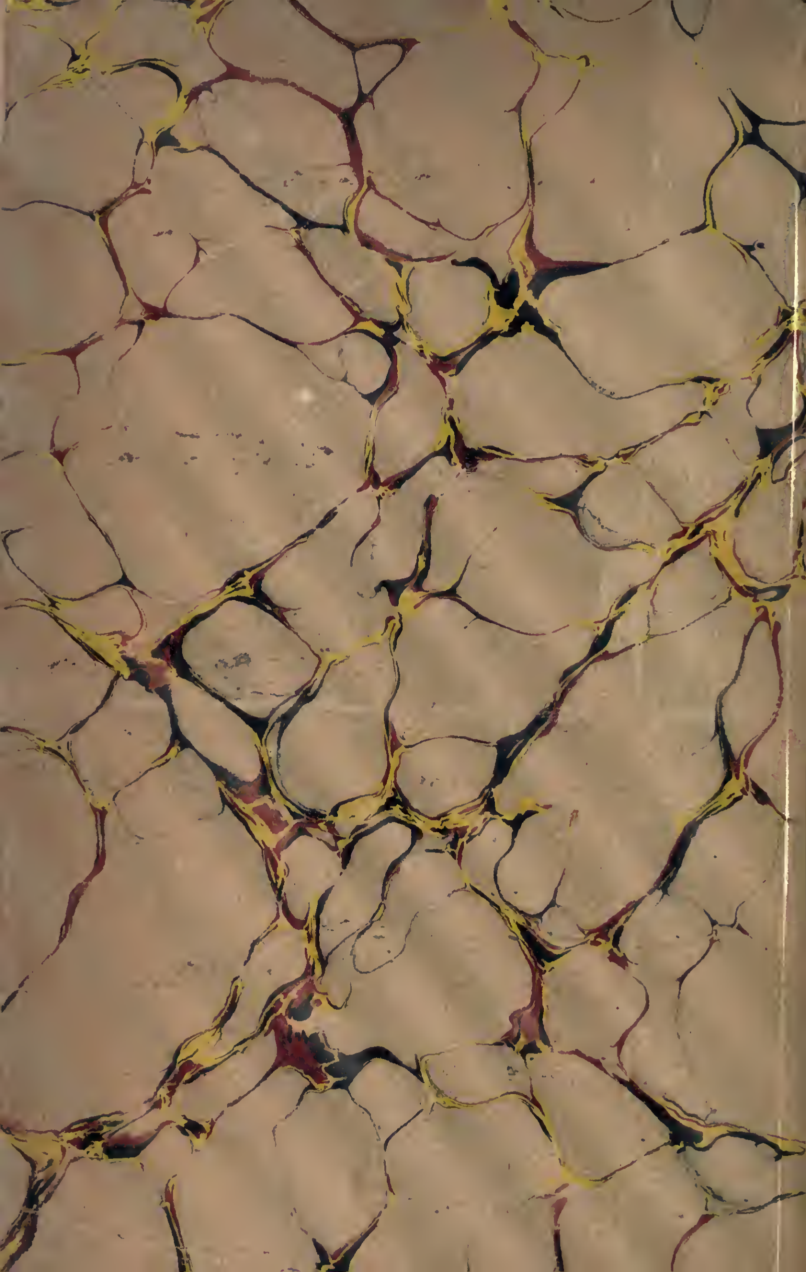


Table



TABLE






G.E.STECHERT
& Co.

